

Jérémias Gotthelf
(Albert Bitzius)

KATHI LA GRAND'MÈRE (DEUXIÈME PARTIE)

Traduction de J. SANDOZ
Illustrations de K. GEHRI

(1901)

*édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com*

Table des matières

CHAPITRE PREMIER. Kathi cherche à se tirer honorablement d'affaire sans importuner personne, mais en prient et en travaillant.	4
CHAPITRE II. Comment Kathi passe les fêtes de Noël et jouit du Nouvel-An.	16
CHAPITRE III Ce que la nouvelle année apporte de nouveau à Kathi.	29
CHAPITRE IV. Kathi prend Jean chez elle avec un procès. .	38
CHAPITRE V. Ce qui arrive à Grozenbauer, le nouveau héros.	55
CHAPITRE VI. Le moral de Jean se guérit, mais son bras malade le force à aller aux bains.	62
CHAPITRE VII. Deux rencontres ; une vieille connaissance et une nouvelle : la maladie des pommes de terre et une jolie fille.	82
CHAPITRE VIII. Une visite à choses vieilles et choses nouvelles.	97
CHAPITRE IX Kathi entame les négociations et se charge d'une ambassade.	116
CHAPITRE X. L'Emme déborde et ensevelit les espérances et l'avoir de Kathi.	134
CHAPITRE XI. C'est sur les tombes que croissent les plus belles roses et quand la détresse est la plus grande, que Dieu est le plus près.	148

Ce livre numérique :.....	174
---------------------------	-----

CHAPITRE PREMIER.

**Kathi cherche à se tirer honorablement
d'affaire sans importuner personne,
mais en priant et en travaillant.**



Là-dessus, Kathi s'occupa de la question qui lui tenait le plus à cœur. Elle vendit des pommes de terre, jusqu'à ce qu'elle eut réuni sept écus et demi. Cela lui fut bien dur : « On ne sait jamais, disait-elle, ce qui arrive, mais l'essentiel est que je puisse rester où je suis. Peu importe qu'on aille se coucher une couple de fois l'estomac plus au moins creux. »

Lorsqu'enfin elle fut arrivée à réunir la somme, elle avait oublié ce que les pommes de terre lui avaient coûté de privations. Toute joyeuse elle alla trouver le paysan et paya.

Le paysan ne se fit pas prier pour recevoir ses sous, tout en souriant avec complaisance. Il savait bien, dit-il, qu'elle pouvait payer, la vieille, si elle voulait. Il s'agissait seulement de faire comprendre à ces gens à qui ils avaient affaire. Il s'entendait à

mettre ordre aux blagues, et il n'était pas facile de mettre Grozenbauer dedans.

Il se savait le plus grand gré de ses façons polies, sans se douter le moins du monde des blessures qu'elles faisaient aux cœurs. Du reste il ne savait pas ce que c'était qu'un cœur, n'ayant de sens que pour l'argent. Sa femme le désapprouvait fort, mais elle se contentait, et se borna à dire en passant à Kathi : « Ça ne pressait pas autant. Quoi qu'il arrive, n'oublie pas que je suis encore là. »

Kathi s'en retourna chez elle tout heureuse. Dieu soit béni ! disait-elle, je puis rester là. C'est l'essentiel. Le reste s'arrangera.

Pour des milliers de ménages la saison qui suivit fut pleine d'inquiétudes. Ceux dont nous parlons avaient tous encore, au commencement de l'hiver, de quoi manger ; mais combien de temps cela durerait-il ? Et après ? C'était un lourd fardeau sur le cœur. Car ceux-là étaient de braves pères et mères de famille, qui s'étaient donné pour tâche de s'en tirer avec honneur, sans tourmenter personne.

Il est beau de voir au fort de la bataille un héros se frayer un passage au travers des lignes ennemies pour conquérir des lauriers ; il est beau de voir un navire fendre les ondes et tenir tête à la tourmente ; mais n'est-ce pas un spectacle plus beau de voir un brave père, une brave mère de famille aux prises avec les nécessités de la vie et les angoisses de la pauvreté, livrer pendant des années un combat recommencé chaque matin, et qui ne cesse souvent qu'à la dernière aurore qui se lève pour eux sur la terre. Ce n'est que dans cette constance à lutter que réside la vraie humilité, celle qui sait recevoir, qui n'est pas importune, qui embellit l'aumône, et qui, malgré celle-ci, ne cesse d'être honorable ici-bas, et même jusque dans le ciel. De même que pour le héros qui a perdu des membres à la bataille ou qui est resté impotent, les récompenses de sa patrie l'honorent, de même pour le fidèle combattant dans la lutte de la vie, de qui les forces se sont usées, et qui succombe sous ses blessures, les

dons de la charité sont des marques d'honneur ; il les a méritées au champ d'honneur ; il peut les recevoir avec honneur. Et il y en a encore des millions qui pensent ainsi, qui livrent vaillamment une rude bataille, les uns vainqueurs, les autres vaincus.

Kathi était de ce nombre ; sans doute elle était débarrassée de sa dette ; mais elle n'avait plus le sou, et l'hiver était à la porte. Elle ne pouvait plus rien récolter, et l'on sait ce que peut gagner une vieille femme.

Sa principale ressource était sa quenouille. Mais depuis l'introduction des machines à filer le coton, qui ont fait baisser le prix de la toile, les fileuses de lin et de chanvre ont vu leur gain diminuer. Leur nombre a diminué aussi, et leur habileté, n'étant plus encouragée, s'est perdue. Après bien des essais infructueux on est enfin parvenu à filer également le lin à la machine ; le fil anglais s'est répandu partout en Suisse et les prix du filage à la main sont tombés presque à rien. Dans le commerce on n'emploie presque que du fil fait à la machine ; ce n'est que pour l'usage domestique qu'on se sert encore de fil fait à la main. Or, ici comme ailleurs, s'est vérifié le vieux principe, que celui qui s'est donné la peine de devenir un ouvrier hors ligne gagne encore aussi longtemps qu'il y a encore à gagner dans sa patrie, tandis que les mauvais ouvriers, et plus tard aussi tous les médiocres sont sans pain. Lorsque finalement il n'y a plus de travail du tout, l'ouvrier brave et consciencieux trouve de bonnes gens pour lui aider ; il est peut-être encore dans les années de vigueur où avec de l'adresse et de la bonne volonté il peut entreprendre autre chose. Il n'y a pas de vertu qui ne trouve sa récompense une fois ou l'autre.

Kathi était une de ces braves fileuses, qui rendent toujours le poids exact, qui avec une livre de bon lin peuvent vous filer quinze mille, vingt mille et plus, le mille compté à vingt-deux aunes, si l'on veut, et, malgré sa finesse, un fil si solide, que jamais le tisserand n'y trouve à reprendre, ce qui est beaucoup dire. Elle manquait rarement d'ouvrage, mais son gain restait

minime. Il y avait eu un temps où elle avait filé plus de deux mille, et chaque mille lui avait alors rapporté huit à dix kreutzers. Maintenant, avec ses membres roidis, elle pouvait encore filer dans une journée quelques mille pour lesquels elle recevait six kreutzers au lieu de dix. Au lieu de cinq batz, elle gagnait donc six kreutzers quand cela allait bien, soit trois kreutzers chaque jour pour chaque mille, ou, si elle pouvait faire un mille et demi, huit à neuf kreutzers. Mais ce n'était plus le temps où l'architecte qui a construit la cathédrale de Berne jetait derrière la porte le dîner que sa femme lui avait servi parce qu'un homme qui gagnait un batz par jour ne pouvait se contenter à midi de haricots au lard.

Cependant Kathi ne murmurait pas ; elle était au contraire reconnaissante envers Dieu quand elle avait de l'ouvrage, et elle en avait effectivement parce qu'elle était habile. Il y a toujours encore beaucoup de gens qui ne veulent entendre parler ni de coton, ni de fil à la machine, et qui considèrent une belle toile de lin comme un luxe de ménage. Madame la ministre donnait volontiers à filer à Kathi, et bien des dames du village lui disaient au passage : « Si tu n'as rien à faire un jour, viens, il y a longtemps que j'ai là quelque chose pour toi. » Et Kathi était reconnaissante pour le batz qu'on lui payait, bien qu'elle sût que la plupart des marchands payaient à peine autant.

De temps à autre elle avait des occasions de gagner davantage, ainsi lorsqu'on faisait boucherie ou lorsqu'on avait besoin de plus de bras qu'il n'y en avait dans la maison. Mais ces cas étaient rares. Néanmoins elle s'en tirait honorablement sans rien demander à personne. Nous ne voulons pas refaire les calculs de Kathi et dire pour combien de kreutzers elle employait pour ceci ou cela. Il y avait là deux choses qui ne se laissaient pas porter en compte. La première est la bénédiction de Dieu.

Qu'est-ce que cela ? demandera-t-on. La bénédiction de Dieu est la bénédiction de Dieu. On ne peut rien en dire de plus. C'est comme quand on dit : la lumière est la lumière, l'esprit est

l'esprit et Dieu est Dieu. Elle est ici, elle est là, d'une façon évidente, tout comme ailleurs le contraire, ici la cruche de la veuve, là un tonneau sans fond. Impossible de dire à quoi cela tient. C'est ainsi, sans qu'on puisse l'expliquer, pas plus que l'on n'explique comment il se fait que des gens ont toujours des vêtements propres et bonne façon, tandis que d'autres sont toujours sales. Ces contrastes se produisent entre frères et sœurs ; les parents ne l'ignorent pas, mais ils ignorent pourquoi et ils n'y peuvent rien changer. Il en est de même de la bénédiction de Dieu ; on ne peut pas plus en rendre compte par des mots qu'on ne peut emprisonner dans ses mains la lumière du soleil ; mais là où elle existe, de peu de chose elle fait une abondance, et enrichit le corps et l'âme. Cette bénédiction est la première chose qui rend impossible le contrôle des comptes de ménage de Kathi.

La seconde accompagne le plus souvent la première ; ce sont les braves gens avec la générosité de leurs dons. Lorsque Kathi apportait du fil dans une maison, elle en remportait du moins, à côté de son salaire, du pain, parfois des pommes, parfois autre chose encore, ce que la bonne dame avait sous la main. Car il faisait si bon donner quelque chose à Kathi ; elle était si reconnaissante, remerciait tellement du fond du cœur. On ne voulait pas laisser passer l'occasion. D'ailleurs il en est sans doute en d'autres endroits comme chez nous, où beaucoup de femmes mettent leur orgueil à êtres bonnes. On ne veut pas croire qu'il y ait tant de gens animés du désir de passer pour bons, d'êtres aimables ; et c'est surtout dans ce qu'on appelle les basses classes qu'on rencontre ce besoin de charité, cet instinct de la bienfaisance. On rit souvent de saint Crépin, qui volait du cuir pour en faire des souliers aux pauvres. Eh bien ! c'est là une de ces histoires qui se renouvellent tous les jours, et s'en moquer prouve simplement qu'on a encore des yeux qui ne veulent point voir et des oreilles qui ne veulent point entendre. De ces Crépin là il y en a encore tous les jours. Seulement on ne les canonise plus, on leur donne simplement une volée de coups de bâtons et on les chasse. Que de femmes ont été ainsi saintement

rossées, parce qu'elles voulaient faire les généreuses au détriment des intérêts de leur mari ! Dans notre Suisse où tous les maris ont l'air d'être seigneurs et maîtres, combien de femmes sont les vrais souverains dans le ménage. Et nous voudrions bien voir le mari qui oserait mettre la main, sur un souverain de cette espèce.

C'est ce qui fait qu'on rencontre vraiment une grande quantité de femmes généreuses ; la seule différence entre elles est que les unes le sont avec intelligence, et les autres sans intelligence. Ces dernières commettent beaucoup de fautes ; elles rendent les pauvres mauvais et sans vergogne, et plus d'une a ruiné son mari et réduit à la misère ses enfants et ses petits-enfants. La bonté veut être raisonnée et réfléchie, sans quoi elle dégénère en abus ; il n'y a pas de vertu qui ne se transforme en vice quand elle n'est pas accompagnée de bon sens. Les femmes généreuses qui possèdent cette qualité ne sont pas seulement des perles dans leur sexe, car les perles sont fragiles ; ce sont des diamants humains ; le bien qu'elles font est ce qu'il y a de plus beau dans ce monde, et même dans le ciel où tout cela est noté.

Kathi s'en tira, grâce à la bénédiction de Dieu et aux bonnes femmes. Toutefois elle n'arriva pas à avoir quelque avance. Le bas de nocces resta intact ; il n'y entra pas la moindre pièce d'argent. Aux deux secours dont nous avons parlé Dieu en ajouta un troisième, non pas pour Kathi seule, ni pour ceux-là seulement qui voulaient, comme elle, n'être à charge à personne, mais pour ceux aussi qui se souciaient peu de l'honneur et de la discrétion et qui ne songeaient qu'à leur bien être, n'importe par quel moyen. Il fit luire son soleil sur les bons et les méchants, sur les justes et les injustes. Sans doute il eut pitié de tant de milliers de pauvres enfants, qui auraient souffert de la cherté des vivres, s'il avait fait bien froid, et si le père n'avait pas eu assez d'argent pour se procurer du bois, des vêtements chauds et de bonnes chaussures. S'il avait fait très froid, on aurait eu, comme on sait, beaucoup plus faim, et l'on aurait souff-

fert bien davantage. La compassion de Dieu se porta surtout sur les braves petits qui auraient dû porter la peine des péchés de pères qui vilipendaient leur argent et le dépensaient pour de l'eau-de-vie, sans se soucier de savoir s'il y avait du pain à la maison, des pommes de terre dans la cave, du bois à la cuisine, des vêtements chauds pour leurs enfants.

Pour les riches, pour les citadins en particulier, un hiver clément est une jouissance ; pour les belles dames, un gai soleil à cette saison est une volupté. Que sont-ils donc pour de vieilles bonnes femmes, pour de pauvres enfants mal chaussés ? Plus d'une après-midi Kathi put filer au soleil, dehors, sur son petit banc ; elle en était comme rajeunie ; elle disait qu'elle n'avait jamais vu un hiver pareil. N'était-ce pas la preuve que le bon Dieu vivait encore et qu'il s'occupait des pauvres gens ? D'autres fois, par une chaude après-dînée, elle allait avec son petit garçon dans la forêt, au bord de l'Emme, et ramassait des fagots, bien qu'elle n'en eût, pour le moment, pas encore besoin. Mais elle calculait que lorsqu'on fait provision à temps, on est pourvu quand vient le besoin. Elle parcourait ainsi bois et taillis ; le petit Jeannot lui tenait fidèle compagnie, et elle prenait plus de plaisir à le voir si actif, si gentil qu'au bois qu'elle trouvait, bien qu'elle attrapât souvent encore un beau tronc amené par l'inondation et qui n'était devenu visible qu'une fois son feuillage tombé.

Mais ce beau temps ne convenait à personne mieux qu'aux deux poules, la noire et la blanche. Ces volatiles sont, comme on sait, de très curieuses et capricieuses personnes, absolument comme celles qu'on doit rencontrer dans les sérails. Plus un harem est luxueux, plus, d'après ce que l'on dit, les personnes qui l'habitent ont des fantaisies et des caprices : tantôt elles sont un peu timbrées ; tantôt elles veulent couver, tantôt elles ont la pépie ; tantôt elles sont hydropiques, tantôt malades d'hypertrophie du foie ; tantôt elles ont la tête lourde, tantôt les nerfs en déroute, ce qui doit être tout à fait mauvais. Il en est absolument de même chez les poules. On a des exemples de

poules qui pondent fort mal et ne songent qu'à se faire belles. Elles dédaignent l'avoine, jouent des tours au coq, se couchent au soleil, muent trois fois par an, mettent à leur plumage tout ce qu'elles avalent, cela sans la moindre vergogne et veulent toujours paraître plus belles que la nature ne les a faites. Les poules des pauvres gens ne sont point ainsi ; elles ne savent, hélas ! pas même ce que c'est que de l'avoine ; elles vivent heureuses des miettes de la table de leur maître ; elles sont ravies quand le bon Dieu permet au soleil de luire, et de leur tenir la terre ouverte pour qu'elles puissent y chercher leur pâture ; elles ne songent pas à leur plumage, mais elles pondent magnifiquement. Et pour des poules qu'importent les plumes ? Les œufs ne sont-ils pas l'essentiel ? Des plumes de poules ! Fi donc !

Les poules de Kathi étaient de braves poules, qui partageaient sans se plaindre sa pauvreté. Elles profitaient du soleil, se contentaient de peu, pondaient courageusement et ne laissaient pas tomber rien que des plumes. Elles ne faisaient pas des œufs tous les jours, mais tous les deux jours, tant qu'elles pouvaient aller au soleil. Or sept œufs par semaine, à un kreutzer l'œuf, ou même à deux batz ou huit kreutzers pour deux, ce n'est pas une bagatelle pour un pauvre ménage. Quand, le samedi, Kathi allait au village avec cinq œufs, elle pouvait, avec leur produit, acheter un petit pain chez le boulanger, ou avoir presque une demi-livre de beurre. Et il lui en restait encore deux pour faire, le dimanche, une omelette, un vrai régal, dont ils jouissaient en partie pour l'omelette, en partie pour le plaisir qu'ils avaient à voir leurs braves poules pondre même en hiver, et le bon Dieu leur envoyer son soleil pour les encourager.

Sans doute, il y eut aussi des jours sombres où les flocons de neige tourbillonnaient dans l'air, mais ces jours-là passèrent gaiement pour eux et ne leur parurent pas longs, ce qui est l'essentiel. Mais Kathi allongeait la journée tant qu'elle pouvait. Il était rarement plus de cinq heures quand elle se levait, faisait de la lumière et s'asseyait à son rouet, jusqu'à ce que le jour vînt ou que le petit remuât. Alors elle mettait son rouet de côté, allait

à la cuisine, faisait du feu, chauffait de l'eau et du lait, et préparait le café. Entre temps, elle habillait l'enfant, rôtiissait quelques morceaux de pommes de terre dans un peu de beurre et d'eau, et, quand tout était prêt, ils déjeûnaient. Puis venait le tour des poules, qui, en hiver, avaient leur abri sous le poêle chaud ; elles se secouaient, appelaient l'attention sur elles, et attendaient curieusement leur part du repas. Quand tout ce petit monde avait mangé, que la vaisselle était essuyée, le lit fait, la chambrette aérée et balayée, Kathi reprenait sa place au rouet ; auprès d'elle le petit garçon jouait avec des bouts de bois ou de petites pierres, écosait des haricots, s'essayait à épeler ; ou bien la grand'mère lui racontait du diable ou de Croque-mitaine, de Dieu et des anges, bref, tout ce qu'elle savait. Naturellement le savoir de Kathi n'allait pas en augmentant, mais cela ne nuisait en rien à ses récits, car Jeannot n'avait pas encore le goût si pervers qu'il voulût entendre chaque jour quelque chose de nouveau ; les vieilles histoires lui suffisaient amplement. Il avait ses contes de prédilection que la grand'mère ne pouvait assez lui répéter, et chaque fois qu'il les entendait, ils lui paraissaient plus beaux et plus attachants. On se trompe fort, si l'on se figure que les gens du peuple cherchent à avoir toujours quelque chose de nouveau, de plus merveilleux, de plus curieux, de plus arrangé.

C'est le contraire, et cela se voit déjà chez l'enfant qui n'a pas été gâté. Le peuple aime ce qui est uniforme, connu, permanent, et cela dans toutes les sphères de son existence, dans ses mœurs, dans sa nourriture, dans ses livres, ses chants, ses maisons, ses relations, partout en un mot. Cette particularité est dans la nature même de tous les peuples à l'origine. Or ce que Dieu a mis dans la nature est bon, et vouloir l'en chasser est un crime. Émondez un arbre tous les ans, ou transplantez-le tous les deux ans, et voyez ensuite quelle vigueur il a, quels fruits il porte, combien d'années il végète ! Pour qu'un arbre devienne beau, robuste, et donne des fruits, il faut qu'il soit solidement enraciné, et qu'on ne le taille pas constamment à nouveau. Il ne s'agit pas de procéder avec ses rameaux et ses branches, comme

un perruquier avec les cheveux d'une dame de Paris. C'est pourquoi il arrive que des gens qui ne lisent que leurs tout vieux livres domestiques, sont infiniment plus avisés et plus réellement cultivés que ceux auxquels il faut chaque jour des gazettes nouvelles. Si l'on se pénétrait de cette vérité, on ne tracasserait pas tant le peuple, comme des gamins un jeune chien.

Souvent, quand la grand'mère était au plus beau de son récit, voilà qu'une poule se mettait à caqueter joyeusement pour proclamer la nouvelle qu'un œuf avait été heureusement pondue. Si, l'instant d'après, un second caquetage annonçait un second œuf, alors la joie était grande dans la maisonnette. Car deux œufs d'un jour de deux poules, en hiver, c'est chose rare. Lorsqu'enfin il sonnait midi au clocher de l'église, ce qui ordinairement arrivait à onze heures, pour que les ménagères eussent le temps de préparer à manger pour les enfants jusqu'à midi, alors Kathi mettait de nouveau son rouet de côté et allait à la cuisine, puis au ruisseau où elle lavait ses pommes de terre, les malades, tant qu'elle en eut ; elle les cuisait ensuite dans l'eau, ajoutait une petite soupe, et, comme dessert, mais le plus souvent pour Jeannot seul, un petit morceau de pain. C'était leur dîner, dont ils se réjouissaient chaque fois, louant Dieu qui le leur donnait, le remerciant du plaisir qu'ils y trouvaient ; car la faim l'assaisonnait et l'envie ne l'empoisonnait pas. Ils savouraient en toute paix et simplicité le bienfait que Dieu a accordé aux hommes en leur donnant une langue qui est le siège du goût. Ce repas si maigre, si monotone, leur semblait meilleur qu'au banquier ou au riche fabricant ses mets artistement compliqués et chaque jour différents, pour lesquels il faut encore le plus souvent qu'il se mette artificiellement en appétit.

Lorsqu'on avait mangé, on lavait la vaisselle, et l'après-midi se passait comme la matinée, à filer et à jouer, à raconter et à questionner. Il n'y manquait que le caquetage des poules. Le soir venait avant qu'on s'en aperçût ; les poules allaient chercher leur gîte sous le poêle, Kathi était obligée de quitter sa quenouille, et de s'occuper du ménage ; elle allait chercher de

l'eau et du bois. Jeannot l'y aidait bravement et la grand-mère disait souvent : « Oh ! comme tu es déjà un grand garçon et comme tu me secondes bien ! »

Une fois toutes les courses terminées pour chercher, par exemple, du lait, du pain ou du café, Kathi préparait le souper, composé de café et de pommes de terre, et, pour la troisième fois, ils se réjouissaient des dons de Dieu, tandis qu'un riche fainéant a bien de la peine à manger comme il faut une fois par jour, quitte à batailler ensuite au moins douze heures contre des embarras d'estomac.

On préparait, après cela, ce qu'il fallait pour le lendemain ; on triait les pommes de terre gâtées, on les séchait, finalement on mettait Jeannot dans son lit ; il faisait sa prière, et, quand tout était en ordre, vers sept heures environ, Kathi se remettait à son rouet et filait jusqu'à dix heures et souvent bien au-delà, quand elle voulait essayer de faire de nouveau deux mille, parce qu'elle avait grand besoin de trois batz.

C'étaient pour elle des heures tranquilles, mais courtes ; tout son passé lui revenait alors à la mémoire ; aujourd'hui telle chose, le lendemain telle autre ; tantôt la naissance d'un enfant, tantôt un baptême, souvent le jour de ses noces, souvent aussi un jour de deuil. Parfois son œil cherchait à pénétrer le mystère de l'avenir, elle se représentait Jeannot devenu homme ; elle pensait à Jean ou à ce qui lui serait encore dispensé de bon ou de mauvais dans les jours qui suivraient.

Quand l'huile tirait à sa fin, que la mèche de la lampe crépitait, elle mettait de nouveau son rouet de côté, versait de l'huile dans la lampe, afin de ne pas la trouver vide le matin, rangeait le foyer, se mettait au lit, recommandait son âme à Dieu et attendait le sommeil. Les jours passaient ainsi tous pareils et elle était heureuse de cette uniformité ; elle n'éprouvait ni ennui ni lassitude de la vie ; chaque matin elle se levait fortifiée dans son corps et dans son âme pour reprendre sa besogne quotidienne.

Il y eut bien, pendant l'hiver, quelques soirées où cette uniformité fut rompue. C'étaient de vrais événements dans sa vie. Anne-Babi et quelques autres jeunes filles venaient avec leur rouet pour filer auprès de Kathi. Ces jeunesses aiment la société des vieilles grand'mères ; elles prennent plaisir à les entendre parler de fantômes, ou raconter leur passé, leur jour de noces, leurs couches, ou les autres événements de leur vie. Cela leur fait le même effet que si leur avenir se déroulait devant elles ; elles se réjouissent, ou s'épouvantent suivant qu'il leur apparaît sous un aspect ou sous un autre. C'est pour elles comme si elles consultaient une diseuse de bonne aventure, et elles y vont souvent pour essayer de soulever un coin du voile. Le cœur leur bat violemment, quand elles pensent à l'avenir ; il se romprait même, pensent-elles, si elles ne pouvaient le tranquilliser par les promesses et les espérances que leur donnent ces regards indiscrets jetés dans les mystérieuses profondeurs de l'avenir.

Kathi racontait, et il en arrivait aux jeunes filles comme à Jeannot ; chacune d'elle avait son histoire préférée, qu'elle voulait entendre, et pour laquelle, bon gré, mal gré, il fallait que Kathi s'exécutât. De leur côté, les jeunes filles ne venaient pas sans rien ; l'une apportait du pain, une autre des noix ou des pommes de terre ; parfois même l'une arrivait avec une petite bouteille de liqueur. Elles s'en retournaient tard à la maison, toutes tremblantes, se glissaient dans leurs lits, et se réjouissaient des rêves qui allaient venir, les plus doux qu'elles eussent jamais faits.

CHAPITRE II.

Comment Kathi passe les fêtes de Noël et jouit du Nouvel-An.



Noël arriva ; un grand jour dans la vie du peuple comme dans celle de l'humanité. C'est le jour des enfants. C'est par un enfant que le monde pécheur a été réconcilié avec Dieu et sanctifié. Voilà pourquoi les adultes font des cadeaux aux enfants ; ce sont des offrandes de reconnaissance, les signes visibles d'une promesse sacrée de rendre aux enfants ce qu'un enfant a fait pour l'humanité.

Les enfants, eux, se réjouissent du fond de l'âme ; ils ont le sentiment qu'ils sont chose sacrée pour leurs parents. Là où il n'y a point d'enfants, là manque souvent le sentiment filial qui élève l'âme, tandis que la matière s'empare des hommes sous mille formes, et les tire vers les choses d'en bas. Les enfants sont à la fois les médiateurs entre Dieu et les hommes, et le lien qui

unit et réconcilie ces derniers. Sans eux le monde serait un désert, et ceux qui le traversent descendraient au niveau des bêtes, pour mourir ensuite de consommation. Là où les enfants ne sont pas considérés comme un don de Dieu, où ils sont au contraire un fardeau et destinés à devenir plus tard les serviteurs de l'égoïsme, on peut dire que le ciel est voilé pour cette nation, et que les racines de sa vie sont pourries.

Noël est pour tout le monde ce qu'était pour les mages d'Orient l'étoile qui leur annonça la naissance du Sauveur, les arracha à leur repos, leur fit rassembler leurs trésors et prendre le bâton de voyage pour aller saluer le Roi de gloire.

Kathi se réjouissait toujours de Noël, mais nous pourrions presque dire qu'elle s'en réjouissait avec crainte et tremblement. C'était au sens spirituel son jour de pronostics. Les paysans ont, dans l'année, beaucoup de ces jours-là, qui, suivant ce qu'ils sont, leur présagent le temps qu'il fera, ou ce que vaudront leurs différentes récoltes. Ainsi les premiers douze jours après le plus court indiquent le temps qu'il fera pendant les douze mois de l'année suivante. Si le soleil se montre à la Chandeleur (vieux ou nouveau style) tous les fruits mûriront jusque dans les coins les plus retirés de la montagne. S'il neige à la Sainte-Agathe, il tombera de la neige encore quarante fois. Si à la Saint-Grégoire (le 12 mars) c'est le vent du nord qui souffle, on n'aura qu'une mauvaise récolte de foin ; s'il fait mauvais temps à la Saint-Urbain, la vendange ne sera pas bonne ; les Vaudois traînent alors dans le lac une image représentant Saint-Urbain, pour lui faire boire sa négligence.

Ces jours significatifs sont égrenés tout le long de l'année, mais les femmes pieuses en ont un qui a un sens plus spirituel, c'est Noël. Quand il a sonné minuit, ou si elles se réveillent plus tard dans la nuit, elles ouvrent la Bible et le livre des Psaumes, mettent dans chacun un signet, et quand le jour vient, elles lisent le chapitre et le Psaume ainsi marqués. Suivant qu'ils renferment des promesses ou des menaces, elles voient venir l'an

nouveau avec joie ou avec crainte et s'attendent à des choses gaies ou à des choses tristes.

Kathi avait aussi cette habitude et lorsque, dans la nuit, elle ouvrait les livres sacrés, son cœur était pris d'un saint tremblement, comme si elle allait recevoir une révélation de Dieu. C'est ce qu'elle avait fait cette fois-ci, et lorsqu'au matin, elle consulta les passages marqués, elle trouva le septième chapitre du livre de Job.

« N'y a-t-il pas comme une guerre ordonnée aux mortels sur cette terre ? Leurs jours ne sont-ils pas comme ceux d'un mercenaire ? Comme un serviteur ne soupire qu'après l'ombre, et comme un ouvrier attend son salaire, ainsi on m'a donné pour partage des mois qui ne m'apportent rien, et on m'a ordonné des nuits de travail. Si je suis couché, je dis : Quand me lèverai-je ? et quand est-ce que la nuit aura achevé sa mesure ? Et je m'inquiète cruellement jusqu'au point du jour. Ma chair est couverte de vers, et de miettes de poudre ; ma peau se crevasse et se dissout, mes jours ont passé plus légèrement que la navette d'un tisserand, et ils se consomment sans espérance. Souviens-toi que ma vie est un souffle, et que mon œil ne reverra plus le bien. »



À cette lecture le cœur de Kathi se serra. La main de Dieu allait-elle s'appesantir encore plus sur elle jusqu'à lui faire désirer de mourir ? Sa seule consolation serait-elle de n'être plus ? Qu'allait-il arriver ? pensait-elle. Sera-ce la faim ? ou la mort de Jeannot ? ou une cruelle maladie pour elle ? Sous le poids de ces pensées elle pleura beaucoup, mais tout bas, de peur de réveiller le petit. Puis elle se dit que peut-être le livre des Psaumes lui donnerait quelque consolation. Elle en approcha la main, mais en tremblant si fort, qu'elle ne pouvait presque pas l'ouvrir et trouver la page marquée. Enfin le livre s'ouvrit ; devant ses yeux était le Psaume 42, et, le cœur secoué d'angoisse, elle lut :

Comme un cerf altéré brame
Après le courant des eaux, etc.

À cette lecture son cœur battit violemment, mais au travers de son angoisse une douce consolation distillait un baume dans son âme. Quoi qu'il arrivât, Dieu serait avec elle et dirigerait tout pour le mieux, en sorte qu'elle retrouverait la joie et la paix et pourrait remercier et louer Dieu de ses dispensations. Elle lui adressa une fervente prière pour lui rendre grâces de tout le bien qu'il lui avait fait jusqu'à ce jour et lui demanda que la coupe ne fut pas trop amère, ou qu'elle passât loin d'elle, si c'était sa volonté, et que, quoi qu'il arrivât, aucune créature, aucune épreuve, aucune détresse ne pût la séparer de son amour, mais qu'elle demeurât intimement unie à son Sauveur, de corps et d'âme, dans la vie et dans la mort, pour le temps et pour l'éternité.

Jeannot s'éveilla alors que la lumière brûlait encore ; la joie de Noël avait abrégé son sommeil. Heureux les enfants ! Le plaisir et l'attente joyeuse les tiennent éveillés ; le chagrin et le souci empêchent les vieux de dormir. Qui ne se souvient des jours de félicité où il ne pouvait tenir les yeux clos, parce que le matin devait lui apporter des cadeaux, ou qu'il y avait une course projetée ou quelque autre événement en perspective. Sans doute les

cadeaux que Jeannot avait à espérer n'étaient pas grands ; ils ne coûtaient pas beaucoup de kreutzers ; mais qu'importait leur nombre ou leur prix ? qu'importe même que la joie soit grande ou petite ? Tout dépend de l'esprit dans lequel on les reçoit ; de même que le bonheur, ou ce qu'on appelle de ce nom, ne se mesure pas à la quantité des soi-disant biens de ce monde.



Le vrai bonheur, celui que l'inondation n'emporte pas, que la grêle n'abîme pas, repose sur un tout autre fondement. On voit des messieurs et des dames se pavaner orgueilleux et superbes dans des palais, dans des châteaux. Sont-ils heureux ? C'est une autre question. Que de messieurs à la poitrine charmée de décorations, que de belles dames élégantes en diable font grand bruit et grand fracas, comme s'ils avaient pour marraine la fée du bonheur. Et pourtant si on pouvait leur percer un trou dans le cœur, il n'en sortirait que du poison et du fiel et pas une seule goutte de félicité et de paix.

Il faut peu de chose pour réjouir un enfant, dit le proverbe. Oui, cela est vrai pour ceux qui entretiennent dans le cœur de leurs enfants l'idée que peu de chose suffit à leur bonheur, et qui eux-mêmes savent prendre part à leurs joies. Heureux sont-ils, car le royaume des Cieux appartient aux enfants, et si nous ne

devenons pas comme eux, nous n'avons part qu'au monde. Or le monde est étroit et l'âme que le monde anime est insatiable, et là où il n'y a pas de rassasiement, il n'y a ni bonheur, ni joie.

On trouvera rarement sur la terre une joie comparable à celle de Jeannot. Ses cadeaux consistaient en huit noix, qui avaient coûté un kreutzer, un petit mouton en sucre, dont la queue formait sifflet, qui valait 2 kreutzers, et un pain d'épice de la même valeur. Total 5 kreutzers. Il y avait encore un anneau de fine pâte que la boulangère avait fait présent à Kathi. Cela causa à Jeannot une joie indicible, un bonheur au-dessus de toute expression. Kathi s'y associait, des larmes ne cessaient de couler sur ses joues et elle ne pouvait s'empêcher de se dire : « Pauvre petit ! Si tu savais ! Qui sait où tu seras dans un an ? »



Lorsque le premier ravissement de l'enfant fut passé, le jour commençait à se glisser dans la chambre :

– Grand'mère, s'écria-t-il, j'ai aussi quelque chose pour toi, devine !

Mais la grand'mère ne devinait pas. Alors le petit alla triomphant chercher deux œufs pondus en l'absence de Kathi, et qu'il avait cachés pour lui faire une surprise.

– Regarde, grand'mère, regarde ! Deux œufs ! Et comme ils sont gros et beaux ! Tu en feras aujourd'hui du pain aux œufs pour manger avec le café, et tu pourras dire aux gens, que je t'ai aussi fait ta dame de Noël.

Combien d'enfants demandent instamment à leur père de dire à la dame de Noël qu'elle vienne ! Et comme ils sont reconnaissants, quand leur souhait s'est accompli ! Et les parents sont heureux de la joie de leurs enfants, et leur conscience leur rend le témoignage qu'ils sont de bons parents, puisqu'ils savent ainsi les combler de joie.

Mais, braves gens que vous êtes, ne vous arrêtez pas à ce qui n'est qu'un symbole ; n'en faites pas un jeu d'enfant. Songez à sa signification. Songez au Royaume des Cieux qui est le vrai présent de Noël fait aux enfants. C'est à vous, pères et mères, de leur ouvrir le jardin de délices au milieu duquel est un sapin de Noël étincelant de milles bougies, et qui ne cache aucun serpent. Leur montrer la dame de Noël avec ses sucreries et ses jouets, et leur cacher l'enfant de Noël qui est venu du Ciel et qui y conduit, leur donner de petits moutons enrubannés et leur celer l'agneau de Dieu, qui porte les péchés du monde, n'est-ce pas leur proposer des pierres et des serpents au lieu de pain et de poissons ? Les amuser avec de simples enfantillages et les laisser aveugles pour ce qui est éternel, n'est-ce pas atrophier la tige qui devait s'élancer vers le ciel, en faire un arbre rabougri qui ne peut s'élever du sol ? Parler de la dame de Noël, et dans cette sainte nuit ne pas tourner les petits enfants vers le Sauveur, qui, pour l'amour d'eux, s'est fait enfant comme eux, c'est être aveugle et puéril, c'est se brûler les yeux à la fausse lumière de la sagesse de ce monde, comme les mouches qui brûlent leurs ailes à la flamme d'une bougie qu'elles prennent pour le soleil qui les a fait naître.

Kathi n'était vraiment pas comme cela ; elle dut, au contraire, parler à son petit Jeannot de l'enfant de Noël né à Bethléem dans une étable. Et c'est ainsi que se passa leur matinée ; il faisait de trop mauvais chemins pour aller à l'église. D'ailleurs Kathi n'avait-elle pas le Sauveur pour hôte, et ne savait-elle pas parler à son petit-fils du vrai présent de Noël ? Elle se disait aussi, au fond de sa pensée, qu'elle voulait rester avec lui aussi longtemps que possible. Combien de temps cela durerait-il encore ? Elle avait des raisons de croire que cela ne serait pas long, et quand même on n'était pas encore en Février, elle se disait avec le proverbe : « Ce que Février a laissé, Avril le prend. » Kathi passa cette journée dans une émotion toute particulière. Il lui semblait toujours qu'il devait lui arriver quelque chose d'extraordinaire ; comme rien ne venait, elle était comme quelqu'un qui attend une personne ; elle n'osait s'endormir de peur de ne pas l'entendre et de n'être pas prête à la recevoir. Mais il en alla pour elle comme pour beaucoup d'autres : c'est lorsqu'on attend qu'il ne vient rien, tandis que l'imprévu arrive quand on s'y attendait le moins.

Un proverbe dit : « Là où l'on bâtit une église, le diable construit une chapelle à côté. » Un autre dit : « Toutes les comparaisons sont boiteuses. » Tout en reconnaissant la vérité de ces deux adages, du dernier en particulier, nous ajouterons cependant que Noël nous fait penser à l'église, le Nouvel-An à la chapelle.

Nous n'allons pas faire ici de l'érudition et parler des Romains, ni expliquer pourquoi l'année commence le premier janvier, tandis que, d'après le soleil, elle aurait dû commencer huit jours plus tôt. Nous nous bornerons simplement à dire que le nouvel-an est une étape dans la vie, et même une étape considérable, qui représente non pas trois ou quatre petites lieues de Prusse seulement, mais bien 8760 grandes heures. Le chemin qu'elle représente est long et parcourt des contrées inconnues ; il peut conduire à travers des champs de blé et des champs de bataille, de luxuriantes végétations ou d'affreux déserts, passer

par des mers en tourmente, ou longer d'effrayants abîmes avec des morts à droite et à gauche ou bien il peut glisser sur des tapis de fleurs, avec des essaims de plaisirs sans nombre voltigeant autour de lui du commencement à la fin.

Les hommes sont d'impuissantes créatures, et par dessus le marché, lâches de leur nature ; mais ils aimeraient bien faire les orgueilleux, passer pour des héros, se donner l'air de disposer en maîtres absolus de leur sort. C'est pourquoi ils se lancent crânement dans la nouvelle année ; couronnés de fleurs, ils montent en chantant joyeusement sur le char qui doit les emporter au grand galop. À force de galoper, de chanter, de s'amuser, ils s'étourdissent pendant des jours, des semaines. Ils font comme si, tout le temps que durera l'étape, il devait en aller ainsi dans la dissipation et le plaisir, dans une douce allégresse. Mais, en réalité, ils ressemblent à un batteur en grange, ou à une servante bouvière qui a un affreux mal de dents, en même temps qu'une peur terrible du dentiste, et qui, pour se donner du courage, avale une bouteille d'eau-de-vie. Ils se précipitent dans l'année nouvelle comme des gens ivres, pour se délivrer de l'angoisse que leur cause cette réflexion : « En voilà une derrière nous ; en voici une nouvelle, dont nous ne savons pas si nous verrons la fin, ou si nous nous casserons auparavant le cou dans un abîme, ou si nous périrons de misère dans un désert. » Ils se fourrent la tête jusqu'au cou dans l'étourdissement du monde, s'assourdissent de musique, s'empâtent les yeux de cadeaux, s'abrutissent follement avec du vin, de l'eau-de-vie, des pâtés et du rôti. Aucun d'eux ne songe à ce petit enfant, qui éclaire toutes les étapes de la vie, qui se charge des fardeaux des hommes, qui ouvre la porte du ciel. Pour le moment, il ne s'agit que de vivre gaiement sur la terre. Et c'est ainsi que le nouvel-an est le dissipateur des grâces de Noël et qu'au lieu de suivre les pas de l'enfant descendu du ciel, l'homme se frotte tout à nouveau d'huile et d'essences pour ressembler le plus possible à un enfant du monde.

Tel n'était pas le cas de notre Kathi ; elle entra dans la nouvelle année sans s'étourdir, mais le cœur serré. Le temps avait été à l'orage presque jusqu'alors. Lorsque, le soir de Sylvestre, les cloches sonnèrent, une heure durant, le glas de la vieille année, elle ne put retenir ses larmes. Il lui semblait qu'elle se séparait pour toujours d'un ami. Elle ne se souvenait plus des maux que cette année lui avait apportés, elle ne se rappelait que sa santé sans échec, ses beaux gains, les bonnes gens. Et tout cela, il allait falloir le quitter...

En outre, le petit garçon la tourmentait pour savoir comment ils fêteraient le lendemain. Anne-Babi avait dit qu'ils auraient du vin, des petits pains, deux sortes de viandes, et de tout en telle abondance, qu'ils n'en pourraient plus. Alors il faudrait qu'ils en eussent aussi. Kathi avait beau essayer de le consoler, le gamin persistait dans son idée et la grand'mère ne pouvait prendre sur elle de sacrifier pour des friandises les quelques batz qu'elle avait dans sa petite corbeille, tandis qu'il n'y avait encore rien dans son bas de noce. Elle s'en alla toute triste au village pour chercher du lait. Elle tenait par la main Jeannot, qui voulait absolument la faire entrer chez le boucher et à l'auberge. Devant cette dernière, il s'était arrêté absolument comme un vieux cheval de louage. Il ne voulut pas aller plus loin, quand même Kathi, toute honteuse, lui représentait qu'il ne devait pas se conduire de la sorte :

– Tu vois bien, lui disait-elle, que je n'ai pas de panier pour reporter quelque chose à la maison, et nous pourrions toujours venir chercher demain ce que nous voudrions.

Jeannot ne voulut pas en démordre. Les enfants ont beaucoup de flair pour saisir le bon moment, et beaucoup de ténacité pour en profiter. Ils sont souvent bien plus persévérants et obstinés que de grands hommes d'État. Tout à coup une voix les appela :

– Eh bien ! Kathi. Est-ce que le gamin a envie de te payer une chopine ?

Elle raconta presque en pleurant ce qui lui arrivait.

La grosse hôtesse se mit à rire :

– Le gamin a raison, dit-elle, il sait ce que c'est que de tenir son idée, et il pense que si tout le monde fête le nouvel-an, il y a aussi droit.

Elle les fit entrer, et Kathi rapporta à la maison un morceau de rôti et une chopine de vin. Mais elle n'était pas contente, d'abord parce que le petit avait été si sot, puis parce que l'hôtesse pouvait croire qu'elle avait combiné son jeu de façon à lui accrocher innocemment quelque chose.

– Le lendemain matin, à cinq heures, Kathi fut éveillée par le son des cloches, qui de nouveau pendant une heure saluaient la nouvelle année, solennellement, au nom de Dieu, exhortant les hommes à la commencer avec Lui pour pouvoir l'achever avec Lui. Cet appel sérieux à la vigilance et à la prière avertissait plus d'un buveur attardé de quitter l'auberge avant qu'il fût jour, et les sons des cloches accompagnaient ses pas mal assurés, mais c'est à peine s'il les entendait ; ils n'arrivaient pas jusqu'à son cœur, car il ne priait pas, il trébuchait entre deux jurons. Et c'est ainsi qu'il entra dans la nouvelle année et qu'il la finirait sans doute.

Kathi se leva le cœur lourd ; une angoisse étrange l'oppressait, elle ne savait pourquoi. Ses prières étaient des soupirs inexprimables. La journée était sombre et tempétueuse. Elle alla cependant à l'église, ou pour mieux dire, au sermon, qu'elle n'aurait pas voulu manquer un jour de nouvel-an. En hiver, le sermon avait lieu le plus souvent dans la grande salle de l'école bien chauffée, ce qui convenait mieux aux membres fatigués, et au sang appauvri des vieillards, de ceux surtout qui ne possédaient ni une cruche d'eau chaude, ni un manteau, et qui n'avaient tout au plus qu'un mince vêtement sur une mince chemise.

Une parole sérieuse et forte est bien le meilleur repas de nouvel-an. C'est ce que Kathi éprouvait aussi, et toujours plus, malgré le festin qui s'étalait sur une belle nappe bien propre. Quel régal ! du rôti, du vin, des quartiers de pommes douces ! Jeannot s'en donna à cœur joie ; il ne pouvait assez dire combien le rôti était bon, tout en se plaignant de ce qu'il ne pouvait le mâcher ; il ajoutait que les omelettes étaient beaucoup plus commodes à manger ; il aurait même volontiers dit qu'elles étaient meilleures, mais il était déjà infecté du poison de ce siècle, qui donne la préférence à ce qui est rare et cher. Il faisait de même l'éloge du vin, non sans quelques grimaces. Finalement il n'y tint plus et demanda à sa grand'mère une gorgée de lait.

– Le vin est bien meilleur, dit le petit diplomate, cent fois meilleur ! Mais il pourrait me griser.

L'après-midi, Kathi eut une visite et reçut de la marraine de Jeannot un cadeau de nouvel-an. Il consistait en une chemise, une paire de bas et une grande brioche. Pour la grand'mère elle-même, il y avait une demi-livre de café, ce qui est un cadeau précieux pour une vieille femme qui aime le café, mais qui est obligée de compter les grains qu'elle emploie.

Cependant il faisait un temps affreux dehors ; il semblait que l'on allait avoir un orage, de la grêle, du tonnerre et des éclairs. Présage effrayant pour le premier jour de l'an ! Les fenêtres tremblaient, la maisonnette vacillait, il faisait nuit au dehors ; Kathi priait avec ferveur, car l'angoisse l'avait reprise ; il n'est pas au pouvoir de l'homme de surmonter tout à fait son effroi, et d'empêcher le tremblement de revenir, quand la main de Dieu le secoue violemment. Enfin la tempête s'apaisa, le jour reparut, l'orage avait passé vers l'est. Kathi s'aventura hors de sa maisonnette ; un doux rayon de soleil l'accueillit sur le seuil, et en se retournant pour suivre des yeux l'orage qui fuyait, elle aperçut vers le nord un superbe arc-en-ciel qui lui apparut comme un signe de la grâce du Seigneur.

L'impression qu'elle en reçut fut profonde ; elle demeura muette, les mains jointes et levées vers le ciel. Elle comprit que Dieu ne l'abandonnerait pas, et que, si la tempête fondait sur elle, la grâce du Seigneur la suivrait.

Beaucoup de gens remarquèrent aussi ce phénomène si rare à cette époque de l'année, mais nous doutons qu'il ait fait sur eux la même impression que sur Kathi. En effet, pour comprendre qu'un signe vient de Dieu, il faut avoir les yeux et le cœur tournés vers lui. L'âme de Kathi était toute rassérénée ; elle était en train de raconter à Jeannot l'histoire d'un petit garçon qui avait été volé, mais qui avait fini par devenir un grand seigneur, lorsque Anne-Babi vint les inviter à passer la soirée avec eux pour fêter le nouvel an. Il en arriva à Kathi comme la veille devant l'auberge ; elle eut beau se gendарmer, Jeannot resta le maître. La soirée se passa si agréablement que le moment de se séparer fut là avant qu'on y eût songé. Faire passer le temps ainsi est un art ; le passer, un bonheur.

CHAPITRE III

Ce que la nouvelle année apporte de nouveau à Kathi.



Le jour suivant, Kathi se trouvait beaucoup mieux que des centaines de messieurs comme il faut ; elle n'avait ni la tête lourde, ni un gros compte à payer. C'est une chose fatale pour un grand nombre de gens que, lorsqu'ils se lèvent le second jour d'une nouvelle année, ils ont des nuages dans la cervelle et dans l'âme ; il s'agit, en effet, de régler ses comptes, et de constater si, dans l'année écoulée, ils ont reculé ou avancé, nous ne disons pas spirituellement, nous ne parlons que du sac aux écus. Ah ! si l'on voulait dresser un compte sérieux de ce qui a trait à l'âme, à l'honneur, à la bonne réputation, ou, mieux encore, si, en se levant le matin, on voyait ce bilan en face de soi dans la glace, quelles mines on ferait ce second jour de l'an ! Quels soupirs étouffés sortiraient de la bouche de plus d'une grande dame !

Il y a déjà, sans cela, assez de mines soucieuses quand, le matin, la sonnette et le marteau de la porte commencent à résonner, et qu'arrivent les billets doux du cordonnier, du boulanger, du boucher, du tailleur, du perruquier, de la modiste, des marchands de toute sorte, et qu'il n'y a point d'argent dans la caisse. Ce qui y entrerait, on l'a employé aussitôt pour des dépenses courantes. On a fait noter ce que l'on pouvait et l'on n'a rien à réclamer à personne. Et les notes impayées sont là, empilées ; il faut les prendre avec soi dans l'année nouvelle, comme un gros ennui qui va s'augmentant. Et qui sait pour combien de gens, avant que l'année soit écoulée, cet ennui aura pris les proportions d'une meule de moulin qu'ils auront attachée à leur cou et qui les tirera en bas dans un borbier fait de misère et de honte !

C'est pourtant une pauvre vieille femme qui, à cet égard, est le mieux lotie. On ne tire pas sa sonnette, on ne frappe pas à sa porte, il ne lui arrive pas de notes. C'est tout au plus si le boulanger lui dit : « Tu me dois encore une demi-couronne ; j'aimerais bien l'avoir ». Les meuniers sont affamés d'argent. Autrefois ce n'était pas ainsi, mais à présent il n'y a rien à faire avec eux.

Kathi était encore dans une meilleure situation. Elle ne devait rien à personne, n'avait à régler aucun compte ; elle n'inscrivait rien ; elle n'aurait d'ailleurs pas su comment s'y prendre. Elle pouvait chaque jour supputer sa fortune dans sa tête. Elle ne courait pas le risque qu'il lui arrivât comme parfois à un négociant qui se croit millionnaire et qui, un beau matin, à sa grande confusion, découvre qu'il est au-dessous de zéro.

Elle commença tout tranquillement la nouvelle année en priant et en travaillant, afin de s'en tirer honorablement sans rien demander à personne. Le troisième ou le quatrième jour, ils prenaient leur repas de midi ; une poule caquetait sous le poêle, quand la porte s'ouvrit. Jean entra, la tête attachée, le bras en écharpe. Kathi se leva précipitamment.

– Seigneur Dieu, s’écria-t-elle, est-ce toi ou ton esprit ?

– Ce n’est que moi, répondit Jean. Dieu vous bénisse !

– Mon Dieu ! mon Dieu ! qu’as-tu ? Assieds-toi et mange ! Es-tu tombé ? Faut-il te faire du thé, ou veux-tu du café ? Vas-tu te trouver mal ? Ah ! mon Dieu ! Si j’avais du vin ! Tu voudrais du vin ? Jeannot ! Cours en chercher, et ne casse pas la bouteille.

Et dans la tête de la bonne mère tout se confondait, le chagrin, la compassion, le désir d’offrir à Jean quelque chose de réconfortant, l’inquiétude de savoir ce qu’il avait. Il s’écoula un moment jusqu’à ce que Jean fût assis, eût quelque chose devant lui, et que Kathi se fût assez remise pour attendre les réponses de Jean, et écouter son récit.

Ce récit ne fut pas long, mais navrant : Jean était un pauvre martyr. Le lendemain du jour de l’an, il était allé avec d’autres à l’auberge de Michelhofen, comme c’est l’usage. Il y avait là danse et musique ; il s’était assis tranquillement près d’une chopine, jusqu’à la fin de la soirée, puis il s’en retournait paisiblement à la maison, quand il avait été assailli par les garçons de Neuhaus. Il s’était défendu, mais ils étaient nombreux, armés de piques et de gourdins, ils l’avaient rossé, lui avaient abîmé un bras, et l’avaient horriblement maltraité, jusqu’à ce qu’il était tombé sans connaissance.

Kathi pleurait et tremblait ; Jeannot disait que, s’il avait été là, il aurait bien autrement arrangé ces Neuhausois ; il les aurait si bien rossés, qu’ils n’auraient plus pu se relever.

Lorsqu’il était revenu à lui, Jean était retourné à Michelhofen, avait fait demander le docteur, qui l’avait pansé, et il était resté là un jour, couché, parce qu’il avait eu coup sur coup des évanouissements. Sitôt qu’il avait pu, il était retourné à la maison, mais là l’orage avait éclaté. La paysanne n’accordait à personne un plaisir, encore moins une heure de liberté, et si elle

n'avait pas d'autre ouvrage, elle trouverait moyen, rien que pour embêter les domestiques, de leur faire porter loin et rapporter du bois à la même place, ou transporter de la paille d'un coin à un autre. Si elle n'était pas encore une sorcière, à coup sûr elle le deviendrait ; tout le monde disait qu'elle était tombée de la charrette du diable.

Au lieu de le plaindre, de lui demander comment il allait et ce qu'il aimerait, elle l'avait conduit dans la chambre de derrière et avait commencé à lui en dire de toutes les couleurs, à le mal-mener, comme s'il ne valait pas un kreutzer. Elle lui avait fait menace sur menace et lui avait remis sous le nez toutes les tasses de thé ou de café, toutes les pièces de monnaie qu'il avait reçues d'elle.

– Mais, continua-t-il, ce n'est plus le temps d'autrefois ; aujourd'hui il n'y a pas de valet comme moi qui se laisserait mener comme un gamin de l'école ou comme un esclave. J'ai bien remarqué de quoi il retournait pour la patronne. Elle avait peur d'être obligée de me garder quelques jours sans me faire travailler, et elle n'aime pas que quelqu'un soit malade. Quand même on serait à la mort, elle vous chasserait au travail avec la fourche à fumier. Elle savait bien que je ne me laisserais pas traiter comme un chien, et elle avait raison de le penser ; je n'ai fait que ce qu'elle voulait. Quand elle est venue me trouver, je lui ai dit son affaire. Je lui ai dit que, si le diable n'avait pas encore une grand'mère, elle était faite pour le devenir, et que je ne resterais pas une heure de plus avec une pareille femme. Elle n'avait qu'à chercher ailleurs des valets qui se laisseraient traiter comme des chiens. Quand j'étais bien portant, j'étais assez bon pour son service ; maintenant que j'étais malade, elle allait ramasser dans tous les coins des raisons pour se débarrasser de moi. C'est ainsi, lui ai-je dit, que font les paysans égoïstes et avarés, mais ça changera, je vous en réponds. Avec moi il n'y a pas besoin de chercher tant de mauvaises raisons. Je fais mon paquet et je m'en vais. Il se trouvera bien quelqu'un qui me gardera malade, quand même il ne m'aurait jamais eu bien portant. Ça lui a

pourtant fait de l'effet, à la patronne. Elle s'est mise en colère, et a voulu me retenir, mais, ah ! ah ! je me suis dit : « Tu as beau siffler à présent ! » Je veux rester chez toi, mère, jusqu'à ce que mon affaire soit arrangée ; je ne veux pas te causer de dommage ; tu pourras bien me garder, n'est-ce pas ?

– Et où irais-tu ailleurs ? répondit Kathi. Qui s'occuperait de toi ? Je ne souffrirais pas que tu ailles dans un autre endroit. Cela me briserait le cœur, je croirais que tu ne fais plus cas de moi.

Et, à part elle, elle se disait : Comme on peut pourtant se tromper sur le compte de gens ! J'avais cru la paysanne tout autre qu'elle ne se montre maintenant. Mais c'est comme on dit : Elles sont toutes les mêmes. Autrefois ce n'était pas ça ! Dieu soit loué que je ne sois pas obligée d'aller en service et que je connaisse encore de bonnes gens.

La brave Kathi ne réfléchissait pas que toutes ces bonnes gens avaient des domestiques, et que de mauvais serviteurs ne trouvent jamais de bons maîtres. Mais on peut pardonner à une vieille mère comme Kathi de se laisser prendre, malgré les preuves évidentes du contraire, aux mensonges de son fils et à ses racontars sur sa maîtresse. Nous irons même plus loin, nous permettrons à tous magistrats, à toutes gens de capacité, à tous souverains de croire à leurs fils, à bon escient ou non. Mais nous dirons en retour d'eux tous : « Ça ne nous étonne pas, il ne peut en être autrement, ils sont aussi bêtement naïfs que Kathi. »

Les choses s'étaient en effet passées tout autrement que Jean ne le racontait.

Il était allé à Michelhofen, y avait pêché une fille, avait fait force libations ; la fille l'avait lâché pour se joindre à un sien cousin de Neuhaus, qui retournait à la maison avec une bande de camarades. Furieux de ce qu'il considérait comme un rapt, il avait avec quelques camarades pris les devants pour attendre les Neuhausois avec des bûches de bois et des pierres, et s'était jeté

sur eux. Mais ces derniers étaient de solides gaillards, qui ne perdirent pas la carte, et arrachèrent les piquets des barres. Ce fut alors une mêlée sanglante, dans laquelle les Neuhausois eurent à la fin le dessus. Jean demeura sur le carreau, la tête en compote et un coup de couteau dans le bras.

Il se traîna jusqu'à l'auberge, fit venir le médecin, se fit donner une attestation par lui, et résolut d'intenter une action contre les Neuhausois, espérant en tirer une jolie somme à titre de dommages-intérêts. Comme l'aubergiste de Michelhofen tenait pour eux, non à tort peut-être, il refusa de garder Jean, de peur de se compromettre, et l'obligea à retourner chez sa patronne. Celle-ci fut naturellement fort irritée de la gueuserie en général, et plus encore de la conduite de Jean, parcourut la maison du haut en bas comme un ouragan, et, à table, fit à ses gens un sermon tiré non pas d'un cahier mais de sa tête, et tel que plus d'un professeur n'aurait pas été capable d'en composer un pareil :

– Les valets et les servantes n'ont pas plutôt en mains quelques batz qu'ils n'aient pas encore tirés d'avance dans le courant de l'année, que la ribote commence ! On racole des drôles par tous les chemins et l'on s'en va vilipender son argent. Et puis, quand ils n'ont plus rien que les poches vides et la tête lourde, ils reviennent au logis et les maîtres sont bons pour les reprendre. Mais quoi ? Ils sont si insupportables, si grincheux, si revêches, que pendant longtemps on n'en peut rien tirer, et qu'il n'y aurait rien de mieux que de les rosser trois fois le jour, au lieu de les fourrager trois fois. Et il faut encore s'entendre dire que les maîtres sont la cause de tout, qu'ils paient mal leurs gens, qu'il faut travailler pour eux presque gratis, pendant que ces canailles de paysans sont attablés à l'auberge ! Et il n'y a pas un de ces badauds qui réfléchisse qu'il n'y a personne à qui la fainéantise des domestiques répugne plus qu'aux maîtres, et qu'on la paie toujours trop cher. Ils sont tous là, au contraire, le nez en l'air, les yeux écarquillés, à boudier pendant des semaines, et comme ils n'osent rosser le patron lui-même, ils se

rabattent sur son bétail. Ah ! je voudrais en attraper un et le souffleter de telle façon qu'il ne lui reste plus un cheveu, ni une oreille !

Voilà ce que la paysanne leur jeta à tous à la face, et quand enfin Jean reparut, elle alla le trouver dans sa chambre et le chapitra en ces termes :

– Je voudrais bien savoir si tu prendras jamais un peu d'escient ; il en serait temps, sinon il sera trop tard. N'as-tu pas honte de te conduire comme un jeune imbécile, de provoquer des batteries ? Tu devrais pourtant savoir ce qui en résulte. Tu es veuf, tu as un enfant, et tu fais encore de pareilles bêtises ! Si tu avais seulement une goutte de bon sang dans les veines, tu ne vilipenderais pas ainsi tes gages dans des souleries dégoûtantes, et tu ne laisserais pas ta mère entretenir ton enfant. Tu en feras tant qu'il faudra qu'elle se charge encore de toi. Tu as du moins commencé l'année de telle façon que cela ne manquera pas d'arriver.

Un caporal ne se laisse pas apostropher de la sorte, alors même qu'il l'a mérité ; Jean s'emporta.

– Ce que j'ai dans le sang ne vous regarde pas, pas plus que de savoir qui entretient mon enfant ; d'abord ce n'est pas vous. Il y a encore d'autres endroits qu'ici, où l'on peut manger et travailler ; si je m'en vais, cela ne veut pas dire que ma mère sera obligée de me nourrir ; bien loin de là ! Je n'ai jamais mangé le pain de l'aumône, et je ne le mangerai jamais.

– Ne dis pas cela, drôle ! Tu ne sais pas où tu peux en venir. Et si je ne voulais pas te garder dans l'état où tu es, incapable que tu seras de travailler, Dieu sait pendant combien de temps, où irais-tu ailleurs que chez ta mère ? Tu n'as pas un sou vaillant ! Ainsi, ne fais pas tant le fier.

– Oh, oh ! Je n'entends pas qu'on me mette sous le nez qu'on me garde pour l'amour de Dieu ! Vous voilà bien, vous

autres tonnerres de paysans !... Aussi longtemps qu'on peut travailler, vous donnez à manger juste l'indispensable ; puis, quand on tombe malade, vous chassez les gens comme des chiens. C'est bon ! vous ne me le direz pas deux fois. Payez-moi mes gages, n'importe ce qui reste. Je veux partir sur le champ.

– Je ne t'ai pas dit de partir : je t'ai seulement averti de ce qui pourrait t'arriver. Il est pourtant bien permis de dire la vérité, vous dites bien aussi, vous autres, ce qui vous vient à la bouche ; il faut l'avaler, sans savoir si ça descendra ou non.

– Vous avez entendu ; je veux mon gage, et je m'en vais. Je ne me laisse pas jeter toutes sortes de sottises à la face. Je suis trop vieux pour ça.

– Pas de bêtises ! Il ne m'est pas venu dans l'idée de te chasser. Je t'ai simplement dit ton affaire, et ce que j'entends, aussi longtemps que je serai la maîtresse dans ma maison.

– C'est à moi de savoir s'il me convient ou non de l'accepter. Vous avez entendu, je veux m'en aller !

– Je ne te retiens pas, aussi peu que je ne te chasse ; mais réfléchis bien à ce que tu fais. Les quelques batz que tu as encore à recevoir, seront vite comptés. En attendant, rentre en toi-même, et ne fais pas une chose dont tu pourrais te repentir gravement.

Mais quand la paysanne revint, Jean était toujours aussi monté, et elle le laissa aller. Elle savait trop bien à quoi on s'expose, quand on prie des valets ou des servantes de rester. Il y a parmi eux bien peu de têtes qui puissent supporter une prière de ce genre ; la plupart en prennent une telle enflure qu'elles deviennent aussi grosses que des fours à cuire le pain.

Telle était l'histoire vraie, et l'on peut constater une fois de plus que les absents savent rarement ce qui s'est passé en réalité. Quiconque raconte une histoire l'habille à sa façon, et cet ac-

coutrement lui donne tantôt une tournure, tantôt une autre toute différente.

Jean était donc en réalité aux crochets de sa mère et celle-ci était obligée de l'entretenir ; pour la consoler il lui promettait une belle pension à valoir sur l'argent des dommages-intérêts qu'il allait tirer. Elle le soignait du reste avec la plus grande sollicitude, lui faisait toutes les douceurs qu'elle pouvait, heureuse d'être une mère pour lui, de pouvoir lui montrer combien elle tenait à lui. Elle y trouvait même le plus grand plaisir. Lorsqu'on faisait mine de la plaindre, elle répondait : « Si je savais que tout finira bien, je ne pourrais vraiment pas dire que je voudrais que cela ne fût pas allé ainsi. »

CHAPITRE IV.

Kathi prend Jean chez elle avec un procès.



Jean se trouvait dans de singuliers draps ; il avait un procès ! Avoir un procès ! ce n'est pas une petite affaire, on peut le perdre, comme on peut le gagner, y réaliser un gros bénéfice, ou y manger beaucoup d'argent. Un procès ! ça vous introduit dans le labyrinthe des lois et des formes, des rancunes et des intrigues. On ne sait jamais à quoi l'on en est ; on le croyait fini, voilà qu'il recommence ; on se croyait sûr du résultat, tout à coup on aboutit à une issue fatale. Un procès, ça vous donne une importance extraordinaire ; on dirait que toute l'Europe a les yeux sur vous ; car on n'a jamais vu une cause pareille et on n'en verra jamais. Les gens ignorants se figurent que ce qui leur arrive pour la première fois est une chose absolument nouvelle dans ce monde. Tel fut bien l'effet que produisit sur Jean son procès ; il en avait presque la tête à l'envers ; il se traînait sur tous les bancs de poêle où il pouvait raconter son affaire. Partout on lui donnait raison, et il revenait chaque fois plus hors de lui à la maison, faisant toujours plus de châteaux en Espagne. Il courait de-ci, de-là, demandait conseil, ne suivait que sa fantai-

sie, et choisit pour avocat le juriste prêcheur qui lui remplit la tête de plus de folies, et fit miroiter à ses yeux les perspectives les plus féroces.

Nous ne suivrons pas toutes les péripéties de ce procès, il faudrait un livre entier pour les raconter. Nous ferons seulement remarquer qu'il était fort embrouillé. Car les Neuhausois savaient fort bien se défendre en alléguant surtout que leurs adversaires avaient pris les devants pour les surprendre, ensorte qu'ils avaient dû se garer comme ils pouvaient. Il y eut des tentatives de conciliation, des comparutions, des menaces de déférer le serment, et pendant tout ce temps Jean mangeait chez sa mère. Il ne cherchait point une nouvelle place, d'abord parce qu'il estimait qu'il devait avoir du temps pour suivre son affaire et la mener à bien. Combien de fois un valet n'avait-il pas perdu sa cause parce qu'un de ces écorcheurs de paysans ne lui avait pas laissé le temps de veiller à ses intérêts, en d'autres termes, parce qu'un maître n'avait pas voulu payer et nourrir un valet pour lui permettre de s'occuper d'un procès. En second lieu, son bras n'allait pas bien ; il ne pouvait s'en servir comme il faut. Des docteurs lui disaient qu'ils allaient le guérir et ils n'en faisaient rien ; d'autres lui persuadaient qu'on lui avait abîmé le bras à force de drogues, et que s'il courait chaque jour après un autre médecin, il s'en trouverait mal. Il jurait après ces derniers, et ne retourna plus chez aucun : « Ce sont tous de maudits pressureurs, dit-il, qui veulent tout pour eux. »

Il y avait pourtant un bon côté à tout cela ; il pouvait voir maintenant la position de sa mère, et la comparer à celle qu'il avait comme valet. Kathi le traitait son de mieux, mais on a beau allonger la courroie tant qu'on peut, elle finit par avoir un bout. Elle n'employait pas beaucoup plus de café moulu, elle ajoutait seulement de l'eau. En revanche, elle mangeait d'autant moins de pain, et se retranchait surtout sur les pommes de terre. Elle osait à peine encore prendre la lampe pour aller à la cave. Mais que de fois elle se dit comme il aurait fait bon pouvoir payer la location autrement qu'en vendant ses pommes de

terre. Elle ne disait toutefois pas ce qu'elle pensait, et n'en laissa jamais rien voir.

Jean ne faisait point la mine non plus, il était si gentil, à l'inverse de la plupart des caporaux, qu'il n'exigeait rien de plus que ce que sa mère pouvait lui donner. Mais il maigrissait beaucoup à ce régime, car il était accoutumé à tout autre chose. Chez le paysan on avait de tout en abondance, on ne venait jamais à bout de la nourriture. Aux deux extrémités de la table il y avait deux grandes demi-miches de pain, du lait en suffisance, et, s'il manquait quelque chose, on grognait de suite, comme si on en avait le droit. On grognait aussi, quand la soupe était maigre ; rarement la viande était du goût de tout le monde ; elle était tantôt trop dure, tantôt trop tendre, ordinairement pas assez grasse, et souvent on entendait quelqu'un dire à mi-voix que c'était sans doute de la chèvre crevée. Plus rarement encore on était content des légumes, qui chaque fois devaient vous empoisonner le corps. Il n'y avait pas jusqu'à de petits valets qui ne fissent avec arrogance leurs observations même sur les meilleurs plats, comme si la nourriture devenait tous les jours plus immangeable, quand même la patronne faisait la cuisine depuis 40 ans et la faisait plutôt toutes les années meilleure.

Maintenant chez Kathi tout était léger, frugal ; on n'osait presque pas se servir d'un plat sans craindre qu'il n'en restât rien, et que le tout fût attaché à la cuillère ; on ne savait pas si les légumes avaient du beurre ou non, car ils ne pouvaient pas le dire et on n'y voyait rien ; quant à la viande, on ne pouvait pas s'en plaindre, on n'en apercevait jamais.

Jean pouvait maintenant se rendre compte qu'il y a manger et manger, qu'on n'apprécie souvent pas ce qu'on a, et que l'on peut aisément se rendre coupable d'ingratitude. Toutefois il ne voulait pas l'avouer.

Il y avait encore une autre différence, qu'il ne remarquait pas, et que par conséquent il ne pouvait avouer, si importante qu'elle fût. Le valet vient à table et entend manger et manger

bon ; il ne s'inquiète pas le moins du monde de savoir si le paysan a de quoi le nourrir, ni d'où il prend l'argent, ni de ce que cela coûte. C'est son affaire, pense-t-il. Il mange aussi longtemps qu'il peut et même souvent encore un morceau de plus, au préjudice du paysan, sans se soucier qu'il reste ou non quelque chose pour le lendemain. C'est son affaire, pense-t-il de nouveau. Et si l'on ne met pas sur la table ce qu'il veut, par exemple, assez de lait pour qu'il puisse s'y baigner commodément lui et sa bonne amie, il devient lui-même une soupe à tous les grognements, et donne clairement à entendre qu'une pareille nourriture de chiens ne lui convient pas, et que, si elle ne devient pas meilleure, on verra ce qu'il fera.



Une table pareille n'est pas à l'usage d'une pauvre mère de famille, surtout pas d'une pauvre Kathi. Il faut qu'elle s'ingénie pour savoir où elle se procurera des provisions, et combien de temps elle les fera durer ; quand son demi-quart de livre de café sera épuisé, où prendra-t-elle les quatre ou cinq kreutzers, pour en acheter un nouveau demi-quart ? Il faut qu'elle pèse même les morceaux de pain, afin qu'une miche de deux livres dure une semaine. En attendant, elle devra se tuer de travail pour gagner deux ou trois batz pour un pain frais, elle se tourmentera pour du beurre, comme s'il s'agissait de la prunelle de ses yeux. Avec les pommes de terre même, il faut y aller prudemment et considérer comme un gain si l'on en emploie moins qu'on n'avait calculé.

C'est ainsi qu'une mère de famille rogne parfois sur la nourriture ; elle voudrait faire beaucoup plus et souvent elle est tout en nage quand elle voit le robuste appétit de ses enfants, et comme ils dévorent les mets ; elle n'ose pas les retenir ; elle est forcée de dire : « Dieu soit loué, qu'ils trouvent le manger bon ! » mais forcée aussi d'ajouter : « Ah ! mon Dieu ! où prendrai-je assez pour eux ? » Entre les repas, elle retourne dans sa cervelle ce qu'il faudra, combien il lui restera, comment ils pourront faire sans mendier ni voler. Et ce ne sont pas seulement de pauvres femmes qui sont assaillies par de pareils soucis. Il y a de sages paysannes qui sont obligées de réfléchir soigneusement à ce qu'elles cuiront tous les jours, si elles veulent que l'église reste au milieu du village, c'est-à-dire que leurs gens ne s'en aillent pas, et qu'elle ne soit pas réduite à plaindre misère. C'est là ce dont un petit valet ne sait pas le premier mot, mais ce qu'il apprend plus tard, le plus souvent par d'amères expériences.

Au commencement, Jean n'y sentait rien non plus ; il s'asseyait à table comme lorsqu'il était en service ; il ne se demandait pas où sa mère prenait de quoi le nourrir, et se disait seulement : « Quand ma partie adverse aura réglé avec moi et m'aura payé une grosse somme, je dédommagerai largement ma mère. »

Cet hiver-là, l'État eut pitié des pauvres gens ; il fit une distribution de vivres qui fut la bienvenue pour Kathi. Si c'était peu de chose en apparence, ce fut un grand bienfait pour ceux qui manquaient de tout. Chaque ménage reçut quelques livres seulement, mais pourvu que cela rendît inutiles les dépenses pendant une semaine ou deux, et permît d'accumuler les gains, ceux-ci suffiraient à leur tour pour quelques semaines, et c'était autant de pris sur l'hiver. Et nous ne pouvons trop le répéter : Là où il y a bonne volonté, bon sens et la bénédiction de Dieu, on peut faire beaucoup avec peu de chose.

En attendant, si l'on se réjouissait de ce que l'hiver tirait à sa fin, Kathi avait une autre source d'inquiétude. Le jour approchait où elle aurait à payer la moitié de son loyer. C'était le jour de l'Annonciation. Il en va souvent ainsi dans la vie ; la fuite du temps serait fort agréable et désirable, s'il n'y avait une chose, une seule, qui s'approche tous les jours, inévitable, inéluctable. On peut aborder au-dessus de la chute du Rhin, et remonter de nouveau en barque au dessous, mais il y a des jours qui vous font blêmir et par lesquels il faut passer quand même. Pour un candidat, ce sera l'examen à subir ; pour une jeune femme, le moment qui la fait passer à deux doigts de la mort ; pour un homme âgé, le jour de l'ensevelissement de sa vieille compagne, avec laquelle il avait passé des dizaines d'années dans une fidèle union ; pour la pauvre Kathi, c'était ce jour de l'Annonciation, sur lequel tombait l'échéance des sept écus et demi. Et il n'y avait pas le moindre kreutzer dans le bas de noce ! pas la moindre perspective de s'en tirer, à moins que Jean ne reçût beaucoup d'argent de ceux qui l'avaient battu.

Mais cette espérance s'évanouissait de plus en plus. Jean prétendait qu'ils étaient tous complices, et plus coquins l'un que l'autre. Ses adversaires étaient des fils de paysans, et ses juges des paysans. Or on sait qu'une corneille n'arrache pas les yeux à une autre. Ses adversaires avaient de l'argent et lui point. Or c'est chose connue que les agents d'affaires sont là pour l'argent, et lorsqu'ils en voient quelque part, ils le prennent sans demander à Dieu, ni à diable d'où il vient.

Le brave Jean se figurait que chacun devait considérer son affaire du même œil que lui, et que celui qui ne le faisait pas était acheté, ou tout au moins un coquin. Qui pouvait prouver qu'il avait pris les devants et frappé le premier ? Pas même le diable. Il y a par le monde de curieuses façons d'envisager les choses, surtout en matière de procès.

Mais le pire de tout, c'est que son bras ne voulait pas guérir ; il n'avait point de force, il lui semblait qu'il fondait, qu'il

s'amincissait. Il ne pouvait s'en servir pour aucun travail, tout au plus pouvait-il faire un peu de bois, ce qui ne lui occupait le plus souvent qu'une main. Il ne gagnait pas l'eau qu'il buvait et ce qui le chagrinait grandement, lui le gros gaillard, c'était de pouvoir à peine faire autant de besogne qu'un gamin à demi formé ; on aurait fait plus de cas d'un tout vieux que de lui.

Dans l'honnêteté de son cœur, Kathi se dit qu'elle ferait bien d'aller trouver le paysan pour s'excuser de nouveau du retard dans le paiement de son terme et pour lui expliquer qu'elle paierait sitôt que Jean aurait gagné son procès. Mais elle ne le trouva pas chez lui. Sa femme fit entrer Kathi dans la petite chambre et lui dit :

– Écoute. Tu es bien la plus niaise petite femme qu'on puisse rencontrer. Tu n'es plus faite pour le monde d'aujourd'hui. Dès que tu dois quelque chose à quelqu'un, te voilà dans des transes épouvantables. Tu cours après ton créancier, tu es toujours sur ses talons, et tu te démenes à le prier, que ça fait pitié. Ça ne te sert de rien, tu ne fais qu'exciter les gens à réclamer ce qu'on leur doit ; ou bien tu les fâches, ou bien tu leur donnes à penser qu'ils doivent se hâter de te presser, s'ils ne veulent pas tout perdre. Vois-tu, Kathi, les choses vont tout autrement aujourd'hui ; plus on baisse la tête, plus on est grossier envers vous, plus le premier gueux venu se figure qu'il peut vous marcher sur les pieds. Il faut avoir des exigences et un toupet infernal, si l'on veut obtenir quelque chose, ou devenir quelque chose. Toutes les époques ne se ressemblent pas. Cidavant on disait : « Celui qui est humble est agréable à Dieu. » Aujourd'hui on dit : « Moins on a de vergogne, mieux on s'en trouve ; plus on fait le mauvais, plus on a le dessus. » L'usage n'est plus d'aller se planter devant la porte de ses créanciers et de leur courir sous le nez ; au contraire, on les évite, on fait dire qu'on n'est pas là ; on devient invisible pour eux, et, si on ne peut pas éviter de les rencontrer, on y va non pas humblement et timidement, mais avec un air tel que les gens sont forcés de dire : « Bien sûr qu'il ne doit rien, ou du moins qu'il n'y a pas de

motifs pour avoir peur. » Si ton créancier te met quand même en demeure, tu n'as qu'à lui répondre : « Pas besoin de me faire signe ! Donne-moi de l'argent et je te paierai. Te figures-tu qu'il n'y a que toi qui ait de l'escient, et qu'il ne me serait pas venu à l'esprit de payer ? mais quand on n'a pas le sou, on ne paie pas, imbécile ! »

C'est comme ça qu'il faut faire ; alors on vous laisse tranquille. Si tu ne peux pas pourvoir à tes dépenses journalières, va trouver la commune et parle-leur raide ; et s'ils ne te donnent pas ce que tu demandes, dis-leur que tu vas porter plainte contre eux, ou sinon qu'ils prennent garde que leur maison ne leur brûle sur la tête ; alors ils deviendront doux comme des moutons et tu auras ce que tu voudras ; il faut faire le diable à quatre et rien ne bouge plus. Il n'y a plus de courage dans ce monde, chacun tremble dans ses culottes.

C'est comme ça, Kathi ! Et maintenant retourne chez toi, et fais en sorte que mon homme ne te voie pas. S'il t'accoste par hasard, n'aie pas peur, mais crie contre la dureté des temps tout ce qui te viendra à l'esprit. Si tu veux quelque chose de moi, viens me trouver quand il sera au cabaret, à peu près tous les soirs ; il y reste chaque année une heure de plus.

En parlant ainsi la paysanne avait des larmes de colère dans les yeux, mais son cœur restait tendre pour les pauvres et sa main ouverte. Kathi s'en alla avec une bénédiction et un remerciement sur les lèvres.

Si sa position s'améliorait d'un côté, elle empirait de l'autre, elle était sous le coup d'une singulière destinée.

Sur les paroles de consolation de la paysanne elle était rentrée chez elle non pas contente, mais tranquillisée. Si, en pareil cas, pensait-elle, on ne s'en tirait jamais plus mal, ça irait encore, et l'on aurait de quoi remercier Dieu. Mais l'affaire de Jean commençait à prendre une singulière tournure. Elle allait à la dérive. Kathi en prenait une angoisse terrible. Une prestation de

serment lui apparaissait comme une chose épouvantable ; jamais dans sa famille, pour autant qu'elle le savait, cela n'avait eu lieu. Elle en perdait le sommeil. Un serment ! N'était-ce pas une atteinte portée à l'âme ? Elle se disait bien, d'une manière générale : « Oui, oui, je n'ai rien contre ; un serment, quand il est à sa place, est permis. Cela est dit dans le catéchisme. » Mais que Jean dût en prêter un, c'est ce qui lui répugnait terriblement. On a si vite fait de perdre son âme ! Elle n'avait que cet enfant, et s'ils ne devaient plus se rencontrer un jour là-haut, elle en aurait un chagrin mortel.

L'assermentation n'eut pas lieu toutefois ; des hommes de bon conseil, des notables s'interposèrent. Ce n'est pas peu de chose quand on dit : Les notables sont intervenus, et ont arrêté le jeu. Les notables ce ne sont pas seulement des adultes, des hommes mariés, des conseillers de commune, ou encore des Neuhausois sans boutons à leurs habits, mais avec des barbes. Qu'ils soient tout cela ou non, peu importe ; mais il y a trois choses qui ne doivent pas leur manquer : la sagesse, l'énergie et les mains propres, trois choses qui ne se rencontrent pas trop souvent ensemble, mais qui doivent être réunies pour faire de quelqu'un un notable méritant ce nom à tous égards, et cela jusqu'à sa mort. Elles sont aussi indispensables à cela que trois lignes à un triangle.

Ce sont des hommes de cette trempe qui s'interposèrent. L'un de ceux qui avaient frappé avait pour père un notable, et un des meilleurs. Il s'agissait de prêter serment qu'on ne savait pas qui avait donné le coup de couteau, ou Jean devait jurer qu'il connaissait celui qui l'avait porté, et qu'il était sûr que ce n'était pas un de ses amis. Le notable avait toutes raisons de croire que son fils avait fait usage du couteau, et il ne lui semblait pas juste qu'il restât impuni. Car il détestait ces façons de bandits. Il admettait jusqu'à un certain point qu'il y avait eu légitime défense, mais il trouvait dur que Jean en fût si sévèrement puni, peut-être incapable de travail pour le reste de sa vie, qu'il eût tant de frais et de misères ou qu'il dût faire un faux

serment. Selon lui, il ne valait pas la peine pour quelques écus de tenter une âme, peut-être de la laisser se damner. Il fit la leçon à un notable de la commune de Jean, qui trouva l'occasion de présenter à celui-ci les choses sous leur vrai jour et de lui faire observer qu'au fond il s'agissait pour lui de perdre son âme ou son procès, attendu que les questions seraient posées de telle façon qu'il n'y avait pas moyen pour lui d'échapper à cette alternative. Jean se regimba violemment mais finit par comprendre qu'un arrangement quelconque serait la meilleure chose pour lui.

On négocia de nouveau un arrangement et l'on prit des mesures pour qu'on ne débutât pas par des gros mots, et qu'on ne s'en allât pas plus entêté qu'on n'était venu. On ne fit point intervenir les avocats. Enfin on convint d'une certaine somme que Jean recevrait, mais il gardait à sa charge ses frais d'avocat et de médecin.

Jean eut bien de la peine à y mordre. Deux fantômes se dressaient devant lui, qui lui donnaient le frisson. L'un était un serment douteux, comme il en est souvent, où l'on se fait violence à soi-même pour se persuader qu'on est dans son droit, ce qu'on croit réellement jusqu'à ce que l'on vous défère le serment. Alors, tout d'un coup, il vous tombe comme un bandeau des yeux, et le faux serment est là, clair et net, et il n'y a pas moyen de le déloger ; il se fait sa place dans l'âme, il y enfonce ses griffes chaque jour plus avant. Car il entend y élire domicile pour toujours, être le méchant démon qui prépare l'enfer dans l'âme du pauvre pécheur.

L'autre fantôme était un misérable estropié, incapable de travail, avec un bras paralysé. Ce pauvre invalide languissait, mendiait, avait faim et froid, était pour tous un fardeau, une pierre d'achoppement partout où il allait. Et l'estropié, c'était lui ! Estropié à 25 ans, lui, le fier caporal, qui le prenait de si haut ! Estropié ! et pour combien d'années ! Que de fois il faudrait qu'il entendît un père dire à son garçon : « Regarde celui-

là ; c'était autrefois un gaillard des plus orgueilleux et maintenant, aussi loin que je puisse me rappeler, c'est un pauvre mendiant. Il a fait le bataillard et il y a gagné un bras paralysé. Regarde ! il n'a fallu ni longtemps ni beaucoup pour le réduire à rien. C'est pourquoi, mon garçon, reste humble et pacifique pour autant que cela dépendra de toi, afin que s'il t'arrive quelque chose, les hommes ne disent pas : « C'est bien fait », et que toi-même ne sois pas obligé de te faire des reproches et de dire : « C'est ma faute, j'ai mérité cette punition. »

C'était un fantôme terrible pour un jeune homme qui se figurait qu'il n'avait de conseil à recevoir de personne, qui, au moindre mot, répondait qu'il ne se laissait pas embêter et n'avait peur de personne. Ce fantôme lui apparaissait avec des yeux creux, la main droite levée, trois doigts en haut. Il était là devant lui jour et nuit, et de sa bouche blême tombaient incessamment ces mots : « Jure ! Jure donc ! »

Ce serment, il lui répugnait de le prêter, il tremblait rien qu'en y pensant. Mais être toute sa vie un pauvre estropié ! Il s'était dit que, s'il jurait, il obtiendrait une pension, ou du moins une somme assez grosse pour qu'il pût vivre de ses rentes. Cet espoir, et l'effroi du serment se disputaient journellement son âme ; tantôt l'un l'emportait, tantôt c'était l'autre, mais jamais pour longtemps. Le vaincu se relevait plus fort que jamais et ne lâchait pas prise jusqu'à ce qu'il eût le dessus, pour être de nouveau terrassé à son tour.

Lorsque les notables l'entreprirent, ils lui tinrent un tout autre langage que celui qu'il avait entendu jusqu'alors. Ils lui dirent :

– Vois-tu, tu nous fais pitié. C'est pourquoi nous voulons essayer d'arranger les choses. Sois donc raisonnable. Tu prêteras serment à contrecœur et, on dira ce qu'on voudra, tu ne peux pas le faire en toute bonne conscience et sans t'exposer. Si tu le fais quand même, tu auras le poids d'un faux serment à porter, et le Rhin ne t'en laverait pas. Et cela pour ne pas gagner

grand'chose. Car on te démontrera que c'est toi-même qui as abîmé ton bras, qu'il y a longtemps qu'il serait guéri, si tu t'en étais tenu à un bon docteur. On trouvera peut-être encore autre chose qui te fera regretter d'avoir entamé un procès. C'est pour-quoi finis-en vite. Il ne serait ni juste, ni équitable, que tout retombe sur toi, car on a toujours tort de se servir du couteau. Mais pense-y ! C'est toi qui as commencé. Dis-toi bien qu'il serait possible que quelqu'un eût entendu votre complot, et vînt encore blaguer par derrière. Il n'est donc que juste que tu aies aussi ta part de la peine à subir. Nous reconnaissons que cela sera dur pour toi et que tu ne pourras presque rien faire. Mais cela ne te donne pas plus de droits qu'aux autres ; tu aurais dû y penser à temps.

Jean sentait la vérité de ces paroles qui étaient comme une épée à deux tranchants ; il était obligé d'avouer que si, dès le début, on lui avait fait ces représentations, l'affaire ne serait pas allée si loin. Il finit donc par consentir à se désister moyennant une somme ronde ; il espérait qu'une fois ses frais payés, il lui resterait encore passablement, et l'un des notables lui donna le conseil d'aller se présenter à l'hôpital de l'île, à Berne, où on le traiterait gratis, et où on l'enverrait peut-être à des bains, également sans frais pour lui ; Jean répondit qu'il y avait bien songé, mais qu'il ne l'avait pas fait à cause de son procès.

L'avocat de Jean fut furieux, lorsqu'il lui annonça qu'il avait consenti à un arrangement et lui demanda sa note. Il commença à tempêter contre les paysans qui dupent de pareille façon de pauvres valets et contre ces niais de domestiques qui se laissent manger la laine sur le dos ; si on l'avait laissé faire, il lui aurait fait gagner au moins mille florins, tandis qu'à présent il n'avait qu'à voir ce qui lui resterait.

– Tu ouvriras de gros yeux ! ajouta-t-il.

– Il en sera ce qu'il voudra. Je n'ai pu me résoudre à jurer. Un serment est toujours une chose grave, qu'on ait raison ou qu'on ait tort, répliqua Jean pour s'excuser.

– Imbécile ! Et ça pour des niais qui croient encore aux prêtres, à ces tonnerres d'oiseaux noirs. Quand on a dans le nez un peu de flair pour reconnaître les atouts, on se soucie d'un serment comme d'une prise de tabac. Deux mots et c'est fini ; il n'y a pas là de quoi fouetter un chat. Le diable n'est encore venu prendre personne pour avoir juré d'après son idée et non pas d'après les faits. Qu'est-ce que tu as à t'inquiéter ? Quand on est mort, on est mort. Ce que les prêtres rabâchent depuis une éternité, c'est de la blague. Il n'y a pas un homme intelligent qui y croie et quand on aime à plaisanter on se moque d'eux. Il n'y a que des imbéciles et des niais comme toi, à qui on puisse faire peur avec ce croquemitaine.

Tout en développant ainsi ses idées ingénieuses et profondes, il faisait sa note. On ne pouvait lui refuser le sens pratique ; dès qu'il flairait de l'argent il ne se faisait pas réclamer deux, fois son mémoire, sauf les cas où il tenait à garder plus longtemps quelqu'un dans ses filets et où il n'avait pas à craindre que l'argent s'en allât pendant ce temps. Il aimait énormément les oies qui se laissaient plumer et auxquelles les plumes repoussaient.

La note se montait si haut, que Jean n'en pouvait croire ses yeux. Car il ne lui restait presque plus rien. L'avocat s'aperçut de son effroi, et, accoutumé à improviser des discours, il lui dit :

– Épouvante-toi seulement, tu as raison. Apprends par ton propre exemple ce qu'il en coûte d'avoir plus de confiance en de stupides paysans et des magnats de village, qu'en de bons amis, qui comprennent les affaires. Si tu ne t'en étais pas mêlé et m'avais laissé faire, ça aurait tourné tout autrement, je t'en réponds ; j'aurais voulu leur faire voir ce qu'il en coûte de corrompre les gens. Mais on est bien fou de se donner de la peine pour vous. Vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir de bonnes intentions pour vous, et vous ne l'apprendrez jamais. Je ne te compte rien de trop, au contraire, parce que tu es un pauvre garçon, mais si tu avais eu assez d'intelligence pour mettre les

frais sur le dos des autres, je leur aurais tenu la dragée autrement haute.

– C’est bien ce que je voulais, mais eux n’ont pas voulu. Ils disaient que vous étiez un carotteur, et qu’ils aimaient mieux ne pas avoir affaire à vous.

– Ah ! ils ont dit ça ? Peux-tu le garantir ? Peut-on, cas échéant, le prouver ?

– Il n’y avait personne d’autre dans la chambre.

– C’est heureux pour ces coquins. Je voulais les faire marcher et leur montrer qui d’eux ou de moi est carotteur. Ils me l’auraient payé d’une belle façon ! Mais pour que tu puisses voir qui d’eux ou de moi veut ton bien, je te ferai cadeau de deux écus, si tu me paies de suite, quoique ce maudit arrangement me cause un préjudice de plus de vingt écus.

Jean convint de ses bons sentiments et paya, mais il n’en eut que plus de ressentiment contre les paysans.

– Je n’ai jamais voulu croire ma mère, pensait-il, quand elle me disait combien le monde est mauvais, mais je commence à voir qu’elle avait raison. Je ne me fierai plus à aucun de ces coquins. Tous ont de belles paroles à la bouche, mais, si on a le malheur de les croire, on est trompé et dupé. S’il y en a un auquel on puisse se fier, ça doit être l’avocat. Au moins celui-là a eu pitié de moi, et quand il a vu comment les notables m’ont mis dedans comme les derniers des coquins, il m’a fait cadeau de deux écus.

Le brave Jean ne comprenait pas que, pour l’avocat, tout se réduisait à une question d’argent, d’abord parce qu’il était dans la gêne, qu’il avait grand’soif, qu’il était gourmand et ne gagnait guère ; en second lieu, parce qu’il ne pouvait réellement baisser ses prix. Si Jean était allé montrer sa note à droite et à gauche en se plaignant, on lui aurait dit : « Ne paie pas, laisse toi poursuivre, tu verras qu’il la changera » ; ou bien : « Va la lui faire

diminuer ». Une fois la note payée, cela devenait beaucoup plus difficile ; il fallait intenter une action dans les règles, et recourir pour cela au ministère d'individus qui n'étaient eux-mêmes autre chose que des agents de droit. Or, plutôt que de s'embarquer dans de pareilles réclamations qui, à leur tour, coûtent beaucoup d'argent, on préfère tout perdre.

Jean s'en retourna à la maison le cœur plein de colère contre ces tonnerres de paysans, mais la bourse légère.

– Ce sont eux qui ont fait tout le mal, pensait-il, et si on pouvait une fois leur tomber dessus, je ne regretterais pas mon bon bras. Un de plus ou de moins, ça revient presque au même.

Rien ne donne plus vite la soif que la colère, c'est pourquoi, en s'en retournant, Jean entra à l'auberge, ce qu'il n'avait depuis longtemps pas fait plus souvent qu'il ne devait. Grozenbauer s'y trouvait avec quelques amis, tous un peu gris. Ils parlaient haut et sans se gêner du moment prochain où ils feraient voir qui étaient les maîtres, et comme quoi c'étaient les paysans qui formaient le vrai noyau du peuple.

Ces propos ne firent qu'augmenter la colère de Jean et par contrecoup sa soif, et une fois qu'à son tour il fut un peu animé, il ne put s'empêcher de lâcher quelques mots contre les paysans :

– Oui, dit-il, si tous les porte-malheur et tous les écorcheurs de gens étaient obligés de prendre la clef des champs, il y aurait bien des domaines de paysans en vente, et si jamais les paysans venaient au pouvoir, il vaudrait mieux pour les pauvres gens qu'on les tuât avant.

Là dessus on se fâcha, on échangea des mots blessants, et, au moment de se séparer, Grozenbauer, pour prouver combien Jean faisait tort aux paysans, dit :

– Attends seulement ! mon garçon ! tu es justement celui qu’il me faut, je te ferai passer ces idées et penser à moi avant qu’il soit longtemps.

Kathi avait été enchantée qu’on eût évité le serment.

– Maintenant, disait-elle, je suis de nouveau contente ; c’est comme si tout le monde m’avait donné de l’argent.

Le lendemain matin, elle était occupée à laver ses pommes de terre dans le ruisseau avec un méchant balai, et faisait cette réflexion :

– Dieu soit loué ! comme elles sont encore belles ! Celles de bien des gens sont gâtées, et dans les miennes je n’en trouve pas une seule de pourrie.

– Tu nettoies ? demanda derrière elle une voix rude.

– Il faut bien, répondit Kathi en se retournant, et elle fut prise d’une grande frayeur. Car c’était Grozenbauer en personne.

– Tu ne sais donc plus quand c’est l’Annonciation ? continua-t-il. Ou tu te figures que la petite maison est à toi et que tu n’as plus de loyer à payer ?

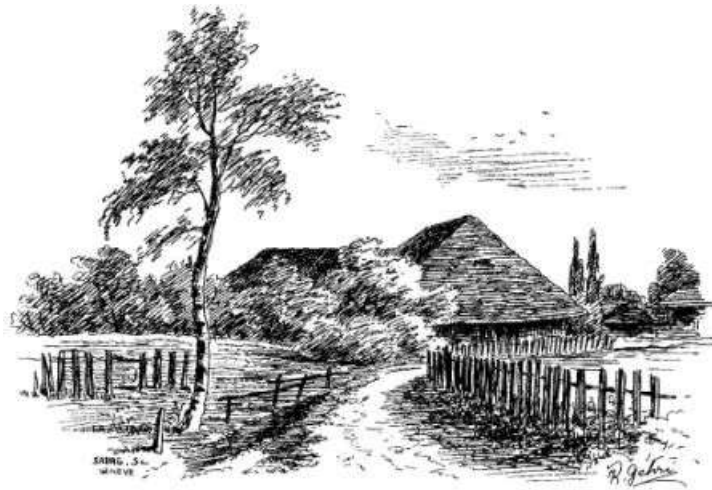
– Dieu me garde de pareilles pensées ! répliqua Kathi. Non ! je n’ai pas de si mauvaises idées, je n’ai pas perdu ce jour de vue et il y a longtemps que j’aurais parlé avec toi, si je t’avais trouvé. Il ne m’a pas été possible, Dieu le sait, de réunir la somme pour le terme. Je ne pouvais rien vendre, les gains ont été bien maigres, les denrées chères, et, malgré toute mon économie, j’ai eu bien de la peine à m’en tirer sans rien demander à personne. Pour sûr, dès que je pourrai gagner, tu auras tous mes kreutzers.

Alors Grozenbauer lâcha toutes ses écluses, comme un torrent qui, arrêté un instant par un éboulis, se fraye enfin un passage.

– Ce sont pas des kreutzers que je veux, je ne suis pas un mendiant ; je veux le loyer. J'en ai assez, je ne veux pas avoir pour locataires de mauvais drôles qui importunent les gens et devant qui on ne peut s'asseoir tranquillement à l'auberge, des gredins qui n'ont pas le sou mais qui tiennent de vilains propos pour tâcher de vous salir devant le monde. Je ne veux plus avoir sous mon toit des gens de rien qui s'entassent les uns sur les autres sans chercher à gagner, et qui ne songent qu'à piller les paysans et accrocher là où ils peuvent. De deux choses l'une, tu me paieras, et cela dans la quinzaine ! ou bien je te saisis tes effets, et je vous chasse, toute la bande ensemble, le grand polisson le premier !

CHAPITRE V.

Ce qui arrive à Grozenbauer, le nouveau héros.



Après cet exploit, Grozenbauer s'en alla tout fier ; il avait écrasé sous ses foudres une pauvre femme bien humble, il avait fait tomber sur une pauvre mère les coups dont ses malédictions avaient menacé le fils, il avait, sacré matin ! montré qu'il était Grozenbauer, et qu'il n'avait pas peur de va-nu-pieds de cette espèce. Il partit avec la conscience d'avoir fait une action d'éclat contre une brave et honnête vieille. On a aujourd'hui des héros de tant de sortes différentes qu'il n'y a pas lieu de s'étonner de la bravoure de Grozenbauer et de la conscience qu'il avait de sa valeur.

La mode change pour tout, pour l'héroïsme aussi. Tantôt on appelle héros ceux qui luttent le plus longtemps, tantôt ceux qui violent leur serment et trahissent la patrie. Un jour ce sont ceux qui scellent de leur sang leur fidélité au devoir, un autre

jour ceux qui tourmentent de vieilles femmes, ou font de pauvres enfants leurs souffre-douleurs ; une autre fois encore des gens qui n'écraseraient pas un vermisseau, mais qui sont au premier feu dans la bataille, et se font sauter eux et des centaines avec eux. Il en est de même des sages : ci-devant il fallait qu'ils eussent des barbes grises ; à présent on préfère les blancs-becs, surtout quand ils sentent un peu le vin. Or la conscience se moule sur la mode ; par conséquent nous n'en voudrions pas trop à Grozenbauer, un digne enfant de son siècle, un héros à la mode, s'il était glorieux de son exploit envers notre chère vieille Kathi. Il ne se donnait point d'ailleurs pour un héros des temps antiques, mais prétendait simplement à être rangé parmi ceux de nouvelle fabrique, dont la force réside surtout dans la gueule et cela à tous les points de vue.

Kathi était restée anéantie sous ce coup et pendant longtemps son effroi fut tel qu'elle ne pouvait même se lamenter. Elle n'avait pas pensé au terme échu et, au moment où un sombre nuage se dissipait, où elle entrevoyait un ciel clair et serein, la foudre éclatait ! Devoir quitter sa maisonnette avec un fils impotent, un petit-fils pas élevé, n'était-ce pas affreux ? Et cela sur le coup, alors qu'elle venait de retourner son coin de terrain, de semer la salade, de planter ses haricots, de nettoyer son champ de lin et de choisir les pommes de terre à enfouir. S'en aller, mais où ? Où s'établir ? Où planter ? Que manger ? Où se coucher ? Le paysan, pour se payer, saisirait probablement même les lits. Et pourquoi s'était-il mis si fort en colère ? Était-ce vraiment seulement à cause des sept écus et demi ? Alors il lui revint à l'esprit ce que Jean avait dit, lorsqu'elle et Jeannot étaient allés le voir, sur le compte des paysans, et sur ce qui leur arriverait. Aurait-il peut-être tenu ici le même langage ? Aurait-il vraiment des idées pareilles ?

L'angoisse de Kathi redoubla. Si cela venait à se savoir, pensait elle, Jean sera sinon roué, du moins décapité. Comme on le voit, elle ne comprenait rien au train de ce monde. Elle savait ce qui était juste et honnête ; elle savait ce qu'elle devait, et

que, lorsqu'on doit, il faut payer. Elle croyait que voler est voler, qu'il s'agisse de peu ou de beaucoup, et que l'on doit tenir ce que l'on a promis, que ce soit aux hommes ou à Dieu, que l'on soit président de la Cour suprême, ou une vieille Kathi. Elle ne savait pas que Grozenbauer avait fait des menaces qu'il ne pouvait pas exécuter. Car chasser et dépouiller quelqu'un, cela ne se fait pas si vite, et l'on ne pend plus personne pour des propos tels que ceux que tenait Jean.

Ce fut peut-être le jour le plus amer de toute la vie de Kathi ; elle se répéta souvent : « Voilà ce qui arrive quand on a le cœur attaché à quelque chose de terrestre, quand on veut absolument avoir quelque chose dans ce monde. Si nous étions sortis de la maison l'automne dernier, nous aurions peut-être trouvé un propriétaire compatissant et nous pourrions planter sans nous tourmenter ; il aurait patience pour le loyer jusqu'à ce que nous ayons vendu notre lin ou ramassé quelques batz.

Maintenant la coupe amère qui avait passé loin d'elle était encore là ; il faudrait la boire et elle serait infiniment plus amère qu'elle ne l'aurait été en automne, maintenant que tout était si beau dans le petit enclos, que les oiseaux chantaient si gentiment, que tout dans la campagne avait si belle apparence. Elle était seule avec sa souffrance ; son fils n'était pas à la maison, il était allé à Berne se présenter à l'hôpital. Aller plaindre sa misère auprès de quelqu'un d'autre, elle n'osait pas, elle se gênait à cause de Jean, et pour la chose en elle-même. Elle n'osait pas même se plaindre à Jeannot ni lui dire ce qu'elle pensait de son père et ce qu'il avait sans doute laissé échapper de sa bouche.

Ce jour-là, la nuit suivante, le lendemain encore, l'angoisse, le chagrin serrèrent Kathi à la gorge, sans qu'elle pût en devenir maîtresse. Alors elle se souvint de ce que sa propriétaire lui avait dit : « S'il t'arrive quelque chose, viens le soir, pendant qu'il est à l'auberge. » Dès que Jeannot fut couché, elle se disposa à sortir, mais le cœur lui battait fort. Elle avait peur de laisser

l'enfant seul endormi dans la petite maison, peur de s'absenter si tard le soir, peur de rencontrer par hasard Grozenbauer.

Elle arriva heureusement jusqu'à la maison de ce dernier, tourna autour comme un chat autour d'un trou de souris, guigna à une fenêtre, puis à une autre sans rien apercevoir, et finalement dut heurter à la porte de la cuisine. Par bonheur ce fut la paysanne elle-même qui répondit. Kathi lui confia ses peines.

– C'est ton fils qui en est la cause, lui dit la paysanne. Pourquoi va-t-il dans les auberges se griser, blaguer sur le compte des paysans et les menacer ? Cela, comprends-le bien, ne met pas les gens de bonne humeur.

Kathi voulut expliquer que bien sûr il n'y mettait pas tant de méchanceté.

– Qu'il en soit ce qu'il voudra, reprit la paysanne, ne te tourmente pas. Plante seulement comme d'habitude tes légumes ; les choses ne vont pas si vite et je ne crois pas qu'il ait parlé sérieusement. Il veut souvent simplement faire peur. Il y a longtemps que j'aurais été avalée toute crue s'il avait exécuté toutes ses menaces et personne ne peut savoir ce qui se serait déjà passé. Il a voulu décharger sa colère sur toi et te pousser l'épée dans les reins, pour se venger de ton garçon ; c'est comme ça, on fait payer l'innocent pour le coupable. Mais il faut que je te le dise, recommande à ton garçon de tenir sa langue à l'avenir. Ce n'est pas convenable de sa part, quand nous autres faisons ce que nous pouvons, que de se montrer arrogant et de vouloir prendre ce qui lui plaît. Je veux bien que ce ne soient que des propos, mais enfin on voit par là ce qu'il en pense. À présent, va-t-en ! j'aime mieux qu'il ne te trouve pas ici.

Kathi effectivement ne fut inquiétée d'aucune façon, et elle se disait souvent : « Ce n'est pourtant pas la peine d'effrayer ainsi une pauvre vieille femme pour rien. En attendant j'aime mieux ça, que s'il avait parlé sérieusement. » Un événement qui survint contribua encore à faire oublier Kathi par Grozenbauer.



Par une nuit sombre, sans étoiles, la première nuit de mai, où les sorcières chevauchent sur le Blocksberg, Grozenbauer fut éveillé par un bruit sourd et étrange. Il se mit sur son séant sans comprendre ce que c'était. Ce n'étaient ni les chevaux dans l'écurie, ni la fontaine, ni le vent. Il réveilla sa femme qui n'y comprit pas davantage. Il alla à la fenêtre, ouvrit un petit guichet ; la fenêtre elle-même ne s'ouvrit pas, étant clouée, suivant la mode d'autrefois. Il prêta l'oreille. Tout était noir au dehors ; pas une feuille d'arbre ne remuait. Cependant on entendait autour de la maison : boum, boum, boum, absolument comme le son d'un tambour détendu, dans un enterrement militaire.

– Qui est là ? Qu'est-ce que cela signifie ? cria Grozenbauer, mais d'une voix mal assurée. Le frisson lui courait des pieds à la tête le long de l'échine.

Mais le bruit continua, boum, boum, boum, sans qu'on prît garde au paysan. Lorsqu'on fut presque en face de lui il y eut comme un roulement, puis tout rentra dans le silence. Alors il vint d'en haut, du milieu des airs à ce qu'il parut au paysan, droit au dessus de lui, une voix qui cria :

– Voisins et amis, vous savez que Grozenbauer est mort, et comment il est trépassé, et vous savez qu'il a laissé, outre ses

dettes, son domaine. Les héritiers naturels n'ont nulle envie de le garder ; il y manque l'ordre nécessaire, il y manque de bons domestiques et du bétail en bon état. Mais celui qui en saura tirer parti deviendra un homme riche. Il y a là tout ce qu'il faut pour cela. Faites bravement vos offres, voisins et amis, pour l'amour de votre ami défunt. Il serait dommage que le domaine fût mis aux enchères publiques.

La colère avait remplacé l'épouvante dans l'âme de Grozenbauer. Il se rappela les tours des garnements du village, Hans et la forêt aux épines. Il allait se précipiter dehors, quand la voix retentit de nouveau au dessus de lui :

– Allons ! voisins et amis ! conduisez-vous bravement ! c'est le moment de montrer votre amitié. Le défunt, et, Dieu voulant, nous pouvons dire le bienheureux, verra qui était vraiment son ami. L'enchère va commencer ! Huissier ! à ton poste !

La curiosité le retint à la fenêtre. Il était intrigué de voir comment cela finirait et plus il écoutait, plus il croyait reconnaître les auteurs de cette scène. À l'appel de l'huissier, tout se mit en mouvement aux alentours. De tous les arbres, de tous les coins, partaient des offres et des plaisanteries. Ce fut l'occasion d'une critique, qui chassa Grozenbauer de la fenêtre ; il était hors de lui. Tout d'un coup, silence complet ; plus un son de voix, pas le moindre bruissement dans le feuillage, une obscurité absolue ; les enchères avaient pris fin comme un fantôme qui disparaît.

Le silence fit, à son tour, courir le frisson dans les membres de Grozenbauer. Car il n'y a rien de plus effrayant qu'une brusque cessation de vie autour de nous, quand la nuit et le silence du désert vous enveloppent soudainement, qu'aucun de nos sens ne perçoit plus rien, et que l'on devient pareil à une vache aveugle, qui voudrait attraper quelque chose et se heurte à des arbres seulement, ou à n'importe quoi de dur, mais à aucune créature humaine. Il rugissait, il appelait la foudre à son aide, il courut à la maison, réveilla les valets, fit du tapage

comme s'il eût voulu embrocher sept garçons à la fois, comme des alouettes de Leipzig. Mais il ne se sentait pour cela guère à son aise ; il n'osa pas s'aventurer devant la lanterne que les valets apportèrent enfin, ni monter sur les échelles qu'il fit appliquer contre les arbres ; il procéda avec des précautions qui ne lui étaient pas habituelles. Et lorsque finalement on constata qu'il n'y avait personne, ni sur les arbres, ni près de la maison, ni ailleurs, il se sentit singulièrement troublé.

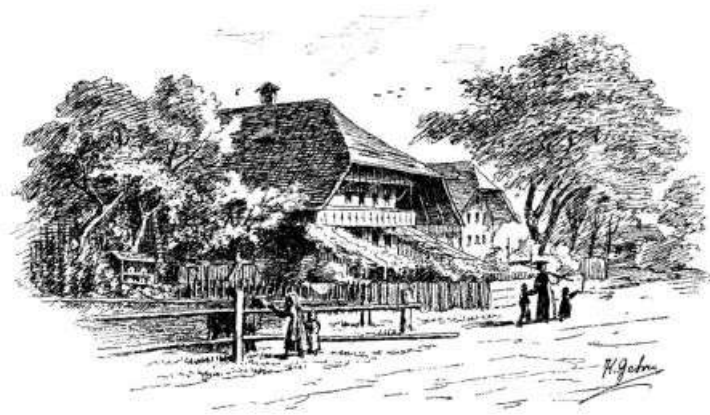
– Ce n'était pourtant pas le diable ! se disait-il, en rentrant chez lui.

S'entendre appeler trépassé, entendre mettre son domaine aux enchères, ça a déjà quelque chose de désagréable, et qui éveille de funestes pressentiments.

Comme Jean, il était là entre deux fantômes. Tantôt il croyait à un tour que Hans lui aurait joué en compagnie d'autres farceurs nocturnes et il était alors dans une colère terrible contre une pareille audace. Tantôt il lui semblait que ce devait être autre chose. Les valets ne voulaient rien avoir entendu. Le maître ne faisait que jurer après eux et ne travaillait que rarement avec eux. Or, de pareils maîtres sont peu aimés. Sa femme non plus ne savait trop que dire. Quand il était allé à la fenêtre, le sommeil, disait-elle, l'avait vaincue. Les voix venaient d'en haut. On avait parlé de sa mort et de toutes sortes d'autres choses qui l'atteignaient au plus profond de l'âme et qu'il croyait un secret. Était-ce peut-être une apparition surnaturelle de la première nuit de mai, la cruelle annonce de sa fin prochaine ? La figure livide de la camarade se dressait devant lui, et, pour la première fois, Grozenbauer commença à réfléchir à ce qu'il était et au sort qui pourrait bien l'attendre. Il devint plus affable avec les gens, ne fit plus de gros yeux à personne et laissa la vieille Kathi tout à fait en repos.

CHAPITRE VI.

Le moral de Jean se guérit, mais son bras malade le force à aller aux bains.



À Berne, Jean avait dû se présenter dans la salle de clinique. Les docteurs et les professeurs l'avaient examiné, avaient causé français entre eux, avaient échangé des coups d'œil, puis on lui avait dit qu'il pouvait remettre sa jaquette et se retirer. Il aurait bien voulu savoir, dit-il, à quoi s'en tenir. Il l'apprendra, avait-on répondu ; il devait seulement aller.

– Il y a encore quelque chose, dit Jean. Je l'avais presque oublié.

Ces messieurs se retournèrent brusquement, croyant qu'il allait leur parler d'une autre lésion, d'un autre cas, d'un autre élément de la question.

– Je suis caporal dans l'élite, dit Jean en les regardant fixement.

– C’est bien, répondirent-ils. Et ils tournèrent la tête, de façon que Jean ne pût voir l’effet produit par ce mot.

Quand la visite fut terminée, on en communiqua le résultat aux intéressés. Lorsqu’on signifia à Jean qu’il recevrait un billet pour aller aux bains, vers le milieu de l’été, il dit en s’en allant :

– C’est pourtant une bonne idée que j’ai eue de dire que j’étais caporal ; sans quoi, ils ne m’auraient pas pris. Ça a fait de l’effet, ils ont compris que je n’étais pas le premier venu.

En allant à Berne, il avait çà et là raconté son cas, comme cela arrive ordinairement, au moins une centaine de fois, et il avait entendu au moins deux cents histoires de maux semblables et de l’issue le plus souvent mauvaise qu’ils avaient eue. Aux uns, le bras était devenu si petit, comme celui d’un petit enfant, qu’ils n’avaient pu même se faire tailleurs ; à d’autres, le bras s’était si complètement fondu qu’on ne savait où il avait passé, ou bien la gangrène s’y était mise, ou bien encore cela avait fini par une consommation, ou une hydropisie, ou une inflammation du cerveau ; bref, il n’y avait pour ainsi dire pas une maladie qu’on ne lui fît entrevoir.

Il ne lui avait pas échappé non plus que messieurs les docteurs avaient échangé des coups d’œil significatifs et, s’ils avaient parlé français, c’est que la chose n’était pas dans l’ordre, lui disait-on de tous côtés. Et maintenant il était condamné à attendre encore deux mois, sans rien gagner, avant d’oser seulement songer à une amélioration, deux mois à vivre sur les gains de sa mère, à la ronger. Cela lui devenait chaque jour plus pénible. Il avait peu à peu fini par ouvrir les yeux, surtout depuis la terminaison de son procès ; il voyait combien la mère avait de peine à les entretenir, combien peu elle mangeait, comme elle maigrissait à vue d’œil. De l’argent qu’il avait reçu, il lui restait bien peu de chose, tous frais payés. Il voulut bien donner à sa mère ce qu’il avait, mais elle refusa d’accepter le tout. Elle ne prendrait que l’indispensable pour régler quelques arriérés chez le boulanger et le laitier. Il lui faudrait d’ailleurs de l’argent aux

bains, et il serait bien content d'avoir quelques batz, lui disait-elle. Elle ne pouvait pas le laisser aller ainsi sans le sou à l'étranger. Seulement il fallait qu'il prît garde à ses chemises quand il en sortirait.

– Il est nécessaire, disait-elle, d'avoir un kreutzer dans sa poche quand on va aux bains, sans quoi on risquerait de mourir de faim.

En attendant, pour que son fils ne fût pas affamé, elle ne mangeait pas la moitié assez. Elle avait aussi un motif à cela. Elle était occupée à planter ses pommes de terre. Son fils lui aidait et elle en avait grande joie. Cela allait une fois plus vite, et le temps passe plus rapidement, quand on est deux à la besogne, disait-elle. Cependant il ne faisait que le travail le plus facile ; il mettait le fumier et les pommes de terre dans le sillon, mais il ne pouvait manier la bêche. Or, à mesure qu'elle plantait, sa provision diminuait. Elle constatait avec effroi qu'elle durerait à peine encore quelques semaines, et alors que mangerait-on ? Elle avait bien encore une ou deux mesures de tubercules séchés, mais leur cuisson est plus coûteuse que celle des pommes de terre vertes, et deux mesures ne forment pas un gros tas. En outre, elle se tourmentait en secret à la pensée que, si Jean était bien nourri, il trouverait plus vite une place, et elle ne pouvait se défendre de certaines méchantes idées à l'endroit de la paysanne qui l'avait renvoyé justement en hiver.

Lorsque Kathi faisait voir son lin qui réellement était semé bien régulièrement, pas trop serré, pas trop espacé, ce qui n'est pas chose facile, elle ne pouvait s'empêcher de dire :

– C'est Jean qui l'a semé ; il s'y entend à merveille ; chez sa dernière maîtresse c'est lui seul qui a tout semé ; aussi c'est elle qui a toujours eu les plus belles récoltes bien loin à la ronde. Et maintenant lui faire ce qu'elle lui a fait ! On n'entend pas facilement pire chose. Mais, mon Dieu ! ça passera. Il fallait sans doute que ça allât ainsi. Je dois dire que si ce n'était pas à cause du gain, je ne désirerais rien d'autre. On ne sait pas ce qu'on a

quand on peut vivre ensemble, s'entr'aider, se concerter, surtout quand on a affaire à quelqu'un d'aussi gentil, d'aussi comme il faut que Jean. Je ne puis assez dire comme il est content de tout, s'accommode de tout, si mal que je le nourrisse, mais Dieu sait que je ne puis pas faire mieux. Ça me fend le cœur, surtout parce que je vois combien il est chagriné de ne pouvoir rien gagner, comme il économise le pain, et peut-être n'en prend pas assez, voyant que je n'en ai pas beaucoup. Ça me fait une peine terrible, et les larmes me viennent aux yeux, quand il est là assis, soupirant, avec une mine triste, ne sachant bien des fois pas où il est, si bien qu'il faut l'appeler deux ou trois fois avant qu'il s'aperçoive qu'on veut lui parler. Il n'est plus du tout le même. Il est doux comme un ange, et si gentil, que souvent il me faut me détourner de lui parce que je ne puis pas m'empêcher de me demander s'il va mourir aussi ?

La vérité est que Jean était bien ainsi et ce n'était pas seulement sa mère qui le voyait tel. Car c'est un fait connu que les mères ont souvent pour leurs fils de tout autres yeux que le reste du monde. Le cœur d'une mère est chose tout à fait singulière ; il a une grande analogie avec un foie de veau. Celui qui a eu la chance de recevoir les confidences d'une cuisinière, sait combien ce foie est une chose curieuse ; le même morceau devient tendre comme du beurre, ou coriace comme une semelle de soulier, suivant le feu sur lequel on le met. Il en est absolument de même du cœur humain ; il s'amollit et s'endurcit, se bonifie ou se gâte, suivant l'atmosphère qui l'entoure dans les moments décisifs de la vie. Si Jean en était resté à ses dispositions natives, à ses idées préconçues, au milieu de mauvais drôles qui ne faisaient qu'exciter son aigreur, s'insurgeant contre Dieu et les hommes, perdant leur temps à discuter ce qu'ils feraient s'ils étaient un jour les maîtres quand le moment serait venu de taper ferme, il n'eût pas manqué de devenir toujours plus méchant, plus amer, plus intraitable. Sa position n'aurait servi qu'à lui faire toute sa vie prendre les heureux en grippe ; cette pierre d'achoppement serait devenue une meule

de moulin à son cou, qui l'aurait entraîné au plus profond de la mer.

Jean était maintenant auprès de sa bonne et tendre mère qui faisait son possible, se contentait de peu, louait Dieu, et n'avait que du bien à dire des hommes. Son amour pour lui lui amollissait le cœur, et les cœurs adoucis et apaisés voient les choses d'un tout autre œil que les natures aigries, dures et frondeuses. L'univers se réfléchit tout autrement dans l'amour que dans la haine, absolument comme un visage humain apparaît tout différent dans une mare boueuse que dans l'onde claire d'un lac. Chez la paysanne son âme n'aurait pas été guérie ; nous ne voulons pas dire qu'elle le fût déjà, mais elle était en voie d'amélioration. Lorsqu'il considérait combien peu sa mère avait pour vivre et ce qu'elle faisait, il se sentait honteux, au fond de l'âme, de ne l'avoir pas mieux soutenue. Il aurait dû y penser, mais précisément il n'y avait pas songé et, comme elle lui faisait toujours fête lorsqu'il venait la voir, il s'était figuré qu'il en était de même tous les jours et il ne s'était pas davantage demandé d'où pouvait venir ce pain frais.

Il voyait maintenant ce qu'il en était et qu'elle continuait à ne pas se plaindre. Elle supportait tout avec cet amour qui ne cherche pas son intérêt, qui ne s'enfle point, qui ne s'aigrit point, mais qui surmonte tout. Il se rappelait les chopines qu'il avait bues sans nécessité, pendant que sa mère employait ses kreutzer à acheter du lait pour son enfant, les écus qu'il aurait pu mettre de côté pour elle, et qui lui auraient fait tant de bien. Il ne savait pas le latin, mais il disait comme le poète latin ; « Ô si Jupiter me rendait les années écoulées. » Il n'y a que la foi qui préserve de pareils regrets inutiles, la foi qui fait employer les années comme Dieu l'a commandé.

Il avait toujours présente à la mémoire cette malheureuse nuit, où, dans l'ivresse, il avait commencé cette batterie qui l'avait mis dans l'état où il était. Plus il s'en remémorait les détails, plus deux choses lui apparaissaient bien claires : c'est lui

qui avait été l'agresseur, et il ne savait pas qui l'avait frappé. Et que serait-ce, s'il avait prêté serment ? Un serment que n'auraient pu laver ni le Rhin, ni toutes les eaux de la terre et du ciel. Il ne l'avait pas fait ce faux serment, qui brûle d'un feu qui ne s'éteint point ! C'était là ce qui le réjouissait et le soutenait. Il avait côtoyé l'abîme, Dieu ne l'y avait pas laissé tomber. Et maintenant, quelle que fût l'issue possible de sa maladie, qu'elle se terminât par l'hydropisie ou une inflammation du cerveau, il pouvait espérer être sauvé pour l'éternité. Il sentait qu'il était un pauvre pécheur, mais que du moins il n'y avait pas entre Dieu et lui un parjure, un mur de séparation impénétrable à la grâce. Il avait fait comme d'autres, mais n'avait pas encore été si mauvais qu'eux ; il avait fait ce qui lui plaisait, sans se soucier des commandements de Dieu, il n'avait pas fait ce qui ne lui plaisait pas, en se disant : « Je ne suis pas encore si mauvais que de commettre pareille chose défendue ». Il avait pratiqué la religion usuelle qui se résume en ceci : confesser qu'on est un pauvre pécheur, mais ne pas reconnaître ses fautes ; vouloir être sauvé, mais comme on l'entend, ne pas s'inquiéter de Dieu, s'appuyer sur sa propre justice, être fier de sa conduite, et en même temps déblatérer contre tout et être mécontent de tout le monde. Il ne s'était nullement préoccupé de savoir si tout cela était dans l'ordre, il n'avait ouvert aucun livre pour s'éclairer, n'avait jamais feuilleté sa Bible, et n'était allé que rarement à l'Église. Pour rien au monde il n'aurait voulu être incrédule, mais il ne s'était pas fait faute de rire, de se moquer, de blasphémer contre tout ce qui était chrétien, suivant qu'il avait dans l'estomac une eau-de-vie plus ou moins forte ou rien du tout, sans songer qu'il péchait gravement. Bref, il avait eu une singulière religion, comme malheureusement beaucoup d'autres, une religion qui ressemble à une jaquette qu'on peut porter comme on l'entend, que l'on peut retourner si l'on veut, ou ne pas porter du tout quand le temps est beau et que le monde est gai.

Maintenant, c'était une autre affaire : il avait le temps de réfléchir, de lire, il allait à l'Église, son âme s'ouvrait comme un parterre de fleurs au soleil du printemps ; les choses de ce

monde, sa propre personne, tout lui apparaissait sous un jour tout nouveau. Il comprenait qu'il n'était qu'un pauvre Jean, que sans le secours de Dieu il ne pouvait plus rien être dans ce monde et que sans la grâce divine il ne serait qu'un réprouvé dans l'autre. Cela le rendit humble, il se sentit tout petit, et s'en trouva bien.



Un jour l'huissier de police passa auprès de la maisonnette et lui dit :

– Il faut que tu viennes ; le conseil de commune est réuni, on veut te demander quelque chose.

Cela parut fort étrange à Jean :

– Qu'est-ce ? que veut-on de moi ? demanda-t-il.

– Je ne sais pas, répondit l'huissier. Il y a là un écrit où il est question de toi. C'est sans doute pour cela. Dépêche-toi de venir.

Cela sembla grave à Jean. Il ne se savait coupable d'aucun manquement. Enfin il se dit que peut-être par pitié on voulait lui donner une petite place, celle de taupier, par exemple, ou de chasse-gueux, ou quelque autre semblable. Il allongea le pas et se trouva bientôt devant les conseillers de commune.

– Greffier ! lis, dirent ceux-ci. Le greffier lut un écrit de l'administration de l'Hôpital de l'Isle où la commune était invitée à payer la quote-part d'un tiers environ pour pension de malade ; cela faisait quatre écus, ce qui n'était que le taux ordinaire, mais Jean n'en savait rien et il fut grandement étonné.

– Nous t'avons fait venir, commença l'un des conseillers, pour te demander si tu veux peut-être faire quelque chose. Il nous semble que tu le pourrais bien ; tu as reçu une jolie somme et tu ne pourrais en faire un meilleur emploi. Car c'est pour te soigner qu'on te l'a accordée. Nous avons, sans cela, tellement de dépenses que nous ne savons comment y suffire et si nous nous mettons sur le pied de payer pour des gaillards comme toi, nous nous réduirons nous-mêmes à la misère, et nous n'aurons plus qu'à émigrer en Amérique.

– Oui, ajouta un autre, tu sais bien que c'est toi qui es allé barrer le chemin aux autres. Si tu étais resté à la maison, personne ne t'aurait rien fait. C'est toi-même qui es cause de toute l'affaire. Devant Dieu et devant les hommes, il n'est pas juste qu'en fin de compte, ça retombe encore sur la commune. Non ! Ça n'est pas dans l'ordre.

– La commune ! la commune ! reprit un troisième, il faut qu'elle soit partout en réquisition pour endosser le paquet. Vous buvez vos gages et, dès qu'on vous fait une observation, vous répondez : « Vous n'avez rien à me commander ; c'est mon argent que je bois et non pas le vôtre ». À peine a-t-on tourné le dos que vous voilà à la porte et qu'on est bon pour vous venir en aide.

– C'est comme ça, dit un quatrième. Il faudrait tout laisser faire, tout laisser aller, plus mal et mieux. Mais on est bon pour donner des secours. Et puis, après cela, ces gaillards veulent venir commander, et quand on ne dit pas amen à tout, quand on ne leur donne pas ce qu'ils réclament, ils vous traitent de vilains chiens. On n'est plus en sûreté nulle part, on en entend dire qu'ils vont mettre le feu à votre maison. Il n'y a même plus

moyen de boire en paix sa chopine. Quand on met le pied dans une auberge, il y a là une demi-douzaine de ces gueux dont les enfants sont tous les jours à mendier aux portes, et dont les femmes vous assourdissent de leurs gémissements pour des souliers, ou du beurre pour faire une soupe. En attendant, ces va-nu-pieds mangent du rôti, avalent du vin rouge, à vous faire sauter en l'air de colère, et on n'ose par risquer le moindre-mot de peur d'avoir une querelle, ou de s'entendre insulter.

– Et même quand on ne dit rien, on n'est pas en repos, ajouta le cinquième. On dirait bientôt que nous n'avons plus le droit de boire en paix une chopine au cabaret. À peine y est-on assis, qu'on commence à vous asticoter, à vous lancer des mots. C'est une pitié ! On pourrait croire qu'on n'est là que parce qu'on nous y laisse pour l'amour de Dieu. Si l'on ne dit rien, si l'on avale tout, on n'est plus un homme ; si l'on dit quelque chose, on vous traîne dans la boue à plein nez. C'est une vraie misère aujourd'hui, mais tu peux compter, mon gaillard, que ça changera. Il en viendra bien un qui vous mettra à l'ordre.

Tel fut l'orage qui se déchaîna contre Jean ; les coups pleuvaient dru comme grêle. Les conseillers étaient évidemment de mauvaise humeur, et les choses ne se passent pas autrement en conseil de commune que dans un conseil de ministres. Tout dépend de la disposition des esprits.

Dans la tête de Jean il y avait bien quelque chose qui lui battait aux tempes. C'était un mouvement de colère qui lui aurait volontiers fait dire :

– C'est mal de reprocher à un pauvre son malheur. Vous êtes là non pas pour malmenier les gens, mais pour leur aider, et si, vous autres paysans, vous donniez l'exemple, les pauvres seraient autrement.

Mais le Jean d'autrefois, le caporal, n'était plus seul maître. Il y avait un autre Jean, le pauvre, l'estropié. Celui-ci trouvait qu'au fond les conseillers avaient raison, que, si parfois leur

mauvaise humeur débordait, il ne fallait pas s'en étonner et qu'en leur qualité de pères de la commune, ils avaient non seulement le devoir de donner, mais aussi le droit de dire un mot et de punir, absolument comme des pères de famille. Et en effet, s'il fallait qu'ils aidassent à tous les mauvais sujets, à tous ceux qui font des fredaines, ils ne seraient pas de vrais pères, ils manqueraient à leur mission, et laisseraient s'implanter la convoitise, la mendicité et le désordre. Il sentait qu'il était réellement coupable, qu'il avait mérité cette mercuriale, et qu'on ne lui disait rien qu'il ne se fût déjà dit à lui-même. Seulement on ne le savait probablement pas, et l'on croyait lui tenir un langage tout nouveau pour lui. L'apôtre Paul dit : « Si nous nous jugeons nous mêmes, nous ne serons point jugés. » C'est là un mot profond. Car si quelqu'un se traduit devant son propre tribunal, il est rare que les hommes aient des occasions de le traduire devant le leur, et Dieu ne le fait pas devant le sien. Quel homme raisonnable irait censurer des pauvres humbles et travailleurs ? Il n'y a, pour en être capables, que des niais endurcis, qui ne savent que jouer toujours le même air et qui se figurent qu'il devrait n'y avoir dans ce monde que des cochons gras, de bons veaux, des débiteurs sûrs et eux.

La tristesse du regret luttait avec la colère dans l'âme de Jean.

– Eh quoi ! se disait-il, voilà tout ce que j'ai réussi à faire dans ce monde ! Être appelé devant le conseil de commune comme un pauvre pécheur, s'entendre dire les choses les plus dures et être obligé d'avouer qu'ils ont parfaitement raison, que c'est comme ça, et que, s'ils n'attendent rien de bon de moi, c'est moi qui en suis la cause et non pas eux !

Il était près de pleurer, et les larmes étouffèrent la flamme de sa colère.

Dès qu'il se fit une pause, le pauvre Jean demanda à prendre la parole.

– Oui, dit-il, honorables conseillers, vous avez raison. Je suis fâché de devoir le dire. S’il m’est permis, je voudrais dire un mot.

– Parle ! mais fais vite ! nous avons encore autre chose à discuter, répondit le Président.

Les yeux du Jean de ci-devant eurent un éclair qui signifiait :

– Si vous avez tant à faire, pourquoi vous mettez-vous six pour faire la morale à un seul, chacun aussi longtemps que cela lui plaît, et quand ce seul veut parler à son tour, on lui dit : dépêche toi !

Mais l’éclair passa dans un froncement de sourcil, et le nouveau Jean continua :

– Vous avez plus que raison ; je vois clair maintenant, et la plupart auront sans doute fait comme moi l’expérience que l’escient ne nous vient pas en naissant, mais avec le temps seulement. J’aurais pu vivre plus économiquement, c’est vrai, mais le militaire coûte beaucoup d’argent et vous savez quelle femme j’ai eue. Je n’ai cependant alors eu recours à personne, si dur qu’il me fût de suffire à tout pendant sa longue maladie. La dernière batterie était un malheur, c’est vrai aussi, mais ce n’était pas la première et ce ne sera pas la dernière. Vous savez bien comment cela se fait ; il n’y a sans doute pas un d’entre vous qui n’ait passé par là. Quand le feu est au toit, on y court, on ne sait comment. C’est moi qui paie les pots cassés. Ce que j’ai reçu n’était qu’un pourboire. Les agents de droit ont, comme d’habitude, eu la plus grosse part. Ah ! de ceux-là il faudrait se garer plus que des punaises ou de la gale ! Ce qui m’est resté est autant que rien, une couple de batz ; je ne pourrais pas seulement payer une pension à ma mère et c’est là, savez-vous, ce qui me tourmente le plus. Voilà une femme ! Si elles étaient toutes comme elle, vous auriez moins de gens à soigner et à entretenir. Je n’ai pas su non plus ce qu’elle faisait et j’aurais pu lui aider

mieux que je ne l'ai fait ; j'en ai souvent des remords la nuit, que vous le croyiez ou non.

Maintenant Dieu sait que je suis bien embarrassé ; ce qu'il vous faudrait, je ne l'ai pas, la mère ne l'a pas non plus, mais elle vendrait son lit, si elle savait dans quelle situation je suis. Mais ça, vous ne le voudrez pas je le sais, et si Dieu permet que je me rétablisse, mon premier soin sera de vous rendre ce que vous m'aurez avancé. Croyez moi, je sais bien maintenant ce qui en est, quand on se voit réduit à mendier et qu'on a pas su réfléchir à temps à ce qui pouvait arriver, ni à son devoir. Dieu soit loué ! mes yeux sont dessillés à présent, et il n'y en a pas un parmi vous qui se représente combien le pain que je mange est souvent amer. Je vous prie, par conséquent, d'envoyer l'argent pour moi à Berne. Dites-vous que vous le ferez pour ma mère, qui ne vous a jamais rien demandé et qui s'en est toujours tirée avec honneur.

Les conseillers avaient écouté patiemment ce discours, voire même avec une sorte de satisfaction. Le cas se présentait rarement pour eux qu'un individu se reconnût pécheur et se soumît humblement ; la plupart s'emportaient, ne voulaient s'avouer coupables de rien, et traitaient souvent les conseillers comme de vrais gamins ou des vampires.

– Ta mère est une brave femme, dit le Président, nous n'avons rien à dire contre elle. Il serait bon que beaucoup prissent exemple sur elle, et toi le tout premier.

– Il me semble, continua un autre, qu'il commence à s'apercevoir que les autres gens ne sont pas là pour lui seulement, et c'est déjà quelque chose.

– Oui, ajoute un troisième, et si un individu se reconnaît pour ce qu'il est et vient le déclarer avec des façons convenables, c'est encore quelque chose de plus. On peut alors avoir compassion une fois ; et pour ma part, c'est ce que je pense.

– Si tous faisaient comme lui, conclut un quatrième, à la bonne heure ! Quand on est jeune on ne raisonne souvent pas mieux. Chacun peut se rappeler ce qu'on est à cet âge. Et tenez ! voyez avec quelle facilité on attrape une mauvaise affaire, dont on pâtit sa vie durant. Mais, au fond, qu'est-ce donc que tu as au bras, que tu ne peux pas t'en servir ?



Ce mot changea la tournure des délibérations ; on eût dit que, tout d'un coup, le conseil de commune avait disparu pour faire place à une réunion de médecins. Jean ôta sa veste et montra sa blessure. Il raconta à combien de docteurs il s'était adressé, ce que celui-ci avait dit, ce que celui-là avait conclu. Chacun de ces conseillers avait vu et surtout entendu raconter bien des choses, et trouvait qu'il était fatal que Jean ne fût pas allé trouver tel ou tel, n'eût pas pris tel ou tel remède ; il y a longtemps qu'il serait hors d'affaire. Car tous ceux auxquels il s'était adressé ne savaient rien, ne faisaient que traîner les gens sur le long banc, et ne se souciaient que de faire de l'argent.

– Va aux bains, dit l'un d'eux, mais ça ne te servira pas à grand chose. Quand ils ne savent plus que faire des gens, ils les envoient aux bains. C'est ce que je me suis laissé dire. Quand tu seras revenu, viens me trouver. Je te donnerai une recette qui te fera certainement du bien, s'il y a encore quelque chose à faire. S'il n'y a plus moyen, eh bien ! aucun remède n'y peut rien, c'est connu.

– Allons ! dit enfin le président, continuons ! Tu n’as qu’à aller maintenant, à la garde de Dieu... Mais n’oublie pas ce que tu as promis. Adieu !

– Est-ce adopté ? demanda le greffier.

– Je pense qu’oui, répondit le président. Ou quelqu’un a-t-il une objection ? Que ceux qui sont d’accord lèvent la main ? – Unanimité ! – La Caisse des pauvres enverra l’argent ; mais il s’agit de ne pas oublier, comme c’est parfois le cas, ou de ne pas employer l’argent à autre chose.

Jean retourna à la maison d’un pas beaucoup plus lent qu’il n’était venu. Il ne pouvait pas se plaindre de la façon dont on l’avait traité. Elle avait été paternelle. Elle était pour lui une garantie qu’à l’avenir, s’il venait avec des paroles convenables et conciliantes, il trouverait sûrement de bonnes gens et des mains généreusement ouvertes.

Si l’on savait mettre de côté son arrogance, avoir des manières aimables quand on demande quelque chose et ne pas vouloir tout revendiquer comme un droit, avec le poing fermé et des jurons à la bouche, il en irait tout autrement. On rencontrerait bien des cœurs aimants et compatissants, et ceux qui semblent le plus endurcis se révéleraient pleins de mansuétude.

Il semblait quand même à Jean qu’il avait un lourd fardeau à porter et effectivement c’était le cas. Il s’était endetté, puisque la commune devait payer pour lui. Ce mot : des dettes, résonne d’une façon à part et pèse d’un poids singulier. Certes il y a des oreilles qui ne perçoivent pas ce son, des esprits qui ne se rendent pas compte de ce poids. Mais il y en a d’autres, et en grand nombre encore, qui le sentent, et le trouvent lourd. Il leur semble qu’on leur a lié pieds et poings, que ce mot élève un mur de séparation entre eux et d’autres gens, qu’il s’attache à eux comme la brûlure d’un fer rouge, qu’ils en sont marqués au front. Et effectivement il y a là quelque chose qui pèse, mais ce sentiment est dans la nature des choses ; il n’a pas sa source

dans les inconvénients éventuels qui peuvent en résulter ; il gît dans la conscience de l'impuissance où l'on est de se subvenir à soi-même ou de remplir les obligations contractées, dans l'aveu qu'on doit se faire qu'on est en quelque sorte réduit à zéro, c'est-à-dire, incapable de se suffire à soi-même. Ce sentiment n'affecte ni les enfants, ni les malades, ni les vieillards. Car leur impuissance n'est pas leur fait. Les enfants, en particulier, ressemblent aux oiseaux du ciel, qui se nourrissent, mais sans s'inquiéter de savoir qui sème et moissonne pour eux, ni d'où leur vient leur subsistance. Mais quand l'incapacité est la conséquence d'une faute, soit qu'on laisse ses forces sans emploi, soit qu'on les vilipende, alors ce sentiment devient un tourment, jusqu'à ce qu'on cherche à se débarrasser de ce mal rongeur.

Jean sentait lourdement le poids de ce mot : des dettes. Mais quand il fut de retour à la maison et dut raconter à sa mère où il avait été, et pour quoi, ce petit mot pesa encore davantage sur elle. Elle pleurait presque et pour la première fois chercha querelle à son fils. Pourquoi ne lui avait-il pas dit ce qu'il en était, elle aurait cherché le moyen d'éviter une dette. Mais Jean lui demanda :

– Mère ! comment auriez-vous fait ?

Elle se trouva bien embarrassée. Car elle n'imaginait pas ce qu'elle pourrait vendre et qui voudrait lui prêter trois ou quatre écus pour une chose pareille !

– Et qu'ont-ils dit ? demanda-t-elle. Dieu sait comme ils t'auront mal parlé de moi ! Ce sont de bonnes gens quand même, mais moins ils accordent, plus ils sont contents, et si j'avais dû paraître devant eux, mes jambes n'auraient pu me porter.

Jean raconta alors comment tout s'était passé, ce qu'ils avaient dit, ce qu'il leur avait dit, ce qu'ils avaient dit ensuite, et combien il avait été heureux de voir qu'ils étaient raisonnables et surtout d'entendre les éloges qu'ils avaient faits de sa mère.

L'un d'eux avait même dit qu'il avait du respect pour elle et qu'il y en avait beaucoup auxquels on tirait son chapeau, et qui ne la valaient pas.

– Mère ! acheva-t-il, si vous alliez devant le conseil de commune, vous auriez ce que vous voudriez.

– Ah ! mais ! fi donc ! répondit Kathi, moi devant le conseil de commune ! À quoi penses-tu ? Ne dis pas des choses pareilles. Voilà que je n'en dormirai pas pendant des nuits, ça me reviendra toujours à l'esprit. Je ne crois pas que je pourrais supporter cela. Moi ! devant le conseil de commune ! Non ! j'aimerais mieux être encore sept fois en couches, Dieu me pardonne !

Kathi était, comme on voit, fort innocente sur ce point.

– Mais ce qu'ils ont dit de moi, c'est toi qui l'as inventé. Ça n'est pas possible.

Comme Jean affirmait que c'était sérieux, qu'ils avaient dit cela, ni plus ni moins, les yeux de Kathi s'emplirent de larmes.

– Non ! répétait-elle, je n'aurais jamais cru que des hommes comme eux auraient de l'estime pour une pauvre comme moi ! Et ils ont dit du respect ! Ils ont plaisanté ou ils ont cru qu'on pouvait dire ce qu'on voulait à un jeune sot comme toi.

Jean persistait à soutenir qu'ils l'avaient dit, et bien sérieusement.

Kathi en éprouva une joie, une satisfaction intime plus grande que celle d'un général à qui, après bataille gagnée, son souverain attache au cou une décoration en le nommant maréchal et comte, tandis qu'il n'était que baron. Elle avait, du reste, encore plus de raisons d'être heureuse. Car ce qui lui avait valu cette louange et ce respect, ce n'était pas l'héroïsme d'une heure, mais celui de plus de quarante-cinq années, pendant lesquelles

elle avait tenu bon dans la bataille, quand même l'ennemi ne s'enfuyait jamais et recommençait au contraire tous les jours ses assauts. Elle répétait souvent : « Bien sûr, ils ont voulu seulement plaisanter ». Ces mots lui revenaient dans son sommeil, mais non point pour la tourmenter. Elle y trouvait plutôt confiance et respect pour ces conseillers qui savaient faire une différence entre les gens, qui ne remplissaient pas leurs fonctions à demi, comme certains le disaient, et qui ne se croyaient pas trop grands seigneurs pour estimer une pauvre vieille femme.

– Voilà des magistrats ! disait-elle. S'il y en avait partout comme ceux-là, tout irait mieux dans ce monde.

À partir de ce moment, elle les tint en beaucoup plus grande estime qu'auparavant et son travail lui parut infiniment plus facile et plus agréable.

– C'est un plaisir de travailler et de se donner de la peine, disait-elle, quand on vous apprécie et qu'on vous estime.

– Oui ! oui ! avec une bonne parole on peut souvent faire beaucoup, disait un petit écrivain, aux bonnes grâces duquel on se recommandait un jour par plaisanterie.

Et cela est vrai. Si, réciproquement, riches et pauvres se donnaient de ces bonnes paroles et du fond du cœur, que n'y gagnerait-on pas ? Les cœurs s'ouvriraient à des sentiments de fraternité. Mais où apprend-on ce langage ? Comment arrive-t-on à cette bonté du cœur ? C'est dans l'Évangile qu'on trouve de ces paroles qui renferment la vie éternelle, la charité qui surpasse le langage des anges et qui surmonte tout.

Le printemps était superbe ; le sein de la terre s'était ouvert de bonne heure et l'année s'annonçait fertile. De beaux légumes s'offraient en nourriture à l'homme et cette fois-ci on récoltait avec soin, on vendait bien, on mangeait même avec plaisir la dent-de-lion, qui pendant l'hiver avait été enfouie sous la terre amoncelée et que la bêche délivrait maintenant de sa prison.

De bonne heure aussi, et, à sa joie extrême, Kathi eut la preuve que les gentils esprits des bois et des taillis ne les avaient pas quittés, qu'ils avaient au contraire bien travaillé pendant l'hiver, planté plus abondants, plus touffus que jamais leurs petits buissons et tissé les fleurs de la forêt.

Ils étaient revenus joyeux dans la verdure des bois, dans l'herbe tendre des gazons, où l'on remarquait plus grandes et plus enchevêtrées les traces de leurs rondes.

Les joues pâles des petites baies ne tardèrent pas à s'empourprer d'un éclat virginal, et avant la fin de mai Kathi put commencer sa première récolte. Les trésors embaumés de la forêt lui valurent bien des beaux batz, qui aidèrent un peu au ménage ; on avait de la peine à tourner, mais au jour le jour on s'en tirait et l'on avait toujours quelque chose sur la table, sans pouvoir dire cependant que chaque fois on quittait la table en étant rassasié.

Jean était très impatient d'aller aux bains pour y apprendre ce qu'il adviendrait de lui. Il commençait à comprendre que les choses ne pouvaient pas continuer ainsi. Si son bras ne se guérissait pas assez pour lui permettre un travail de paysan, il faudrait qu'il entreprît quelque chose pour gagner. Mais quand on a bientôt trente ans, il est vraiment dur de devoir chercher un gagne-pain. Nous disons ce mot à dessein. Car il y en a beaucoup qui changent volontairement de métier, qui sautent d'une branche à l'autre, qui chaque jour veulent avoir moins de peine et se donner du bon temps, jusqu'à ce qu'enfin ils font une grosse culbute du haut de leur escarpolette et dégringolent jusqu'au pénitencier ; ils tomberaient même plus bas si tout se passait selon la justice. Boulangers, bouchers, voituriers, intendants, marchands de fil, aubergistes, agents de droit, conseillers, paysans, cordonniers, marchands de fromage, présidents de tribunaux, chaudronniers, chanteurs, trompettes, aiguiseurs, directeurs de banque, meuniers, débitants de sel, maîtres d'école, et même, comme une vermine dans le légume, un mi-

nistre, tout cela culbute pêle-mêle dans une joyeuse dégringolade, aujourd'hui en haut, demain au bas de l'échelle, tous capables d'une chose ou d'une autre. On dirait que tous ces gens sont sorciers en naissant ; mais quand il s'agit de devenir quelque chose d'autre, c'est une autre affaire, surtout quand on n'a pas à choisir, quand il n'est pas question de suivre son goût, mais que c'est un bras paralysé qui commande.

Jean pensait sérieusement à se faire marchand de souricières, ou de poterie, ou d'amadou, ou messenger ; il lui semblait parfois qu'il pouvait aussi être gendarme ; son bras malade ne l'empêcherait pas de circuler et de porter des lettres. Mais tout cela lui répugnait ; il avait de sa nature des goûts de stabilité. Changer de métier, en inventer un n'était pas son affaire. Il avait été bon domestique, il avait eu du plaisir à soigner le bétail, il aurait volontiers continué. Nous comprenons parfaitement son inclination ; il fait souvent meilleur vivre avec les bêtes qu'avec les hommes. Cela dépend probablement d'une certaine égalité dans le degré de culture.

Kathi, au contraire, ne cessait de se tourmenter. Jean avait mauvaise mine, il n'avait plus de courage à rien, disait-elle, et quand on se sépare on ne sait jamais si l'on se rejoindra.

– Quand même nous avons de la peine, ça chemine pourtant, pensait-elle. C'est un bon garçon, toujours content de tout ; il m'aide, il me porte de l'eau, il fait ce qu'il peut, il est toujours à la maison, il lit des livres, il fait le maître d'école avec Jeannot. Je me dis souvent : Si cela pouvait durer toujours ! La paix, l'amour, c'est finalement l'essentiel. Ça n'empêche que, s'il guérit, j'en serai terriblement contente pour lui. Car ce serait pourtant affreux pour un garçon comme lui, s'il devait rester estropié toute sa vie.

L'ordre de départ pour les bains arrive brusquement sans vous laisser le temps de longs préparatifs. Tant pis pour ce qui reste en arrière, il faut se tenir prêt, et prendre congé. Kathi et Jeannot firent la conduite à Jean ; les deux poules les accompa-

gnèrent même un bout de chemin. Ce ne fut que quand elles s'en retournèrent, que Kathi, à qui le souffle commençait à manquer, fit la remarque qu'elle ne voulait pas retarder le voyageur, qui devait presser le pas.

– As-tu au moins tout ? demanda-t-elle. Et après s'en être assurée, elle lui tendit la main et lui dit : adieu ! Donne des nouvelles quand tu pourras. Tiens ! prends encore cela, et ne te laisse pas avoir faim.

C'était son trésor : cinq batz.

– Non ! mère, dit Jean, absolument je ne le prendrai pas. J'ai été assez longtemps à votre charge.

– Ne crois pas cela. Voyons ! prends ! cela me ferait trop de peine, si tu refusais. Crois-moi, tu m'es bien cher. Que tu reviennes guéri ou tel que tu es, qu'importe ? Pourvu que tu sois toujours bon pour moi. Là où l'on s'aime, on peut tout supporter, et être heureux par dessus.

– Ô mère ! s'exclama Jean.

– Va donc ! dit Kathi. Si tu arrivais trop tard ! Tu donneras des nouvelles, n'est-ce-pas ? Adieu ! et va doucement.

Jean dut partir, mais il eut longtemps encore des larmes dans les yeux. Ah, se disait-il, si toutes les femmes étaient comme ma mère, comme il ferait bon dans ce monde ! Mais il n'y en a plus de pareilles.

Il avait à peu près autant raison qu'Ésaïe qui se plaignait qu'il n'y eût plus de Juifs craignant Dieu.

Mais oui ! il y a encore de bonnes femmes, surtout de bonnes mères ! Les femmes ne manquent pas d'amour, mais parfois de bon sens. La preuve qu'elles ne manquent pas d'amour, c'est la jalousie qui fait le tourment d'un si grand nombre et tourmente encore bien plus tel mari obligé d'en dire comme du ver solitaire : Quoi qu'on fasse, cela ne s'en va pas.

CHAPITRE VII.

Deux rencontres ; une vieille connaissance et une nouvelle : la maladie des pommes de terre et une jolie fille.



Comme on le sait, l'année 1846 fut parfois très chaude. Personne ne s'en aperçut mieux que l'ancienne patronne de Jean. Par une matinée brûlante elle était assise sur un char à bancs et suait à grosses gouttes.

– Il n'y a pourtant pas de créature au monde plus misérable qu'une paysanne, murmurait-elle. Les pauvres femmes peuvent le matin aller à la fraîcheur, mais des gens comme nous, il faut commencer par s'occuper du déjeuner, puis songer au dîner. Ensuite, s'il manque la moindre chose, c'est à nous qu'on s'en prend ! Nous ne savons jamais quand et comment nous reviendrons à la maison, et là on nous fait des mines à faire crever une vache.

À l'arrivée de la voiture la paysanne avait un petit tonneau à remplir de vin, qu'elle allait acheter pour la moisson.

Il y avait foire dans la petite ville, mais la route était passablement vide. La plupart des gens avaient profité de la fraîcheur. La paysanne s'en agaçait ; elle n'aimait pas à être longtemps seule, cela lui donnait de l'ennui. Elle n'allait pas à la foire pour ne rien apprendre ; écouter ses propres pensées, elle le pouvait aussi bien à la maison. Elle avait l'habitude, chaque fois qu'elle allait à la foire, d'offrir une place à quelqu'un, mais elle choisissait son monde. Elle n'accordait jamais cette faveur à des hommes mariables. Car on tombe si vite à la langue des gens, et elle ne s'en souciait pas. « Comme je ne veux pas la chanson, je ne veux pas non plus avoir l'air », disait-elle. Enfin elle aperçut quelque chose de blanc à travers les arbres.

– Hue ! la Brune ! cria-t-elle. Tu paresse aujourd'hui comme une demoiselle de la Suisse française. Et elle donna une violente secousse aux rênes. Car elle ne se servait jamais du fouet.

Devant elle marchait une jeune fille grassouillette, rondette, et, quand celle-ci se retourna, elle put voir un aimable visage aux joues roses et blanches, aux yeux bleus, bref, une image comme on la rêve pour sa bonne amie.

– Eh ! cousine ! Là, là, la Brune ! Monte, assieds-toi. Ne peux-tu donc pas te tenir tranquille, vieille rosse ? Monte de l'autre côté. Hein ! tu sens déjà l'avoine ! Donne-moi ce petit sac. Allons ! trotte à présent, si tu es pressée !

C'était donc une cousine qui procurait cette bonne aubaine à la paysanne. La conversation se mit en train et la paysanne en éprouva un immense soulagement. Elle ne transpirait plus la moitié autant qu'auparavant. Comme la cousine n'était pas sa proche parente et ne demeurait pas dans son voisinage, elles avaient d'autant plus à se raconter et à se demander. Cette cousine était une orpheline qui possédait quelques milliers de flo-

rins et avait tant d'adorateurs qu'à force d'amourettes elle ne trouvait pas un mari. Elle n'arrivait pas à savoir lequel elle préférerait, et lequel elle aimerait le plus longtemps. Elle ne savait comment s'y prendre pour résoudre la question, quelque envie qu'elle en eût d'ailleurs, ce qui la mettait dans un grand embarras. Or pendant qu'elle réfléchissait, on lui soufflait des amoureux, ce qui ne contribuait pas à diminuer sa perplexité.

Les deux femmes n'avaient pas vidé la moitié de leur sac, lorsqu'elles arrivèrent au lieu de leur destination ; le valet d'écurie, après avoir tiré son bonnet et pris la bride de la Brune, hasarda par derrière cette remarque : « Il fait chaud aujourd'hui ». Et s'adressant à la Brune : « Viens seulement ! n'aie pas peur ; tu ne conduis pas tous les jours pareil équipage ».

Après avoir donné ses ordres, la paysanne s'en alla chez son marchand de vin en qui elle avait une confiance absolue.

– C'est un brave homme, disait-elle, et qui peut vous donner du vin pur ; il n'a pas besoin d'y fourrer toutes les saletés imaginables pour faire honneur à ses affaires. Mais je ne veux avoir à traiter qu'avec lui et je ne veux pas de ses gratte-papier. C'est une race celle-là, qui serait capable de mettre la moitié d'eau et de boire le vin. Car ces propres-à-rien ont toujours soif.

Le marchand savait comment la prendre. Il la salua comme une vieille connaissance, la fit asseoir, s'informa des travaux de la campagne, des récoltes, lui fit compliment sur son savoir faire, rappela l'avantage qu'il avait eu d'aller chez elle, fit l'éloge de son café, de son lait, de ses beignets, promettant de renouveler bientôt sa visite, et fit venir des échantillons de vin.

– Celui-là, dit-il, je ne vous le conseille pas ; mais, à votre place, je prendrais de celui-ci. Il est demi-batz plus cher. Mais à vous je le laisserai pour cinq batz. Lorsqu'on s'en remet à moi, je conseille toujours pour la moisson et les fêtes de ce genre de prendre du bon. Remarquez bien que ce n'est pas pour moi que je dis ça, je vends le mauvais plus facilement que le bon. Mais

croyez-moi, celui-ci vous revient meilleur marché. On vous boit le mauvais comme de l'eau, on n'en a jamais assez, au lieu que le bon, on en est vite rassasié. Quand même les gens en voudraient encore, ils ne peuvent plus en avaler, sans compter qu'ils vantent votre vin, tandis que plus ils boivent de l'autre, plus ils crient contre. Ainsi nous prenons celui de cinq batz. Et maintenant nous allons boire ensemble un verre de tout bon. Allez en chercher du bouteiller de derrière, à droite. Il n'y a pas à se défendre, et, que ce soit ou non le matin, quand on a fait une si longue route une bonne goutte fait du bien. Je suis trop heureux de causer un peu avec vous. Je ne vous lâcherai pas de sitôt. Voyons, voulez-vous dîner avec nous, à la fortune du pot ? Cela fera plaisir à ma femme. Quant au paiement, ça ne presse pas, je passerai un jour. Mais, si vous voulez régler absolument, on accepte toujours l'argent. Frédéric, compte donc combien cela fait. Ah ! si tous les clients étaient aussi exacts, ce serait un vrai plaisir que de faire du commerce. On emploierait cent quintaux de papier de moins, et l'on serait plus riche de bien des milliers de florins.

Avec tant et de si belles paroles le marchand s'empressait autour de la paysanne. Pour qui connaît un peu les gens, rien d'étonnant à ce qu'elle n'achetât son vin nulle part ailleurs et trouvât mauvais tout ce qui ne venait pas de cet excellent et brave monsieur.

En partant elle dit pourtant :

– Au moins que j'aie de celui que vous m'avez recommandé et que le tonnelier ou un de vos saute-ruisseau ne s'avise pas d'y mettre quelque chose d'autre.

– Soyez donc sans crainte. Si quelqu'un s'en avisait, il aurait affaire à moi. Il ne sort pas un tonneau de chez moi, que je n'aie vu ce qu'il y avait dedans.

La paysanne avait encore toutes sortes de commissions à faire et partout elle entra avec l'agréable sentiment d'être la

bienvenue et de commander le respect. Lorsqu'elle venait, elle avait toujours de l'argent, jugeait sainement de toutes choses et savait ce qu'elle voulait. On n'avait pas besoin de lui descendre toute la marchandise et de rester des heures à côté d'elle à attendre qu'elle se décidât, pour finir par s'entendre dire : « Excusez ! je reviendrai une autre fois ».

L'heure à laquelle la paysanne et la cousine s'étaient donné rendez-vous avait sonné depuis longtemps, lorsque la première arriva, suant, fatiguée, et se plaignant d'avoir tant couru.

– Voilà déjà bien des fois que je me promets de ne plus venir à la foire, et pourtant il le faut bien quand on n'a personne à qui confier ce soin. J'ai envie de m'asseoir un peu et de voir comment il fait à une table d'auberge et combien de temps j'y pourrai tenir.

Et comme la servante lui demandait ce qu'il fallait servir, elle commanda pour les deux une bonne bouteille et quelque chose à manger, mais pas du réchauffé, ni des restes, quelque chose de bon, à quoi on eût du plaisir à goûter.

La chambre était pleine ; à ce qu'il paraissait les gens avaient envie de laisser passer la chaleur. Quelqu'un de la table voisine salua la paysanne. C'était la Lise aux balais que nous connaissons déjà. Ces femmes qui vivent de colportage ne sont jamais embarrassées pour causer ; la matière ne leur manque jamais, elles en ont de toute sorte et savent servir chacun suivant sa position et son rang. Après quelques généralités sur la chaleur, sur les moissons qui se feraient dans huit ou tout au moins dans quinze jours, si la température se maintenait, elle demanda :

– Avez-vous des nouvelles de votre valet Jean qui s'est si mal conduit ? C'est bien fait ce qui est arrivé à ce gueux. Il faudrait qu'ils en eussent tous autant.

La paysanne répondit :

– J’ai entendu dire qu’il avait eu un long procès et qu’il a toujours fait le malade pour bien rançonner les autres. Mais quand il a fallu en venir au serment, il a lâché et s’est arrangé. Je ne sais pas où il est et je ne m’en inquiète guère. Dans les derniers temps il avait décidément trop mauvaise tête, sans quoi il me convenait assez ; je ne trouverai pas facilement un meilleur domestique.

– Eh bien, si tu ne le sais pas, je veux te le dire. Il faudrait qu’il en arrivât de même à tous ceux qui ne savent pas ce qu’ils veulent, tant ils sont orgueilleux. Ceux qui viennent après eux pourraient prendre là une bonne leçon.

Elle raconta alors les choses à sa manière, colorant le tout, comme elle avait l’habitude de le faire.

– Il est aux bains, dit-elle ; son bras est paralysé et probablement il n’en reviendra pas. Car il a, en outre, la consommation et encore quelque chose dont je ne sais pas le nom. Il a voulu tirer des plumes à ses adversaires, mais il n’a pas pu. En attendant il a grugé sa mère qui a eu terriblement de mal. Pense donc ! une femme de septante ans, avec un enfant en bas âge, avoir un gredin pareil à entretenir, ça veut dire quelque chose. J’aurais presque eu pitié de cette femme, si elle n’était pas si soumise. Elle est comme une ombre et pour peu que la lune y prît peine, elle la traverserait d’outre en outre.

Tel fut le récit de la Lise aux balais. À ce moment la salle d’auberge commença à s’animer. Les voix et les propos se croisaient avec un accent de colère.

– Celui qui dit cela est un gueux et un aristocrate ! entendit la paysanne.

– Et toi, tu es un tonnerre d’imbécile ! Ce qui est, y est, et ce que j’ai vu, j’ai bien le droit de le dire, et ce n’est pas un gredin comme toi qui m’en empêchera. Et je le répète, celui qui tient les mêmes propos que toi, est un coquin, et un vaurien. Et,

que je sois, moi, ce que je voudrai, tu n'es qu'une vache, et la maladie des pommes de terre est de nouveau là. Tu peux faire le train tant que tu voudras, elle est là !

– Seigneur ! Qu'est-ce qu'ils disent ? s'exclama la paysanne. Mais le bruit de la dispute empêcha de l'entendre.

La querelle s'envenimait ; on allait en venir aux coups, quand un gendarme entra et s'interposa. Il demanda de quoi il s'agissait, avec une mine terriblement renfrognée, et lorsqu'enfin il fut informé de ce qu'il savait déjà, il prononça sa sentence en vrai Solon :

– Celui qui tient de pareils discours et parle de la maladie des pommes de terre, n'a d'autre but que d'exciter les gens. C'est un misérable et conséquemment un vaurien. Je ne demande pas qui a tenu de semblables propos, je vous préviens seulement qu'en ma présence cela est interdit, sinon je fais un mauvais parti à quiconque s'en avisera. Je le pince sur le champ, je le conduis au château, et le préfet le mettra à l'ombre, où il n'aura pas, cet été, l'occasion d'être brûlé du soleil. On les connaît ces maudits vauriens, ces aristocrates, qui mettent le peuple en révolte. Ce sont eux et personne d'autre qui sont la cause de tout le tapage. Mais on les mettra à l'ordre une bonne fois, et pas pour rire. Le monsieur de là haut (le préfet) me l'a dit : « Si tu en entends un qui se mêle de pareilles choses, amène-le moi, tout de suite, et, s'il le faut avec les menottes ou avec une boucle dans les narines. Je lui apprendrai ce que parler veut dire et ce que c'est que de vouloir révolutionner le peuple. » Vous autres, je vous ai prévenus. Pas un mot de plus de la maladie des pommes de terre. Sans quoi, gare à vous ! Mais j'aimerais mieux n'avoir à sévir contre personne.

– Tonnerre ! Il me sera pourtant bien permis de dire que mes pommes de terre ont la maladie. J'en ai bien le droit. Je voudrais bien voir le gredin et la canaille qui m'en empêcherait. Et s'il y en a un qui ne veut pas me croire, je lui dirai : Mets tes lunettes sur ton nez et regarde ! Et je le répéterai au préfet s'il le

faut et non plus seulement à un va-nu-pieds et à un coquin comme toi.

Là-dessus le gendarme, hors des gonds, appela à son aide. L'aubergiste accourut, criant comme cinq cents bœufs à la fois qu'il ne voulait pas de dispute, et que le damné Turc qui faisait du tapage n'avait qu'à filer. S'il ne trouvait pas la porte, il lui montrerait la fenêtre.

Le pauvre diable qui ne voulait pas convenir que la maladie des pommes de terre n'existait pas fut proprement mis à la porte, et comme il ne cessait de protester et de maintenir son dire, on le jeta en bas l'escalier.

Comme l'aubergiste revenait soufflant et haletant de son expédition patriotique et promenait autour de lui des regards triomphants, de tous les côtés on lui cria :

– Qu'est ce que je dois ? – Fais-moi mon compte. – Où est le domestique d'écurie ? Il faut qu'il attelle. – Où as-tu mis ma sacoche ?

– À votre place j'attendrais encore. Il fait encore trop chaud, il est bien trop tôt pour rentrer, répondit-il. Attendez que la poussière soit tombée.

Mais on ne cessait de l'appeler : « Tiens ! voici un écu ! – voilà un florin ! Je suis pressé, il me faut être de bonne heure à la maison. »

Finalement l'aubergiste tout étonné, tout ahuri, dit en considérant les pièces d'argent dans sa main : « Je n'ai pas de monnaie, il faut que j'aille en chercher. »

Arrivé dans son cabinet, il secoua terriblement la tête et se trompa constamment dans ses calculs. Là-dessus sa femme se précipita dans la chambre en criant :

– Où diable t'arrêtes-tu ? Les gens sont pressés ; on dirait qu'ils ont tous de la poudre dans les jambes. Je ne comprends pas ce qu'ils ont tous pour vouloir s'en aller déjà.

– Il n'y a plus moyen d'y tenir aujourd'hui, soupira l'aubergiste. On ne sait plus ce qu'il faut dire pour être au gré de tout le monde ; ce qu'on ferait de mieux, ce serait de ne rien dire du tout. Il y a huit jours, ils auraient tous gueulé si je n'avais pas pris le parti du gendarme. Aujourd'hui les voilà qui hurlent parce que je l'ai fait. Je finis par croire qu'il y a de la diablerie là-dedans. Les gens n'ont plus ni raisonnement, ni principes ! Il n'y en a pas un qui y comprenne rien ! Tas d'hérétiques qu'ils sont !

Lorsque l'aubergiste revint enfin avec sa monnaie, c'était à qui serait réglé le premier ; on criait dans tous les coins ; lui procédait lentement et tâchait de raccommoder les choses :

– Ne vous pressez donc pas ! Je n'ai rien contre ce qui a été dit ; il peut y avoir quelque chose de vrai, tout est possible. Mais dans tous les cas c'est une vilaine affaire et il vaudrait mieux n'en pas parler ou en parler le moins possible. Je le dis surtout à cause des pauvres gens qu'il ne faut pas effrayer. Et puis les gendarmes et les préfets n'aiment pas qu'on en cause. Vous avez bien pu le remarquer. Chez soi, avec ses voisins, on peut bien en dire un mot, mais tout bas ; je n'ai rien à y objecter. Si la chose est vraie, on n'y peut rien changer. Seulement en public il n'en faut rien laisser voir. Il vaut toujours mieux faire bonne mine à mauvais jeu.

Mais l'aubergiste avait beau pérorer, les gens continuaient à s'enfuir, jusqu'à ce qu'enfin il n'y eut plus personne chez lui pour parler de la maladie des pommes de terre. Il fit une longue mine et conclut :

– Je donnerais bien un écu pour que la chose ne se soit pas passée. Ce sont là de fatales histoires. Si c'était arrivé à

l'aubergiste de l'Ours, je n'aurais fait qu'en rire. Il l'aurait mieux mérité que moi.

La paysanne et sa cousine étaient du nombre de ceux qui avaient pris la fuite. Le valet d'écurie ne pouvait pas atteler assez vite. Peu s'en fallut que la paysanne n'oubliât de faire charger son vin, et elle ne commença à respirer librement que lorsqu'elle eût tourné le dos à la petite ville.

– Ça m'est allé dans tous les membres, dit-elle à la cousine : s'il est vrai que les pommes de terre vont de nouveau manquer, ça sera bien pire que l'année passée. On avait encore des provisions. Maintenant il n'y en a plus. Tout de même, je n'y crois pas encore. J'ai eu soin de n'en planter que des saines, et on a toujours dit que tout dépendait des semences. J'ai aussi brûlé les rames, comme on l'a prescrit, quand même j'en avais regret, parce que ce qui donne du fumier vaut du sucre.

Mais il y a une chose que j'ai entendue et qui me chagrine. Car elle doit être vraie en majeure partie, continua la paysanne en se tournant vers sa cousine qui n'ouvrait pas la bouche. C'est rapport à Jean, le domestique. Il a pourtant trop mauvaise chance, s'il faut qu'il reste estropié. Et puis la mère me fait de la peine aussi. C'est la plus brave femme du monde. Elle s'arrange de tout, pourvu que les gens soient contents d'elle. S'il fallait que des gens comme elle fussent tout à fait misérables, ce serait dommage. On vous dit alors ; « S'il y avait un Dieu dans le ciel, et s'il servait de quelque chose d'être brave, ça irait mieux pour tel ou tel : il ferait l'expérience de ce que cela rapporte d'être honnête et pieux. » Il n'y a sans doute pas autant de mal que la Lise le disait, mais, en tout cas, ça n'ira pas bien, et si je savais comment m'y prendre, je ferais volontiers quelque chose pour cette femme. Mais je ne puis ni envoyer une servante, ni y aller moi-même. Tu sais comment sont les gens. Ils ont bientôt fait de vous mettre à leur langue, surtout si l'on est veuve. On ne saurait avoir trop de précautions pour qu'ils ne blaguent pas sur votre compte en disant que vous tenez trop à vos domestiques.

– Écoute, répondit la cousine, je veux te dire quelque chose, si tu promets de m’entendre sans te fâcher.

– Parle, dit la paysanne vivement. Est-ce que par hasard on blagueraït déjà sur mon compte ? Ce serait pourtant le diable !

– Non ! reprit la cousine à demi voix, qu’est-ce que tu penses ? C’est de moi qu’il s’agit, mais tu n’en diras rien, tu me le promets ?

– Tu n’es pourtant pas...

– Allons donc ; quelle idée ! Mais tout-à-l’heure, quand cette femme racontait l’affaire de Jean, ton ancien domestique, tu n’as pas pris garde à moi. Sans quoi tu aurais vu que j’étais devenue toute pâle. Ça m’a fait un effet, comme si quelqu’un m’avait donné un coup de maillet sur la tête. Je voyais tout tourner. Tu as bien entendu que, s’il s’est battu, c’est principalement à cause d’une fille. Eh bien ! sais-tu qui était cette fille ?

– Ce n’est pourtant pas toi, par hasard ? demanda la paysanne en ouvrant de grands yeux.

– Mais si ! justement c’était moi.

– Ah ! bah ! je n’en savais rien. Tu es la dernière à qui j’aurais pensé. Je ne savais pas que tu avais des amourettes avec les valets.

– Ah ! cousine ! ne m’en veuillez pas trop ! Je ne suis pas si coupable que j’en ai l’air. Il y a déjà longtemps que je m’en suis fait un cas de conscience, et maintenant que je sais comment l’affaire tourne, je me demande ce qu’il faut faire ; je n’aurai, je crois, plus une heure de tranquillité. Vous savez que je demeure chez mon frère. Il ne me donne rien, ni moi rien à lui ; j’estime que je gagne bien ma nourriture par mon travail. Ailleurs, pour ce que je fais chez lui, on me donnerait un beau salaire. Avec mon frère ça irait, je n’ai pas tant à me plaindre de lui, mais sa femme est méchante comme la grêle. Il n’y en a pas de pire

qu'elle. Elle n'accorde rien à personne et elle est d'avis que rien n'engraisse comme de manger soi-même. Il ne se passe pas de jour qu'elle ne se fasse en cachette du café ou des omelettes. De ce qu'elle ne m'en donne rien, ça ne m'étonne pas autrement, mais mon frère non plus n'en attrape pas une miette. Or ça, c'est fort, et ça me saigne le cœur. Et encore, quand, à sa mauvaise cuisine elle peut ajouter de mauvaises paroles, elle ne me les épargne pas. J'en ai parfois le cœur brisé !

– Ne reste pas là. Tu peux trouver la pension ailleurs. Qu'est-ce que vous voulez vous tourmenter réciproquement, vous nuire l'une à l'autre ?

– Tu as raison, mais mon frère me fait peine ; il m'a dit de ne pas lui faire l'affront d'aller plus loin. Et puis, je me suis accoutumée à sa maison ; j'y ai passé toute ma vie.

– Il faudra pourtant bien que tu en sortes une fois.

La fille ne répondit pas, mais continua.

– Le jour du nouvel-an et le lendemain, cette femme a plus que jamais fait la méchante. On avait naturellement plus de dépenses et cela la mettait en rage ; elle a fait une telle vie qu'on aurait pu croire qu'elle voulait arracher avec ses ongles du gosier de chacun ce qu'il avait avalé. Je donnai pour prétexte que j'avais une commission à faire chez une tisseuse de laine et je m'esquivai. Quand j'eus fait ma commission, il était midi passé. Je n'avais pas envie de reparaître devant la femme de mon frère et de lui demander, en dehors des heures des repas, quelque chose à manger, bien qu'elle eût suffisamment de viande en provision dans le garde-manger. L'hôtesse de Michelhofen est encore une de mes parentes éloignées et, en outre, une bonne amie. J'y allai sans penser à autre chose qu'à m'y faire bien traiter pour mon argent, et manger sans qu'on me fit la mine.

L'hôtesse fut enchantée de me voir, me fit servir un bon repas et s'oublia si bien à causer avec moi que ni l'une ni l'autre

nous ne songions à l'heure qu'il était. Tout à coup nous entendons jouer du violon. « Sapristi, dit la dame, les violoneux sont déjà là ! » Et elle disparut. Elle fut longtemps sans revenir, et, pour me distraire, j'allai dans la salle de danse voir ce qui se passait. Il y avait là trois joueurs de violon qui raclaient leurs instruments dans une salle vide, uniquement pour que l'on sût qu'ils étaient là. Quelques garçons y étaient aussi, qui buvaient dans un coin ; je ne les connaissais pas.

Au moment où j'entrais, l'un des violoneux s'écria : « Tiens, en voilà une ! Que l'un de vous la prenne, nous allons jouer pour rien. Il faut que quelqu'un donne le branle ». Alors le plus grand de ces garçons s'approcha de moi, et m'invita. Que devais-je faire ? Après une danse il en vint une autre, puis une troisième, et ainsi de suite. Il dansait bien et quand on danse, on n'a pas le temps de réfléchir et de se demander ce que commanderait la prudence, surtout quand on sort d'avoir du chagrin et qu'on sait qu'à la maison il n'y a personne qui s'inquiète de vous et qui sache ce que vous faites pour vous amuser un peu et oublier vos misères.

Peu à peu il vint du monde. La salle se remplit. J'aurais bien voulu m'esquiver, c'est vrai, mais je ne savais pas qui était ce garçon. Il était poli d'ailleurs et je ne connaissais du reste personne. Il m'obligea à boire du vin avec lui ; il devint peu à peu plus fier, plus orgueilleux. Des gens, qui le connaissaient, arrivèrent ; j'appris alors qu'il n'était qu'un petit valet ; on se moqua de lui, on le tourna en ridicule ; j'eus peur d'une batterie, peur de mon frère, peur surtout de sa femme et de ce qu'elle me dirait, si l'on apprenait où j'avais été et avec qui j'avais dansé. Je me débarrassai de lui, et, troublée comme j'étais, d'une façon peu polie. Je me réfugiai auprès de gens que je connaissais, j'insistai pour qu'on s'en allât et tu sais ce qui est arrivé. Je n'en suis pas la cause et pourtant cela me pesait sur le cœur. Car si je n'avais pas été là, il n'y aurait rien eu et maintenant que je sais la terminaison de l'affaire, je n'en ai de repos ni jour ni nuit. Le fait que la curiosité m'a poussée dans la salle de danse et que la

femme de mon frère m'avait mise en colère, voilà ce qui est cause qu'un garçon est estropié et qu'une vieille femme meurt presque de faim, à ce que dit la Lise aux balais. C'est pourtant terrible et l'on ne sait vraiment pas comment prier et que faire pour que l'on n'attire pas le malheur sur soi ou sur autrui. On ne voudrait pas faire le moindre chagrin à un enfant et voilà qu'on rend des gens misérables pour le reste de leur vie ; on n'en sait rien, on ne l'apprend qu'au jour du jugement, quand on comparait devant le juge qui envoie les boucs à sa gauche. Il me semble que je devrais aller trouver la mère et faire quelque chose pour elle, et ce serait le meilleur moment pendant que lui est aux bains. Elle ne me connaît pas et, pour autant que je sache, personne non plus dans les environs. Si tu es d'accord, je dirai que je suis ta servante et que tu lui envoies quelque chose.

– Ah ! fillette ! prends garde à ce que tu fais, dit la paysanne. Songe que, si on l'apprend, il pourrait t'en cuire. Et les filles doivent être sur leurs gardes, tu viens d'en faire l'expérience.

– Eh ! Qu'est-ce que cela me fait ? répliqua la fille. Personne ne m'aime, et je ne suis indispensable nulle part. Si seulement je pouvais mourir et être au cimetière !

Et elle se mit à pleurer amèrement.

La paysanne la laissa un moment à son chagrin, probablement parce qu'elle avait une idée à elle. Car ses lèvres remuaient, comme si elle voulait parler. Enfin elle dit :

– Eh bien ! Si tu penses que cela ne fait rien et si la chose te tient au cœur, cela me va. Mais passe d'abord chez moi ; je voudrais te donner aussi quelque chose à porter. Puis tu reviendras en passant chez moi. Je voudrais savoir si les choses sont comme la Lise le dit. On ne peut pas se fier à elle. Elle a une langue ! On croirait qu'elle l'a volée à la grand'mère du diable ! Viens le soir avant et reste la nuit chez moi. C'est loin et nous pourrions encore bavarder un moment. Et puis, fillette, écoute !

Si la femme de ton frère fait trop la mauvaise, toi, ne fais pas de bêtises, viens chez moi ; j'ai du travail et du pain pour toi.

– Voilà qui est bien pensé ! Merci, cousine. Mais quand devrai-je aller ? Quand cela vous convient-il ?

– Quand tu voudras, quand cela t'ira le mieux.

– Ne serait-ce pas bien d'aller le plus tôt possible ? Il pourrait revenir des bains sans qu'on s'y attendît. Alors pour rien au monde, je ne voudrais le trouver là.

– Parfaitement, fit la cousine, évidemment, enchantée de cet empressement. Viens avec moi, et vas-y demain.

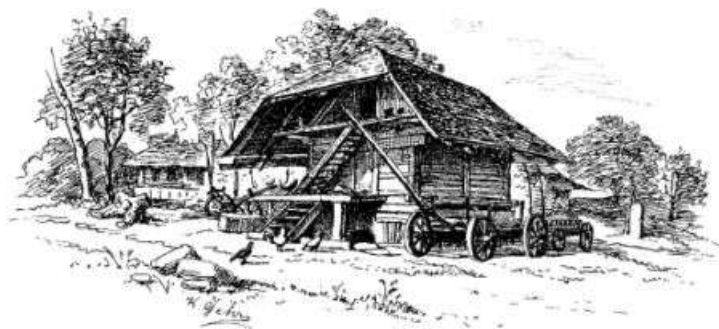
– Ah ! non ! ça ne va pas, cousine. Il faut que je rentre d'abord. J'avais des commissions à faire pour mon frère. Et si j'allais habillée comme je suis, on ne voudrait pas croire que je suis une servante ou on supposerait que je suis affublée de hardes empruntées ou volées.

– Tu as raison. On ne voit pas souvent des servantes avec de pareilles chemises et des chaînettes d'argent, ou, quand on les voit ainsi, on suppose toutes sortes de choses et elles en valent pire.

Pendant qu'elles devisaient ainsi, la Brune avait lentement fait du chemin, comme si elle prêtait complaisamment l'oreille à la conversation des deux cousines, et avait fini par arriver à une petite auberge où les routes se bifurquaient. Contrairement à toutes ses habitudes la paysanne but encore là une chopine avec Babeli, c'était le nom de sa cousine ; Babeli voulut payer, quoi que pût dire la paysanne. Le cœur en s'ouvrant avait ouvert la main et Babeli aurait donné volontiers sinon sa chemise, au moins sa chemisette, si on l'en eût priée.

CHAPITRE VIII.

Une visite à choses vieilles et choses nouvelles.



Cette fois, la nouvelle de la maladie des pommes de terre ne fit pas dans le peuple l'effet d'un coup de foudre. Grâce aux gendarmes, elle se répandit à la dérobée et s'implanta lentement.

La nouvelle s'était glissée jusque chez Kathi et l'avait grandement terrifiée. Elle alla, de jour cette fois, visiter son champ, et constata avec effroi que des pommes de terre printanières avaient déjà les tiges noires. Elle gratta la terre, comme font les femmes, et, à sa grande joie, elle trouva sous une touffe de feuilles une quantité de tubercules presque mûrs, avec, il est vrai, des taches sur quelques-uns. « Dieu soit loué, pensa-t-elle, nous aurons pourtant de nouveau quelque chose à manger. » Car elle ne s'était pas imaginé que l'on pourrait arracher des pommes de terre en juillet. « Il n'y a rien de mieux à faire que de les cueillir, » se dit-elle. Aussitôt pensé, aussitôt fait.

Mais il n'en alla pas ainsi tous les jours. Les pommes de terre arrachées étaient en majeure partie pourries. En les voyant, Kathi fut prise d'une terreur cruelle. Car elle inclinait cette fois à l'optimisme ; les taches, croyait-elle, n'étaient pas si dangereuses cette année, de méchantes gens les calomniaient. Mais l'inspection de son champ la convainquit du contraire. Elle se mit à pleurer, et ne put que s'écrier : « Ah ! mon Dieu ! c'est bien vrai ! Que va-t-il falloir faire ? »

– Bien le bonjour ! fit derrière elle une voix qui la fit se retourner toute saisie. Avez-vous un fils aux bains ? Et vous appelez-vous Kathi ? demanda une jeune fille très simplement vêtue, avec une sacoche à la main.

– Est-ce que par hasard il serait mort ? interrogea Kathi, toute tremblante.

– Pas que je sache, dit la jeune fille, mais j'ai des salutations pour vous et encore quelque chose d'autre de la part de l'ancienne patronne de votre garçon.

– Ah ! répondit Kathi soulagée. Elle pense donc à lui, quand même elle l'a chassé si indignement de la maison. Est-ce qu'il lui viendrait des remords de conscience ?

– Je ne crois pas, d'après ce que je sais, qu'elle en aurait les motifs. On peut raconter les choses de plus d'une façon. Une maîtresse de maison a le droit de dire un mot ; votre fils n'était pas d'humeur commode, et notre dame ne se laisse pas non plus marcher sur le pied. Avec ça on est vite brouillé.

– Es-tu chez elle ?

– Je dois y entrer. Elle a appris récemment le malheur de ton fils, et ça lui a fait pitié. Elle peut être vive, mais c'est une bonne personne, qui a le cœur tendre. J'avais quelques commissions à faire ; alors elle m'a donné cette sacoche pour vous, en vous envoyant ses amitiés. Elle fait demander comment cela va,

et dire que, lorsque Jean sera de retour, il faut qu'il aille une fois la trouver.

Kathi avait sur la langue de répondre : « Ça n'ira guère. » Mais la langue lui fourcha et involontairement elle dit :

– Eh ! ça pourra se faire. Mais regarde donc quelles pommes de terre j'ai. C'est décidément trop de mauvaise chance. Je n'ose pas y penser. Si les autres allaient être pareilles ! Mais entre et assieds-toi. Tu ne seras pas étonnée de voir comme est logée une vieille femme comme moi : les jeunes filles gaies comme toi ont autre chose dans la tête.

La jeune fille répondit poliment que ce serait chose terrible pour beaucoup de gens si ce malheur devait arriver. Elle demanda qui était ce joli petit garçon qu'elle avait là, et s'il était aussi sage que beau. Elle s'informa de lui même si c'étaient là ses poules et si elles faisaient ou non des œufs. Grâce à toutes ces questions, c'est à peine si Kathi réussit à la faire entrer.

– Vous excuserez, lui dit-elle ; c'est bien pauvre et bien mal rangé chez moi. Vous êtes sans doute accoutumée à autre chose. Dans les maisons de paysans c'est tout autrement.

– Oh ! répondit la jeune fille, qui promenait autour d'elle de clairs regards de satisfaction ; il y a bien de ces maisons où ce n'est pas la moitié aussi propre et où l'on n'a pas la moitié autant de plaisir à s'asseoir.

Et en vérité elle avait raison ; tout était net et reluisant de propreté, plus que dans bien des maisons de messieurs. On eût dit que, jusqu'aux poules et aux mouches, tout était dressé à ne rien salir. Pendant que la jeune fille s'amusait avec l'enfant, Kathi faisait flamber son feu, rôtiissait du café dans la poêle et même mettait bien vite la main sur trois œufs. Car c'était l'heure du dîner et, si elle avait eu de quoi, elle aurait voulu donner à boire et à manger à tous les altérés et affamés de ce monde.

Lorsqu'elle rentra avec son café, la jeune fille se récria : « Pourquoi tant de dérangements et de frais ? » Elle se laissa faire cependant, surtout que Jeannot, un pain d'épice dans chaque main, élevait très haut la voix et commandait à sa grand'mère, en vrai petit seigneur du logis, de faire des omelettes, beaucoup, beaucoup d'omelettes, parce que la demoiselle était bien gentille, et qu'il fallait aussi lui donner quelque chose. Une fois que Kathi fut assise et qu'elle eut versé le café, on se sentit bien à l'aise et l'on, commença à bavarder avec cet abandon qui fait justement que les femmes aiment tant le café. Elle parla de son fils ; la jeune fille prêtait une oreille attentive, encourageant l'expansion de Kathi. Celle-ci ne se lassait pas de redire combien son fils avait été bon et aimable, comme il était changé, et quel bonheur ce serait si seulement Dieu voulait qu'il guérît et qu'ils pussent vivre ensemble.

– Pourvu qu'il guérisse, c'est tout ce que je demande. Si nous ne pouvons être sous le même toit, j'espère que nous serons tant plus longtemps ensemble dans le ciel. Pour ce qui est de la nourriture je ne veux rien dire de trop, mais jamais je ne l'ai eue si bonne que ces derniers temps. De toute ma vie, personne n'a mis autant de soin à me porter du bois, à allumer le feu ; il a fait tout ce qu'il pouvait. J'ai souvent eu les larmes aux yeux en voyant Jean me servir comme si j'avais été une grande dame. Je n'aurais jamais cru, je dois le dire, qu'il eût si bon cœur. J'ai bien vu ce qu'il lui en coûtait pour le moindre morceau de pain qu'il devait manger. J'avoue que j'ai d'abord été furieuse contre la paysanne de ce qu'elle l'avait renvoyé si brutalement, mais à présent je ne voudrais pour rien au monde que cela ne fût pas arrivé.

Babeli répondit qu'elle ne pouvait pas croire que la paysanne l'eût fait par méchanceté. « Seulement elle est vive, dit-elle, et Jean l'est aussi sans doute ; alors un mot en amène un autre et l'on se brouille on ne sait comment. Madame a certainement bonne intention. Voyez plutôt.



Et Babeli vida le petit sac. Elle en tira une grande miche de pain noir et une petite de blanc, un morceau de fromage, du beurre, toutes sortes de choses ; puis elle tira d'une grande poche de sa jupe une bouteille de vin et un petit papier dans lequel on avait enveloppé quelque chose.

Kathi leva les bras au ciel en voyant ces cadeaux et s'écria :

– Ah ! mais, c'est trop ! Je ne puis accepter. Et moi qui ai été si méchante pour cette bonne dame ! Si elle avait su ce que bien des fois j'ai pensé d'elle, bien que je n'aie rien dit, elle ne m'aurait pas envoyé une bouchée. Dis lui combien j'ai eu tort envers elle, mais que je le regrette de tout mon cœur. Demande-lui de me pardonner. Je prierai le bon Dieu qu'il me pardonne aussi et qu'il lui rende cent mille fois ce qu'elle me donne.

Babeli n'avait jamais vu une pareille reconnaissance et elle pouvait en prendre une bonne part pour elle. Jeannot avait oublié son omelette et s'extasiait sur le pain blanc, le fromage et le vin.

– Je voudrais bien t'offrir un verre, si j'en avais un, dit Kathi.

– Anne-Babi en a deux, s'écria Jeannot, je cours les chercher.

Babeli dut accepter, malgré toutes ses protestations.

Le cœur de Kathi débordait et elle se mit à raconter du temps passé, et ce que Jean avait fait pour sa femme, comme il avait été bon pour elle jusqu'à la fin, employant pour elle chaque kreutzer qu'il pouvait ramasser.

– Comme il serait bon, ajouta-t-elle, pour une femme qui serait autrement que celle-là et qui serait gentille avec lui ! J'ai déjà bien des fois pensé : Si seulement c'était la volonté de Dieu qu'il en trouve une, mais pas comme celle qu'il a eue, une bonne, avec un peu de moyens, afin qu'il puisse commencer quelque chose, un petit commerce de n'importe quoi, si ça ne doit pas mieux aller avec son bras. Pas besoin qu'elle se tourmente pour l'enfant, je ne m'en séparerai pas. Et si elle voulait venir chez moi, elle n'aurait pas à craindre de faire les plus gros ouvrages ; je serais toujours là pour cela. En nous entraïdant, nous pourrions faire de bien bonnes affaires, si Dieu nous laisse la santé. Est-ce que vous alliez bien ensemble ?

– À quoi penses-tu ? demanda Babeli.

– Eh ! mon Dieu ! Quand il était encore chez vous, est-ce que vous vous conveniez ? Tu sais, quand on est en service dans la même maison, on peut s'entr'aider beaucoup ou se tourmenter réciproquement.

La jeune fille devint pourpre :

– Mais je n'étais pas encore là. Je viens seulement d'y entrer.

– Dommage ! Je crois que vous vous seriez bien accordés.

– Là dessus Kathi multiplia ses questions et la jeune fille dut subir un examen complet sur ce qu'elle avait fait jusqu'alors.

– As-tu des moyens ? Ou est-ce encore à attendre ? demanda finalement Kathi.

La jeune fille rougit beaucoup et finit par dire :

– Un peu, mais pas beaucoup. Je ne sais pas s’il y aura encore quelque chose plus tard. En tous cas ce ne sera pas grand’chose.

– Eh bien ! pourvu qu’il y ait quelque chose, on peut facilement le faire valoir. Moi et mon mari défunt, nous n’avions pour tout bien que des bras robustes ; nous ne sommes pas allés bien loin avec ça, mais pourtant nous nous en sommes tirés avec honneur, sans tourmenter personne, en priant et en travaillant. Si nous avions eu de quoi commencer quelque chose, tout serait peut-être allé autrement ; nous aurions pu faire quelques économies. Enfin, les choses ont dû aller ainsi. Tout le monde ne peut pas être riche. Combien est-ce que tu possèdes ?

– Cinquante écus, répondit la jeune fille en bégayant un peu. Et un lit seulement.

– Ah, Seigneur ! cinquante écus ! Mais c’est une fortune ! De ma vie je n’ai vu autant d’argent. Il y a bien des filles qui, si elles avaient autant, ne seraient pas là assises près d’une vieille femme à écouter patiemment ses bavardages ou qui auraient ajouté la moitié plus, parlé peut-être de deux cents florins et fait leur avoir bien gros. On a vite fait de se vanter et il n’en coûte pas grand’chose. Combien s’y sont laissés prendre ! Ils croyaient avoir toute une mine d’or et se disaient : « J’ai une femme riche ! » Puis, après le jour des noces, quand ils s’enquéraient de la fortune, ils trouvaient une paire de vieux souliers et trois bas et rien de plus. Et toi ! Avec une pareille fortune, une mise si propre ! Rien de superflu et tout de bonne marchandise ! Point de ces hardes de rien, qui tombent en loques dès qu’on les lorgne de loin. Ah ! mon Dieu ! quand je pense à la défunte de Jean, aux habits qu’elle avait et à ses petits souliers ! On aurait pu s’en servir comme de lunettes et compter de l’argent au travers. Elle n’avait pas une seule pièce de vêtement comme ton tablier. Est-ce toi qui l’as filé, ou l’as-tu fait faire ? Voilà qui est bien ! voilà qui me plaît ! Si toutes les filles étaient comme toi, il

y aurait moins de pauvres gens. Ah ! oui ! Si mon Jean pouvait en trouver une comme toi, je m'en irais contente sous la terre. Je saurais au moins que le pauvre petit aurait une maman qui s'occuperait de lui. Jeannot, voudrais-tu une petite maman comme celle-là ?

– Alors, demanda Jeannot, est-ce que tu me donnerais encore des biscômes ? Et du pain aussi beau ?

La jeune fille avait le cœur tout remué par cette familiarité cordiale. Il vaut mieux en finir, pensa-t-elle.



– Est-ce que tu me voudrais pour ta maman ? Mais tu ne sais pas que je puis être terriblement méchante.

– Non ! tu ne peux pas.

– Tu crois ?

Et la jeune fille prit le petit garçon, l'embrassa de tout son cœur, et eut envie de lui donner une pièce de monnaie. Elle avait déjà la main à la poche, quand elle réfléchit à temps que cela ne convenait pas pour une servante.

– Il faut que je parte, dit-elle. Ah ! mon Dieu ! quelle mine madame va me faire de ce que je rentre si tard ! Elle va me gronder...

Kathi s'efforça inutilement de faire encore asseoir la jeune fille. Elle voulait partir et ne s'en allait pas ; un mot en amenait toujours un autre, et vraiment on voyait par la petite fenêtre basse le soleil bien près de l'horizon lorsque la jeune fille s'en alla enfin, chargée d'un gros paquet de remerciements, de souhaits et d'invitations à revenir sans faute quand elle passerait par là.

Kathi la suivit des yeux. De longtemps elle n'avait pas vu une démarche si belle, si alerte, si décidée. Et une fille si polie, si comme il faut, et en même temps si riche ! Ah ! ç'en serait une ! Si Jean avait eu la chance de la connaître avant son malheur, ils se seraient convenus, ça n'aurait pas manqué. Ils se seraient ressemblés comme deux gouttes d'eau !... mais à présent...

Et Kathi rentra dans sa maisonnette en s'essuyant les yeux du revers de la main.

Babeli, elle, n'en faisait pas autant, mais ses yeux brillaient comme deux petites étoiles. Légère comme un faon qui gambade au clair de la lune dans la clairière de la forêt, elle s'en allait dans le rayonnement de cette belle soirée, où le monde entier lui apparaissait couleur de rose. Elle éprouvait tout d'abord cette sensation délicieuse d'avoir procuré une joie sans mélange à quelqu'un, de l'avoir rendu heureux ; jamais on ne l'avait pareillement remerciée ; jamais elle n'avait vu personne d'aussi profondément reconnaissant que la vieille Kathi.

Lorsque dans la maison de son frère on se faisait des cadeaux, on remarquait le plus souvent au visage de l'un que l'on ne donnait pas de bon cœur, et au visage de l'autre qu'on faisait peu de cas du présent, et qu'on s'attendait à mieux. Ici, au contraire, on l'avait prise pour un être bienfaisant, presque pour une fée, et bien qu'elle ne se fût donnée que pour posséder cinquante écus, elle avait été considérée par Kathi plus que partout ailleurs, où l'on savait cependant qu'elle était riche à plusieurs milliers de florins. Quelles bonnes gens c'étaient là ! Et comme ils s'aimaient ! Comme tout y était propre et avenant ! Comme

ils savaient se contenter de peu ! Comme, au contraire, tout était différent dans la maison de son frère ! Quels visages au milieu de toutes leurs richesses ! Si l'on avait trempé un de ces visages renfrognés dans un plat de salade, le poivre et le vinaigre auraient été superflus et la salade aurait été plus qu'assez forte. « Il fait bon, se disait-elle, là où règne l'amabilité, la paix, où les gens s'accordent volontiers réciproquement ce dont ils ont besoin, où chacun se met au service des autres, où l'affection est le lien qui les unit ! Je voudrais vivre dans un endroit pareil ». Et elle soupirait profondément ; elle évoquait l'image d'une jeune femme entrant dans ce pauvre intérieur, avec un sac plein d'argent, mais sans morgue ni orgueil, apportant ses écus en échange de la paix plus précieuse pour elle que l'or, pendant que les autres étaient délivrés de tout souci pour le manger et le boire, sans préjudice de l'ancienne paix et d'un redoublement d'amour. Quelle vie que celle-là ! Ne serait-ce pas le Paradis ?

Qu'est-ce qui a le plus de prix ? La paix ou l'argent ? Qui aurait la meilleure part dans le mariage, celui qui y apporterait l'argent, ou celui qui apporterait la paix ? Et lequel des deux serait le plus considéré ?

Qu'est-ce qui vaut le mieux, la paix et l'amour, ou l'argent et les grandeurs ? En attendant, Babeli se disait :

– Quelle belle chose, si j'arrivais avec mes florins au milieu de cette pauvreté ! J'y entrerais comme le soleil quand il perce les ténèbres ! À quoi me sert-il que mes écus aillent s'engloutir dans un domaine de paysan ? N'est-ce pas comme un ruisseau qui va se jeter dans l'Emme, l'Aar ou le Rhin ? Il n'est plus rien, on ne sait plus rien de lui, tandis qu'on en faisait grand cas tant qu'il était ruisseau, et le plus grand de la vallée. Ici je serais le soleil, je serais tout pour tous, mon argent serait ce qu'est une pluie bienfaisante sur une campagne desséchée par les ardeurs de l'été. Si j'étais comme cette pluie, humble et contente de rendre la verdure aux champs, nous vivrions comme en Paradis, dans la concorde et la paix. Nous ne pourrions faire du luxe,

nous ne roulerions pas en carrosse, on ne dirait pas : « La grosse paysanne par ci, la grosse paysanne par là », ou « Madame la conseillère », ou quelque autre bêtise semblable ; mais à quoi sert de briller, d'aller en voiture, de jouer à madame la conseillère, si au logis la femme est traitée comme un chien, si tous les soirs le mari rentre en faisant des yeux comme un bœuf, si la paix, l'argent, la réputation s'en vont pièce à pièce tous les jours, tandis que la gêne augmente en proportion ? Faire les grands, en quoi cela remédie-t-il au malheur domestique ? Et à quoi cela sert-il d'avoir un titre, quand on est dans les dettes jusqu'au cou, méprisé, raillé, bref, quand on n'est plus rien ? Ah, Seigneur ! combien y en a-t-il qui m'ont demandée, qui m'ont assassinée de leurs fadeurs, de leurs vanteries, de leurs promesses, et, quand j'allais aux informations, tout cela n'était que mensonge sur mensonge. Il aurait bientôt fallu remettre la famille sur pied, – payer les dettes du gaillard, – lâcher mon argent pour boucher un trou ou pour acheter de la poudre pour aller à un tir, ou le dépenser pour aider à mon mari à devenir conseiller. Si j'avais donné dans ce panneau, il me serait arrivé comme à quelqu'un qui tombe dans un marécage et qui s'y enfonce toujours plus, jusqu'à ce qu'il en ait par dessus la tête. Dieu soit loué ! À la maison on m'a toujours empêchée de faire cette folie, et l'on s'est fâché chaque fois que quelqu'un m'a demandée. Il y a un bon côté à toute chose. Empêcher quelqu'un de faire une sottise vaut mieux certainement que le jeter à la tête du premier venu, comme si l'on n'était qu'un rebut ou comme si une fille gênait autant qu'une pierre dans un soulier. Si l'on ne m'avait pas fait de l'opposition, il y a longtemps que je serais malheureuse. Maintenant je vois bien ce qu'on veut. La jeune fille est une imbécile qui se figure qu'un mari et le royaume des cieux sont une seule et même chose, et, en avant ! Si un homme se marie pour se faire une situation plus brillante, et que sa fiancée raisonne de même, qu'arrive-t-il ? Chacun voulant paraître, ils commencent par se disputer, puis finalement l'un et l'autre tombent à rien, ils sont méprisés tous les deux, pauvres tous les deux, voués au diable tous les deux, et l'on sait

ce que cela veut dire. Eh, mon Dieu ! C'est ce qu'on voit tous les jours, et je suis bien aise de n'être pas mariée et de pouvoir faire comme je l'entends.

Hans doit être un garçon singulièrement bon et qu'est-ce qu'une fille veut de plus ? S'il a déjà été si bon pour sa mère, combien ne le sera-t-il pas pour sa femme ? Et à quoi servirait le monde entier si l'on a un mauvais mari ? c'est être vouée au diable déjà dans cette vie. Il n'est pas de la haute société, mais à quoi cela sert-il, si un homme est méchant ? Ce qu'on n'est pas, on peut le devenir si l'on se conduit comme il faut et si l'on aime Dieu et les hommes. Dans chaque famille il y en a eu un qui le premier est devenu un personnage. Ah ! si j'en trouvais un qui m'aimât de tout son cœur, comme je me soucierais peu de tout le reste ! Il me semblerait que Dieu a tout pris aux autres pour me le donner à moi seule. Mais ils ne voudront pas en entendre parler. Mon Dieu ! que faire ? Et comment les contraindre à accepter ? Ils me tueraient ou m'enchaîneraient et il n'y aurait pas une âme au monde pour me soutenir. La cousine peut-être ? Mais c'est aussi une paysanne ; elle dira : « Un valet n'est jamais qu'un valet. » Et lui ? Est-ce que je lui conviendrais ? Est-ce qu'il voudrait de moi ?

Babeli était perplexe sur ce point spécial.

– De l'argent, se disait-elle, j'en aurais. Jolie, je le serais assez. Travailler, je le sais. Personne ne peut dire du mal de moi. Mais est-ce que je lui plais ? Ou peut-être en a-t-il une autre en vue ? Ou penserait-il que je le mépriserais plus tard, ou que je voudrais faire la dame et le traiter en valet et que finalement il ne pourrait m'entretenir ? Il serait possible qu'il eût cette idée ; on voit assez souvent que les choses vont ainsi. Mais avec moi ce ne serait pas le cas ; je ne veux pas dire que moi seule j'apporterais le bonheur. Au contraire, ce qu'il me donnerait, l'amour et la paix, a plus de prix pour moi que l'argent et je ne penserais pas que parce que j'en ai je suis plus que lui. Oui, mais à supposer qu'il veuille de moi, qui lui dira que moi je voudrais

de lui ? Cela ne lui viendra pas tout seul à l'esprit, et je ne puis vraiment le lui faire entendre moi-même. Il ne m'a vue qu'une seule fois et je présume qu'il sait à peine comment je m'appelle. J'ai déjà entendu dire cent fois qu'il arrive des centaines de fois que deux êtres s'aimeraient et ne demanderaient qu'à se marier ensemble et feraient un couple très heureux, mais ils ne savent rien l'un de l'autre, ils ne se rencontrent jamais ; l'un ignore les pensées et les sentiments de l'autre et n'ose ni ne peut révéler les siens, et il n'y a là personne pour les renseigner l'un à l'égard de l'autre ; ils n'ont jamais l'occasion de se rencontrer, et aucun d'eux n'arrive jamais au bonheur. Ce serait pourtant terrible, si pareille chose devait m'arriver et si personne ne nous mettait en relations !

Des larmes mouillèrent les yeux de la jeune fille ; elle avait vécu dans l'illusion de l'amour et du mariage, comme si elle eût dû célébrer ses noces dès le lendemain. La pensée que finalement il pourrait bien n'en rien être, faute de quelqu'un qui leur servît d'intermédiaire, lui perçait tellement le cœur qu'elle aurait voulu pouvoir crier tout haut et qu'elle fut obligée de s'asseoir. Les jeunes filles comprendront mieux que personne comment l'une d'elles peut si bien sentir par avance les joies et les peines de l'amour, qu'elle se figure réellement les éprouver, et qu'elle passe successivement par ces alternatives, tantôt exultant de bonheur, tantôt ne pouvant retenir ses larmes. Souvent tout ce tableau ne fait que passer devant ses yeux comme un brouillard de printemps sur le miroir d'un lac ; souvent aussi cette image s'attache à elle, s'y cramponne, s'y implante, et de même que, d'après Mahomet, toute représentation faite de main d'homme se transforme en un spectre qui poursuit son auteur et lui prend son âme et sa vie, de même cette chose, entrevue et enracinée dans l'esprit, tourmente l'âme qui l'a évoquée et lui a donné une forme concrète jusqu'à ce qu'elle passe dans le monde des réalités. Il faut qu'elle prenne consistance, qu'elle s'incarne en une âme vivante. Si nous pouvions remonter à la genèse de certaines idées fixes dans le cerveau des aliénés, nous rencontrerions le plus souvent à leur origine des images vapo-

reuses qui flottaient dans leur âme, comme les brumes légères qui glissent sur une prairie ou sur la surface d'un lac. Que dis-je ? Si le bon Dieu avait pourvu nos âmes de petites lucarnes par lesquelles on pût voir ce qui se passe dans notre intérieur, de combien d'autres choses ne découvrirait-on pas la cause dans des représentations semblables. C'est un fait bien curieux que la façon dont on joue avec les pensées ; tous les hommes le font, la plupart par passe-temps, comme ils disent ; un petit nombre seulement, pénétrés de l'importance de cette activité cérébrale, en font une source d'où découle de l'or, d'où jaillissent des diamants.

Il était tard quand Babeli rentra chez la paysanne.

– Tu as fait bien longtemps ; tu t'es sûrement amusée. Était-il peut-être déjà de retour ? demanda celle-ci tout d'une haleine.

Babeli rendit compte de sa visite en entrant même dans tous les détails. Elle raconta comme la femme avait remercié et comme ils étaient pauvres, tellement qu'ils n'avaient pas un verre dans la maison, et sans doute pas un kreutzer, pensait-elle. Et pourtant tout y était si propre et si bien rangé, qu'au premier aspect elle n'avait pas remarqué cette pauvreté. Elle n'avait vu pareille chose nulle part.

Puis elle parla à tort et à travers de toutes sortes de choses, du petit garçon, de la paix et de l'amour, du fils qui, aux dernières nouvelles, était aux bains ; son bras n'allait pas beaucoup mieux, mais lui-même s'était considérablement amélioré, il était devenu si aimable et si bon ! Sur ce thème-là Babeli ne tarissait pas, mais elle ne souffla pas le moindre mot du reste, ni des cinquante écus, ni de l'envie qu'avait Kathi de marier son fils, ni des compliments qu'elle lui avait faits, ni du gamin qui la voulait pour maman. Et pourtant Babeli aurait bien voulu que la cousine fût au fait de tout ; pour tout au monde elle aurait aimé voir la mine qu'elle aurait faite, et entendre ce qu'elle aurait dit.

Mais la paysanne était femme prudente. Elle n'encouragea pas Babeli à bavarder ; elle ne l'asticota pas, ne lui fit point une mine singulière. Elle se doutait bien de la chose, mais elle ne voulait ni s'y opposer, ni y pousser. Il est probable qu'elle n'aurait pas consenti elle-même à donner sa fille à un valet ; toutefois nous n'en savons rien. Pour Babeli aussi, elle s'achoppa d'abord à cette idée, puis se dit que cela lui passerait. Mais quand elle vit qu'elle avait toujours la même chose en tête, elle fit d'autres réflexions.

– Après tout, se dit-elle, il n'y aurait pas grand mal à cela et elle pourrait trouver dix fois moins bien ailleurs, quand même au commencement tout semblerait parfait. Des enfants comme ceux-là, sans parents et avec un peu de fortune, sont absolument pareils à des cerisiers hâtifs. On dirait que tous les moineaux du monde entier les sentent de loin et viennent s'y abattre. C'est le plus souvent un hasard aveugle qui décide du mari qu'elles trouvent. Ordinairement, ceux qui les attrapent sont ceux qui en ont le plus besoin, et ce sont rarement les meilleurs, bien plutôt le contraire. Comme que cela aille, ces filles-là n'ont point de foyer paternel où elles puissent aller raconter leur malheur ou leur bonheur. Ce sont des créatures isolées. S'il arrive, en particulier, qu'un imbécile de frère ou une méchante belle-sœur veut les empêcher de se marier, elles n'ont ni abri ni protection dans ce monde ; on peut impunément les maltraiter, vilipender leur avoir, et, en fin de compte, elles ont de quoi rendre grâces au ciel, si on ne les laisse pas mourir de faim ou ne les roue pas de coups.

C'est bien ainsi qu'il en va souvent pour les orphelins qui ont de la fortune, mais Babeli n'avait pas à redouter pareille chose de Jean, et la cousine le savait. Cependant personne ne lui garantissait que tout irait bien, et que Babeli ne se repentirait pas et ne lui ferait pas des reproches de n'avoir pas été plus avisée. En tout cas, ça fera joliment causer, pensait-elle, et elle aimait mieux qu'on ne dit pas qu'elle avait fait l'entremetteuse. On ne peut pas toujours éviter les cancanes, mais elle aurait pré-

féré, disait-elle, être dans l'endroit le plus sale qu'à la gueule des gens. Une méchante langue était pour elle la pire des ordures, on en sentait la puanteur souvent jusqu'à la fin de sa vie. Si Babeli était sérieuse, et si c'était dans les vues de Dieu, il en sortirait quelque chose, qu'elle y mît le doigt ou non. La question une fois réglée, elle serait toujours là et pourrait d'autant mieux dire un mot, ou donner un coup de main, s'il était nécessaire.

Ainsi raisonnait la cousine, et, à notre avis, ce calcul n'était pas bête. Mais il ne faisait pas le compte de Babeli, car chez les jeunes, l'amour qui ne peut prendre son essor s'impatiente et se désespère, tandis que chez les vieux il est plus patient, ayant appris à se contenir. Elle avait espéré que la cousine s'enquerrait, voudrait savoir l'état de son cœur, se montrerait disposée à s'entremettre, et il n'arrivait rien de tout cela...

Le lendemain matin, la paysanne ne fit aucune allusion, ni à Kathi, ni aux événements de la veille, et lorsque Babeli voulut partir, elle se borna à lui recommander de revenir bientôt. Alors celle-ci ne put se retenir :

– Si tu apprends quelque chose, tu m'en feras part, n'est-ce pas ?

– Si tu veux. Mais on ne sait jamais comment et quand ces sortes de commissions se font. Le mieux, c'est que tu reviennes bientôt. Tu as bien le temps, et tu seras toujours la bienvenue.

– Merci, cousine ! Tu es en tout cas ma consolation et ma ressource. Je vois que tu me veux du bien. Si je ne t'avais pas, je n'aurais personne au monde.

Un flot de larmes amères interrompit Babeli, qui fut longtemps sans pouvoir dire un mot.

– Adieu ! fit-elle enfin, que Dieu te garde en santé !

La cousine lui jeta un regard de compassion.

– Pauvre enfant, pensa-t-elle, ton petit cœur est donc bien pris ! Mais attends seulement, il se calmera. J'en ai connu qui étaient plus pleins que le tien, et qui, aujourd'hui, sont aussi vides qu'un nid de guêpes de l'année dernière.

Mais ce n'était pas seulement le cœur de Babeli qui était ainsi gonflé : le vieux cœur de Kathi, qu'on eût pu croire semblable à la bourse d'un pauvre décavé, oui, le cœur de Kathi était aussi gonflé qu'un vieil oignon à fleurs, qui fait son possible pour reverdir et donner quelque chose de beau. Avant tout il était débordant de reconnaissance pour le présent de la paysanne ; le papier contenait deux écus de cinq francs, une grosse somme pour la pauvre femme, une richesse tombée du ciel, et qui représentait le gain de trois ou quatre semaines au moins. Les deux pièces prirent aussitôt le chemin du bas de noce. Car lorsque Kathi attrapait quelque argent, elle ne songeait ni à ses besoins, ni à des fantaisies, mais à ses engagements, qui lui étaient sacrés. Et d'ailleurs, à quoi employer cet argent, maintenant qu'on avait tant et de si bonnes choses à manger ?

Elle avait, en outre, le cœur plein de regrets du jugement qu'elle avait porté sur la paysanne. Cent fois déjà, disait-elle, elle avait pris la résolution de ne pas condamner les gens à la légère et sans les entendre, et de ne pas ajouter foi à tout ce que dirait même son Jean, et toujours elle retombait en faute, et était plus disposée à croire le mal que le bien. Cela venait sans doute de ce qu'elle-même était encore portée au mal. Il fallait qu'elle obtînt le pardon de la dame, sans quoi elle ne pourrait mourir tranquille.

Mais ce qui remplissait son cœur au-delà de toute expression, c'était la jeune fille ; elle avait fait sa conquête, elle ne savait comment, presque comme si elle eût été elle-même un jeune gars en quête d'un parti. Toute vieille qu'elle fût, elle n'avait encore jamais rencontré une fille aussi comme il faut, aussi modeste, et si jolie et si fortunée ! Si Jean pouvait en obtenir une pareille ou mieux encore celle-là, il serait l'homme le

plus heureux qu'il y eût sous le soleil, et si elle pouvait, elle, l'aider à y arriver, elle consentirait de tout son cœur à descendre sous terre le jour même de la noce. Elle saurait du moins que Jean et son petit garçon seraient bien soignés. Cela ne lui sortait pas de la tête ; si seulement, pensait-elle, elle avait pu la garder et l'enfermer jusqu'à ce que Jean fût de nouveau là. Bien sûr qu'une dizaine de galants lui avaient couru après avant qu'elle fût rentrée à la maison, et si Jean tardait encore longtemps à revenir, elle serait déjà mariée plus de cent fois. C'était pour Kathi une sorte de découverte que cette jeune fille, une découverte exposée maintenant à toutes les convoitises. Et dire que ce trésor se promenait sur la terre depuis plus de vingt ans et qu'on ne l'avait encore ni attrapé, ni volé.

Au milieu de sa joie et de sa reconnaissance, elle se demandait avec inquiétude si Jean voudrait en entendre parler. Depuis qu'il avait été ainsi mené par sa première femme, il avait une haine féroce contre la gent féminine, sa mère exceptée, et il avait souvent dit qu'il n'en prendrait jamais une riche, pour s'entendre reprocher chaque kreutzer qu'elle aurait apporté. La brave mère croyait tout cela comme l'Évangile, mais les mères sont toutes les mêmes ! S'il revenait seulement ! Cette idée trot-tait dans la tête de Kathi, bien plus que le souci de sa guérison. Elle ressemblait à ces gamins, qui savent où est un nid d'oiseaux, et qui ont constamment peur que d'autres ne le découvrent aussi et ne le leur chipent.

Quand Kathi pouvait le moins se tenir, c'était lorsqu'elle voyait la Lise aux balais passer près de sa maisonnette. Avec quel immense plaisir elle se serait informée auprès d'elle sur le compte de la gentille servante. Elle aurait su si ce qu'elle disait était vrai, ce qu'elle était d'ailleurs, ce que les gens pensaient d'elle. Mais elle n'osait pas l'interroger là-dessus. La Lise était une rusée qui ne faisait pas rien que de vendre ses balais. Elle s'occupait aussi des veuves et des filles à marier, quand il y avait quelque chose à gagner par là. Or Kathi ne voulait pas attirer son attention sur Babeli. Elle ne se savait guère bien dans les

papiers de la Lise et n'ignorait pas que si la sorcière flairait quelque chose, même de tout loin, elle ne manquerait pas de lui mettre un cheveu dans sa soupe. Mais la sorcière, qui blaguait sur tout au monde, aurait bien pu, pour lui faire plaisir, dire un mot de la servante de la paysanne. Ainsi pensait Kathi, mais la rusée n'y mordait jamais. Elle bavardait sur toutes sortes de choses, seulement de la jeune fille pas un mot. Elle discutait surtout de la question des pommes de terre et anathématisait tous ceux qui ne voulaient pas s'en occuper. Plus la Lise aux balais déblatérerait contre leur aveuglement, plus Kathi se montrait froide à cet endroit ; plus elle donnait à entendre que si les pauvres gens crevaient de faim, les paysans et les gros bonnets du gouvernement ne faisaient qu'en rire, plus de son côté Kathi mettait de zèle à soutenir qu'il y a des gens qui ne sont jamais contents et qui ne cherchent qu'à exciter les autres. Ils grognent quand les cailles ne leur tombent pas toutes rôties dans la bouche, et il y en a beaucoup qui sont payés pour faire peur aux gens, quand même on voit clairement que les choses vont au mieux.

Tels sont les propos auxquels se laissait aller la bonne Kathi, parce qu'elle avait Babeli en tête et était vexée que la Lise aux balais ne lui dît rien de ce qu'elle aurait si volontiers appris.

CHAPITRE IX

Kathi entame les négociations et se charge d'une ambassade.



Jean arriva un jour inopinément, non pas guéri, mais avec l'assurance consolante que, s'il prenait patience, cela irait mieux ; car les effets d'une cure ne se font sentir qu'après coup, comme le gazon qui ne reverdit pas de suite après la pluie.

Comme la bonne Kathi avait compassion de son fils ! Qu'il avait dû en endurer ! Comme il avait mauvaise mine ! Mais elle s'était bien représenté les choses ainsi. On était si mal là-bas ! Elle avait entendu dire qu'on n'y avait à manger que des carottes flétries et des trognons de choux.

Quant à Jean, il était heureux de se retrouver à la maison, et ne se plaignait point du régime de là-bas, qui n'était pas de moitié aussi mauvais que le pensait la mère.

Dans ces bains-là, racontait-il, il vient des quantités de gens, et des plus huppés qui se puissent trouver, tout brillants d'or et de soie, mais je n'aurais pas cru que parmi eux il y en au-

rait tant de raisonnables, qui s'inquiètent de la santé des autres, et ne tiennent pas pour au-dessous d'eux de s'en informer. Sans doute, il y en a aussi d'autres qui ne songent qu'à se faire valoir, tant hommes que femmes, et qui voudraient bien faire un bon coup de filet en se mariant. Mais je me suis dit que si jamais je me décidais à reprendre femme, ce n'est pas aux bains que j'irais la choisir (Comme Kathi eut le cœur soulagé en l'entendant !). Ces gens-là prenaient leur vol, faisaient des parties de voiture tant et si bien que longtemps je n'ai pas su si c'étaient des papillons ou des oies du nord. Ceux-là, bien sûr, ne faisaient pas attention aux pauvres gens et levaient le nez en l'air comme des chiens d'arrêt qui flairent une piste. Mais bien d'autres causaient avec les pauvres baigneurs, leur demandaient qui ils étaient, pourquoi ils étaient là, leur donnaient des conseils, leur faisaient des cadeaux d'une espèce ou d'une autre, leur procuraient de l'occupation, bref, se conduisaient de telle façon, que l'on voyait qu'ils vous prenaient aussi pour un homme. J'ai pensé que maint paysan, et surtout maint petit gri-bouilleur de papier ou agent d'affaires pourrait prendre exemple sur eux. Un vieux monsieur à moustache grise s'est beaucoup intéressé à moi et m'a employé. J'ai de cette façon gagné de quoi n'être pas trop mal et je ne suis pas revenu sans le sou. Pour le moment, mère, il ne faut pas se tourmenter ainsi pour les pommes de terre qui vont si mal.

Jean fut tout surpris que sa mère prît les choses à moitié à la légère, qu'elle ne voulût pas croire à la maladie et qu'elle pût dire : « Quand on s'y prend à temps, on s'en tire ; ça n'ira pas si mal que l'année dernière, et puis, qui sait ? il vous arrive quelquefois une bonne aubaine au moment où on y pense le moins. »

Cette façon de parler parut singulière à Jean. Il se figura que sa mère se faisait violence pour ne pas rendre par ses lamentations sa position plus pénible. Il prétextait la fatigue pour gagner son lit, navré qu'il était de se voir de nouveau là sans perspective. Ça ne faisait pas l'affaire de Kathi qu'il allât déjà se

coucher ; le gamin dormait, il n'était pas tard. Cependant elle le laissa faire. Elle avait 70 ans et savait qu'on ne peut forcer à se tenir sur ses jambes et empêcher de se coucher quelqu'un qui tombe de fatigue et de sommeil. Ce n'est pas le moyen de lui laisser d'agréables impressions et de lui expliquer quelque chose tout à son aise.

Le lendemain matin, ils allèrent inspecter les champs de pommes de terre et ce fut Jean qui se lamenta le plus en voyant les tiges toutes flétries.

– Ça ira mal, dit-il : c'est partout également mauvais, jusque dans les plus hautes vallées de la montagne. Nous aurons là, mère, un rude moment à passer. Dieu sait ce que sera l'hiver, si les pommes de terre manquent encore plus que l'année dernière.

– Ne te lamente pas ainsi, répondit la mère. Le bon Dieu vit encore, et, puisqu'il nous a aidés jusqu'ici, il viendra à notre aide une fois de plus. Il peut nous tirer d'affaire sans qu'on s'y attende, au moment où l'on est le plus en bas. Regarde ! nous avons de beau lin, du lin comme on n'en voit pas de plus magnifique. Nous l'arracherons demain et, si rien ne survient, nous en tirerons un bel argent qui nous ôtera le souci du loyer. Et puis, il est arrivé quelque chose pendant que tu étais loin. Je voulais déjà te le raconter hier, mais tu tenais à aller au lit. Devine ce que c'est.

– Comment deviner ?

– Pense donc ! Ton ancienne patronne a envoyé quelqu'un ici. Elle ne savait pas le malheur qui t'est arrivé. C'est la Lise aux balais qui le lui a dit. Alors elle a de suite envoyé une demoiselle avec une sacoche pleine de toutes sortes de choses, et deux pièces de cinq francs dans un papier ; pense ! deux pièces ! Je te les montrerai quand nous rentrerons. Je les ai mises dans le bas. J'ai eu terriblement honte d'avoir si mal jugé cette dame, et

de l'avoir traitée de vilaine et de méchante. Bien sûr tu as aussi été fautif, Jean, et tu auras tenu des propos que tu ne devais pas.

– Oui, mère ! mais elle aurait dû être plus avisée et je ne regrette pas que les choses soient allées ainsi. J'ai appris beaucoup à cette occasion et si je n'étais pas tombé à votre charge je dirais que tout a été pour le mieux. Mes yeux se sont ouverts ici sur beaucoup de choses que probablement je n'aurais pas remarquées. Et si Dieu permettait que je puisse de nouveau gagner, je serais tout à fait content. Mais il s'agit maintenant de songer à ce que je dois entreprendre. Ça ne peut pas continuer ainsi. Qui sait combien de temps il faudra encore attendre, jusqu'à ce que je puisse me servir convenablement de mon bras ; ça n'arrivera probablement jamais.

– Justement ! Je voulais encore causer d'une chose avec toi. J'ai aussi réfléchi, en attendant, et j'ai pensé à toi.

Kathi parla alors à Jean de la demoiselle qui avait apporté les cadeaux de la paysanne. Elle dit comme elle lui avait extraordinairement plu, comme elle était jolie et de bonnes manières et comme elle s'était bien comportée.

– Cette jeune fille, continua-t-elle, a un bel avoir, cinquante écus ! Et je ne crois pas qu'elle m'ait menti. Du reste on peut savoir au juste ce qui en est. Eh bien ! j'ai pensé que tu ferais bien de l'épouser – je crois qu'elle te prendrait – et d'apprendre l'état de vannier. Cinquante écus ! c'est beau pour commencer ! Si j'avais jamais eu autant, personne ne peut savoir à quoi nous serions arrivés. Ta femme pourrait t'aider ou aller vendre les paniers. On ne se fait pas d'idée de ce qu'on pourrait y gagner ; les paniers sont en tout cas la chose essentielle dans un ménage ; en un clin d'œil en voilà un usé. Et puis, ici, c'est un endroit excellent pour les fabriquer. On est tout près de la rivière, où il y a des osiers en abondance, sans compter qu'on pourrait avoir aussi ceux de l'État le long de la route. C'est un travail à faire chez soi, qui ne serait pas trop pénible pour toi, et l'on a déjà vu bien des vanniers s'enrichir, qui n'avaient pas eu autant pour

commencer. Et puis tu ne saurais croire quelle gentille fille c'est ! Elle ne me sort pas de l'esprit.

– Mais, mère, répliqua Jean. Si elle est ce que vous dites, elle ne voudra pas de moi. Il lui faudra un autre gaillard. Quant à la vannerie, ce n'est pas ce qu'il y a de plus bête. Ça ne me déplairait pas, et je m'y entends déjà quelque peu. Dans les longs hivers j'ai fait des paniers, pas des plus fins, mais des solides, et c'est là l'essentiel. Le reste, s'il le faut, on l'a bientôt appris.

– Quant à la jeune fille, il n'y a rien à craindre, dit Kathi. Elle n'est pas du tout comme une autre. Elle ne se soucie pas d'un luron dévergondé ; elle n'en prendra pas un de ceux-là. Elle ne m'a rien dit, mais je l'ai bien vu. L'essentiel pour elle c'est de trouver un bon garçon comme il faut, qui ne lui fasse pas la vie dure. Et s'il fallait aller vendre des paniers ou des balais, pourquoi pas ? Ça irait même très bien ; elle saurait faire valoir sa marchandise, les gens seraient, bon gré, mal gré, forcés d'acheter. Et puis, quand le temps sera mauvais, ou les chemins boueux, j'irai moi, et je ferai de mon mieux. Je connais des femmes qui n'achèteront plus un panier ou un balai que de moi.

– Mère ! si la fille est ce que vous dites, il y a là quelque chose qui cloche. Sans quoi il y a longtemps qu'elle aurait un mari.

– Eh non ! répliqua Kathi vivement ; celles qui restent le plus longtemps filles sont celles qui ne sont pas si pressées, comme s'il n'y avait de bonne occasion qu'aujourd'hui et que cette occasion ne dût jamais revenir. Elles veulent choisir et pensent qu'elles trouveront toujours un mari, s'il le faut. Songes-y donc, Jean ! Une jolie fille comme celle-là, avec une fortune pareille ! Et peut-être qu'il y aura encore davantage. Elle l'a laissé entendre.

– Mère ! Je vous dis qu'elle ne me prendra pas. Il y en a pas une qui consente à aller porter des paniers et des balais si elle peut faire autrement.

– Eh ! Il n’y a pas de honte à cela, répondit Kathi, piquée. Que lui importent paniers et balais ? L’important, c’est le mari, crois moi, Jean ! Elle est toute différente des autres : ce n’est pas une de ces vaniteuses qui ne pensent à rien. Va seulement y voir, c’est ce qu’il y a de mieux. Tu remercieras en même temps la dame pour son cadeau et si la chose te convient, elle te renseignera au mieux sur le compte de la fille.

– Non, mère ! dit Jean, je ne le ferai pas. Pour le moment je ne veux pas me présenter chez la patronne et me faire moquer par les domestiques. Quant à la fille, il n’y a rien à faire, comptez-y. Je ne veux pas aller au devant d’un refus, m’exposer encore à des railleries, avec tout mon malheur. Mais si vous pensez qu’il est convenable qu’on aille remercier la dame, allez-y, je garderai la maison. Vous verrez vous-même l’état des choses sans pour cela sonder les parois à coups de mailloche.

Jean ne voulait pas en avoir le nom, mais l’amadou avait pris feu. La fille lui trottait par la tête. Si tout était comme la mère le disait, il n’aurait pas attendu à demain pour mordre à l’hameçon. Mais il ne voulait pas en avoir l’air ; il faisait comme souvent les fils que leurs mères voudraient marier. Chose curieuse ! autant les femmes maugréent sur le compte de leurs maris, autant elles grillent d’envie de faire avec leurs fils le bonheur des demoiselles. De deux choses l’une : ou bien, dans leur pensée, un mari est un morceau de choix, ou bien elles ont une rage diabolique de mettre au cou des pauvres filles la corde sous laquelle elles ont l’air de soupirer. Les fils en question paraissent aux mères n’avoir pas la moindre velléité matrimoniale, et ces braves dames s’imaginent qu’il faut remuer ciel et terre pour persuader à leur fiston de laisser faire son bonheur. Et les voilà qui parlent, qui gesticulent, qui tournent les yeux, qui font des mines comme si elles voulaient sonner de la trompette ou lancer des foudres. Tout cela ne serait nullement nécessaire, car cet amour de fils ne demande qu’à se marier et à faire la volonté de sa mère. Seulement il n’en veut rien laisser paraître et il faut en quelque sorte qu’on lui fasse violence. Il se dit qu’en cas de né-

cessité il pourra toujours alléguer qu'il n'en peut mais, qu'on l'a voulu ainsi, qu'on l'a contraint. Le gros nigaud ! Qu'en a-t-il de plus de pouvoir tenir ce langage ? En vit-il mieux ? Quel bien cela lui fait-il, s'il faut que sa vie durant il se répète : « J'ai été un âne de me laisser faire la loi » ? Au reste, en pareille occurrence ne se laisse généralement mener que celui qui est à moitié complice, quand même il ne veut pas en avoir le nom, pas même dans son for intérieur.

– La mère saura assez que dire, pensait Jean, et si cela rate ou si, par hasard, cela ne me plaît pas, personne ne pourra me violenter, ni me rien reprocher...

Quant à la mère, cette idée, ce plan s'était si bien incrusté dans sa cervelle qu'effectivement elle se décida à faire le voyage, pensez donc ! Mais elle voulut aller sans Jeannot et pas un dimanche.

– Les jours sont longs, dit-elle. Je serai là de bonne heure le matin. Je pourrai repartir avant midi, de sorte que la dame ne pensera pas que je viens pour le dîner. En chemin, je trouverai bien une assiette de soupe ou n'importe quoi. Il y a partout de bonnes gens, Dieu merci !

Ce qui, en d'autres circonstances, eût effrayé la bonne mère, lui apparaissait tout d'un coup comme à une jeune fille la partie de danse qui ne lui laisse aucun repos jusqu'à ce qu'elle ait commencé.

– On ne sait pas, disait-elle, ce qui peut survenir pendant la nuit. Debout aujourd'hui, par terre demain, dit le proverbe. Qu'est-ce qu'une vieille femme déjà à moitié cassée aurait à craindre ? Ce qui doit arriver arrive, et s'il fait beau temps demain, je me mets en route, mais ne dis rien au gamin, il voudrait venir avec moi.

Le lendemain matin, il faisait beau et Kathi se leva à la fraîcheur. Une pauvre femme a plus vite fait qu'une dame riche.

Elle n'a pas un tas de choses à soigner. Elle est infiniment plus libre, plus indépendante ; on ne le croit pas, et c'est pourtant le cas ; les femmes très riches sont attachées absolument comme un chien de garde et si elles attrapent un jour de liberté dans toute une année c'est beaucoup ; leurs servantes ont beaucoup meilleur temps.

Notre petite mère partit en jouant des jambes comme une jeune fille. C'est que les pensées jeunes et gaies donnent des ailes aux vieilles jambes. Et pour un cœur de femme, un cœur de mère surtout, y a-t-il pensées plus gaies que des projets de mariage ? Quand une mère peut ainsi marier un fils, c'est pour elle non seulement comme si elle avait gagné le gros lot, mais comme si elle avait arraché ce fils aux griffes du diable pour le mettre en lieu sûr. Kathi était pleine de confiance ; l'affaire ne pouvait pas manquer. Si la jeune fille était ce qu'elle croyait, elle prendrait Jean des deux mains. Il s'agissait seulement de savoir s'il n'y avait rien de quoi on eût à se méfier à son sujet et si elle n'avait pas menti. Kathi ne le croyait pas, car de sa vie elle n'aurait ainsi trompé quelqu'un. Mais aujourd'hui, pensait-elle, que peut-on savoir de sûr ? Le monde est si mauvais, et les femmes, il faut bien le reconnaître, hélas ! ne valent pas le dixième de ce qu'elles valaient quand j'étais jeune.

Mais comment faire son entrée chez la paysanne ? Par la grande porte ou par derrière ? Cette question préoccupait fort Kathi. Car la manière de s'y prendre a une grande importance ; les diplomates le savent bien et sont souvent obligés de se casser la tête pour trouver la meilleure, surtout quand on les a chargés d'une mission plus ou moins tortueuse. Pardon de sauter ainsi d'une vieille Kathi à un diplomate. C'est un vrai coq à l'âne.

Kathi réfléchit longtemps à la suite d'idées quelle habillerait de son mieux pour les présenter à la paysanne ; d'abord venaient naturellement les remerciements. Puis il s'agissait de savoir si elle devrait dire qu'elle était venue exprès ou laisser entendre que, passant par là, elle n'avait pas voulu être si près

sans dire bonjour. Puis faudrait-il tourner autour du pot pour recueillir des renseignements sur la jeune fille ou interpeller tout droit la dame pour lui demander ses conseils et son intervention ? Kathi inclinait pour la finesse, les voies détournées. Elle avait une quinte de dissimulation et se piquait de tirer les vers du nez à la paysanne sans que celle-ci s'en aperçût. Elle n'avait pu prendre une décision arrêtée que déjà elle touchait au but de sa course.

Tout alla à souhait. La paysanne était seule au logis, occupée dans son ménage ; elle épluchait des haricots sur le banc devant la maison. Kathi bien vite reconnue, amicalement accueillie, ne put faire autrement que de dire qu'elle était venue exprès pour remercier. Il lui avait semblé, ainsi qu'à Jean, qu'il ne serait pas convenable que l'un ou l'autre ne vînt pas lui exprimer sa reconnaissance pour ce cadeau beaucoup trop beau et ; dont elle s'était fait du bien au delà de toute expression. Jean serait bien venu lui-même, mais les bains l'avaient éprouvé et il ne pouvait pas faire de longues courses. À propos de Jean, elle raconta combien il était changé et bon pour elle.

– Il fait tous mes caprices, il a toutes les attentions pour moi, dit-elle ; il n'est plus du tout le même.

– Et qu'est-ce qu'il veut entreprendre maintenant ? dit la paysanne.

– C'est justement là ce qui nous inquiète et nous donne beaucoup à penser. Il m'est venu à l'idée qu'il ferait bien d'apprendre l'état de vannier, et cela ne lui déplairait pas. C'est un bon métier, il peut parfaitement s'y mettre et les paniers sont des choses dont on a toujours besoin. Sa femme pourrait l'aider et aller vendre, pendant que je soignerais le ménage et les plantations. En s'entr'aidant ainsi et si la femme avait quelque bien pour commencer, on pourrait cheminer convenablement.

– Ah ! dit la paysanne, tu penses cela ? En avez-vous une en vue ?

Ce fut fait de la diplomatie ; adieu les petites ruses, et les questions détournées ! Kathi fut obligée de dégoiser, d'abord en balbutiant, de quoi il s'agissait.

– Au fond, je suis venue exprès pour cela, mais je n'osais pas le dire tout droit. Je sais bien comment sont les maîtres. Quand une fille leur convient, il leur est désagréable de devoir la laisser partir.

– Je ne sais pas ce que tu veux dire, répondit la paysanne intriguée.

– Eh, bien ! je le dirai sans détours, mais il ne faudra pas te fâcher. La jeune fille qui a apporté les choses, ta demoiselle, m'a singulièrement plu. Il y a longtemps que je n'en avais vu une aussi polie et aussi comme il faut. On s'aperçoit de tout loin qu'elle sort de chez des gens bien élevés ; elle a l'air d'être laborieuse et d'avoir de l'idée ; d'après ce qu'elle a dit, elle, a une jolie fortune : cinquante écus ; et peut être qu'elle héritera encore quelque chose, mais ce n'est pas certain. Voilà ce qu'elle a dit, et je ne puis croire qu'elle ait menti.

Sur ces mots Kathi s'arrêta, attendant une réponse.

En entendant le projet de faire de Babeli une vannière et une colporteuse, la bonne dame avait été prise d'un fou-rire tel qu'elle s'était presque levée du banc, et d'un accès de toux qui lui empourprait le visage. Kathi fut donc obligée d'attendre longtemps sa réponse. Car chaque fois qu'elle voulait dire un mot, la toux revenait. Enfin elle dit :

– Bien sûr que non, elle n'a pas menti. Elle a plutôt plus que moins. Mais parle seulement. Il m'est venu quelque chose dans le cou.

– Elle ne pourrait faire mieux que de prendre Jean, continua Kathi. Il est encore beau garçon et un bon ! Et quand il a une fois mis la main à quelque chose, il est bientôt maître. Et puis une fille serait bien chez nous, cent fois mieux que chez un

petit paysan endetté où l'année précédente on n'a pu payer que les intérêts, et où l'on n'a à manger qu'au quart de ses dents et bien trop à trimer. Avec son argent on mettrait l'affaire en train. Jean a quatre écus à payer à la commune ; il lui en faudrait dix pour un apprentissage ; il aurait quand même encore trois mois à passer chez un patron. Avec 4 à 5 écus on pourrait se procurer une petite charrette à bras à deux roues, pour que sa petite femme puisse plus facilement transporter ses paniers. (Ici la paysanne eut un coup de toux à l'étouffer). Il resterait ainsi encore 30 écus, avec lesquels on pourrait se retourner et n'avoir pas trop de soucis, quand même on ne vendrait pas tous les jours tous ses paniers. Si Dieu leur accorde la santé, je suis sûre qu'il ne se passerait pas bien des années avant qu'ils aient amassé une fortune de plus de cent écus. Mais voilà ! Jean dit : « L'argent c'est bien, mais ça ne fait pas tout, et si c'est une fille comme vous le dites, il y a peut-être quelque chose là-dessous, sans quoi elle aurait déjà un mari ». Je lui ai répondu que ce sont justement ces filles-là qui tardent le plus à se marier, parce qu'elles ne sont pas si pressées et qu'elles ne vont pas se jeter sans réflexion dans les jambes du premier venu. Mais il a de drôles d'idées et pourtant je ne puis pas trouver cela mauvais. Quand un enfant s'est brûlé une fois, il a peur du feu. Alors j'ai pensé que vous pourriez mieux que personne me renseigner. S'il y avait quelque mal à dire de cette fille, vous ne l'auriez pas prise dans votre maison.

– Quant à ça, répondit la paysanne en espaçant ses phrases, pas de danger ! Si toutes les filles étaient comme celle-là, la race des vauriens n'aurait qu'à s'amender ou à aller se pendre, un des deux.

– Eh bien, alors, reprit Kathi, j'avais bien raison ! Dans tout un tas de femmes je n'en trouverais guère une qui me plaise mieux que celle-là. Dites moi donc, si on pourrait causer avec elle. Je ne puis pas attendre que la chose soit en règle. Après ça je pourrai mourir contente.

La paysanne se remit à tousser, toutefois pas sur le même ton, puis elle dit :

– Dommage ! Aujourd’hui ça ne va pas. J’ai envoyé la jeune fille faire des commissions. Elle ne rentrera que ce soir tard et tu ne pourras pas attendre jusque là ! Mais, si tu veux, je causerai avec elle, et je pourrai alors te dire ce qui en est. En tout cas, elle voudra d’abord voir Jean de ses propres yeux. Une fille comme Babeli, avec une fortune de cinquante écus, n’achète pas comme ça chat en poche.

Et la paysanne reprit son accès de toux.

– Sans doute, dit Kathi, mais que penses-tu ? Crois-tu qu’elle le prendrait ? Ou peut-être en a-t-elle déjà un autre ? D’après ce qu’elle a dit, ça ne m’en faisait pas l’effet.

– Oh ! oh ! tu en demandes trop. Tu sais, des filles comme elle ne vont pas commencer par raconter à leur maîtresse si elles ont ou non un amoureux. Quant à moi, je ne me suis aperçue de rien. Au contraire, on dirait qu’elle se soucie autant de se marier que de mourir. Mais tu sais, c’est à celles-là qu’il faut le moins se fier. Lorsqu’elles en trouvent un à leur gré, elles se laissent prendre comme des mouches.

– Tu as raison, répliqua Kathi. Bien souvent on n’y comprend rien. Mais la chose me tient terriblement à cœur et si tu pouvais glisser un mot, tu serais bien gentille. Tu sais, une bonne parole fait souvent beaucoup, et si tu l’encourages la jeune fille se décidera.

– Je n’en sais rien, je n’en sais rien ! dit la paysanne. Ces fillettes font souvent de préférence ce qu’on leur défend le plus. Elles tiennent cela de notre mère Ève, et je n’aime pas à me mêler de ces sortes de choses. Si ça ne va pas bien, on vous reproche d’en être la cause. Elles viennent alors avec des pleurs et des grincements de dents : « Oh ! si seulement tu m’avais mise en garde ! Tu aurais bien pu prévoir comment ça irait, on ne

peut pas demander d'une jeunesse comme j'étais qu'elle se l'imagine. Sans cela, à quoi serviraient les vieilles dans ce monde ? » Voilà le remerciement qu'on a quand ça va mal ; et quand ça va bien, on vous dit : « Oui ! je n'ai pas précisément à me plaindre, mais il n'y en a pas dix à la ronde qui fassent ce que je fais. Mon mari n'est pas un bête, mais c'est un bon benêt. Tu aurais été bien nigaude de nous déconseiller ». C'est pourquoi je ne veux pas m'en mêler autrement, mais je causerai avec la jeune fille quand elle rentrera. Elle réfléchira et, si elle sait ce qu'elle veut, elle te répondra. Mais ça ne va pas si vite, tu peux y compter. Ne t'impatiente pas, et dis toi que je t'ai promis que tu auras des nouvelles.

– Comme tu penseras, répondit Kathi, et merci pour tes bons avis. Mais je suis un peu pressée, parce que si Jean veut apprendre l'état de vannier, il faudrait qu'il s'y mît cet automne. Tu sais, c'est alors que ce commerce va le mieux, et qu'on paie le moins pour l'apprentissage.

– Comme je te l'ai dit, reprit la paysanne, tu auras des nouvelles, mais il ne faut pas avoir l'air trop pressé avec la jeune fille, sans quoi elle aura des soupçons et pensera qu'il y a quelque chose là-dessous.

– Tu as raison, mais tu peux bien lui dire ce qui en est et lui représenter tous les avantages qu'elle aurait. Quand le temps sera mauvais ou si ça ne lui convient pas pour une autre raison, je veux bien aller voiturier les paniers. Tu peux l'assurer aussi que pour aller ainsi colporter et passer de la marchandise aux gens, il n'y a personne qui s'y entendrait mieux qu'elle. Une petite femme polie et gentille comme elle vendrait la moitié plus qu'une autre. Ça ne veut pas dire que l'on devrait croire qu'elle n'a besoin de rien et lui demander compte de l'argent comme si elle devait tout rapporter à la maison à un kreutzer près. Ah ! non ! Si elle avait envie de s'accorder pour un demi-batz de soupe ou d'autre chose, ou même pour un batz entier, personne

assurément n'aurait rien à y redire. Elle pourrait employer ce qui lui ferait plaisir.



– Très bien ! je lui ferai la commission. Il est possible que cela lui plaise, mais je n'en sais rien et je ne veux pas trop m'en mêler, tu sais pourquoi.

– Sans doute, mais un mot peut souvent faire beaucoup.

– Bien ! bien ! Mais entre donc ! Tu dois avoir faim et soif, ne sois pas mécontente que je ne te l'aie pas dit plus tôt ; je voulais finir mon ouvrage.

Kathi eut beau regimber, la paysanne resta la maîtresse et l'hébergea de son mieux, toutefois de façon à lui faire comprendre qu'il ne fallait pas s'attarder trop. Lorsque Kathi eut fini de manger, elle ne put faire autrement que prendre congé et la paysanne ne la retint pas.

Elle avait quelque arrière-pensée de s'en aller ainsi avant qu'on revînt des champs ; elle se méfiait un peu que la jeune fille était au logis et que la paysanne avait voulu se débarrasser d'elle pour les empêcher de se rencontrer. Il s'en fallut peu qu'elle ne s'arrêtât derrière la haie la plus proche, jusqu'à ce que les gens revinssent pour prendre leur repas. Elle ne le fit cependant pas et si elle l'avait fait, elle aurait pu se convaincre

qu'effectivement la jeune fille n'était pas là. Sur ce point la paysanne avait dit vrai.

Lorsque Kathi fut partie, cette dernière se demanda si elle devait rire ou pleurer, tant la chose lui paraissait drôle. Elle pensait au dicton qui veut que lorsqu'il est écrit que deux personnes doivent se rencontrer, il n'y a ni montagne, ni vallée, ni homme, ni diable qui puisse les en empêcher. Il lui semblait qu'il serait un peu raide pour la jeune fille de prendre un petit valet à demi impotent, qu'elle n'avait vu qu'une fois. Il est vrai qu'elle était jusqu'à un certain point la cause de son malheur ; mais si toutes les filles avaient la conscience aussi timorée et pensaient qu'elles doivent réparer tous les maux qu'elles ont causés, il y en a beaucoup qui perdraient la tête ; les autres se suicideraient.

– J'ai, se disait-elle, rarement vu une pareille compassion chez une fille. Au contraire, il y en a beaucoup qui n'ont pas de plus grand plaisir que de causer le plus de malheurs qu'elles peuvent. On les dirait tombées tout fraîchement de la charrette du diable. Mais quand l'amour tourne en pitié, il devient terriblement violent. J'ai déjà eu l'occasion de voir cela et ce sera le cas pour Babeli. La pauvre fille n'a pas de chance ; personne ne l'aime, personne ne lui souhaite du bien, surtout pas un mari ; on aimerait mieux la voir au cimetière et avoir son argent en poche. Si un galant a le malheur de s'approcher trop de la maison, on lui fait un mauvais parti, on le trempe dans la fontaine, ou on le jette dans la fosse à purin, en sorte que la fille est tout à fait délaissée. Par dessus le marché, son frère est son tuteur. Naturellement une jeune fille aime mieux se marier que d'être mise en boudins ; ce garçon lui aura plu quand il a dansé avec elle ; il aura été convenable et poli, et elle ne se serait pas sauvée de lui si elle n'avait pas eu peur de son frère ou de sa crécelle de femme. À présent elle le voudrait ; elle pourrait faire alors de son argent ce qui lui semblerait bon ; elle aurait au moins quelqu'un à aimer, tandis que maintenant on la déteste et la persécute à cause de ce même argent. Or entre aimer quelqu'un et le

persécuter il y a assurément une grande différence. Je ne peux pas en vouloir beaucoup à cette jeune fille ; si elle ne s'y prend pas de cette façon, elle ne trouvera jamais un mari. Possible que si j'avais été dans le même cas, j'aurais depuis longtemps fait la même chose. Que diable a-t-on finalement de plus, d'être du grand monde, si l'on n'a pas à manger à sa faim, et si tout est assaisonné de mauvais vouloir et de maussaderie ? Mais cette vieille mère, elle m'a presque fait éclater de rire avec son idée fixe que cela devait arriver. Avec ses soixante-dix ans la brave femme n'est pas encore guérie de la folie de croire que le bonheur gît tout entier dans le mariage. Le mariage ! elle en a souffert sa vie durant, sans parler de celui de son fils, qui lui a fait traîner la misère pendant plus de quarante ans ; et quand il en est question pour la troisième fois, la voilà qui court le monde et veut à toute force qu'on se marie et qu'on fasse des paniers, et qu'on colporte, et qu'on s'accorde pour demi-batz de soupe, et pour demi-batz de quelque autre chose. Oh ! par exemple ! Babeli verra du pays s'il faut qu'elle colporte des corbeilles ! Son frère la rouera de coups, c'est sûr. Mais si tout cela ne donnait rien, je crois que c'est la vieille que le coup atteindrait, tant elle s'est fourré cette idée dans la tête. Après tout, il n'est pas nécessaire de faire des corbeilles, et si la chose prend, on pourra s'arranger autrement. La fortune n'est pas grosse, mais, si tous les deux se donnent de la peine, ils pourront faire de bonnes affaires en travaillant d'un métier en rapport avec leur condition et leurs forces, sans paniers, ni colportage, choses pour lesquelles je n'ai d'ailleurs aucun mépris. Mais que faire maintenant ? Rien, conclut la paysanne. Si la chose trotte encore par la tête de la jeune fille, si ce n'a pas seulement été une fantaisie passagère, elle viendra me trouver et voudra savoir quelque chose. Sans doute elle ne dira pas qu'elle vient pour cela ; elle présentera des fleurs ou un patron pour n'importe quoi, ou une commission qu'elle aurait à faire pour une personne qui n'existe ni au ciel ni sur la terre. Bref, elle viendra, et alors on pourra voir plus loin. Et si elle ne vient pas, eh ! bien, ce sera fini, comme c'est souvent le cas.

Ainsi raisonnait la paysanne.

Kathi n'avait pas pensé qu'elle rentrerait de si bonne heure. Elle n'avait pas cru autre chose, sinon qu'elle trouverait la jeune fille, qu'elle s'entendrait avec elle, ce qui durerait bien jusqu'au soir, soit que l'entrevue eût lieu chez la paysanne, soit que cela se fît dans un autre endroit. Puis elle aurait tenu à l'emmener tout de suite chez elle. Kathi se trouvait maintenant toute désorientée et ne savait pas quel chemin prendre. Elle se serait volontiers attardée quelque part ou aurait aimé à se renseigner encore sur les servantes de la paysanne. Mais elle était, la bonne vieille, aussi peu faite pour cela que pour être diplomate. Du reste, le bon Dieu prit soin qu'elle ne fût pas induite dans la moindre tentation, car tout le long du chemin elle ne rencontra pas un être vivant, pas même une souris ; les moineaux eux-mêmes ne faisaient point attention aux détritux tombés sur la route, et se tenaient complaisamment blottis dans la verdure des haies.

Kathi était toute agacée et aurait donné sa vie pour pouvoir faire comme eux, se chercher à l'ombre une petite place et y faire un bon somme. Mais elle n'osait se risquer à dormir au bord de la grand'route et encore moins dans les vertes profondeurs de la forêt. Sur le chemin elle pouvait être écrasée par une voiture ou des Bohémiens pouvaient la voler. Dans la forêt elle pouvait rencontrer des brigands, des serpents, des léopards. Toutes les histoires qu'elle avait entendu raconter de ce qui était arrivé à des voyageurs endormis, lui revenaient à l'esprit, chassaient absolument le sommeil de ses paupières, et faisaient mouvoir plus vite ses pauvres jambes. Car elle se rappelait aussi des histoires de voyageurs qui ne voulaient pas dormir et qui avaient fini par être pris ou mangés tout éveillés. Elle avait de tout autres pensées qu'en allant chez la paysanne. On remarquera que notre âme a une tendance à changer le cours de ses idées suivant les heures de la journée. Il en est d'elle presque comme de la terre qui revêt une autre coloration à chaque heure

du jour, sans parler des brouillards, de la pluie, de l'hiver et de l'été qui en modifient l'aspect.

Jean trouva singulière la conduite de la paysanne et se montra plus méfiant que sa mère.

– Il y a quelque chose là-dessous, dit-il. La paysanne n'envoie pas ses servantes dehors à propos de rien un jour ouvrier, et si elle n'avait pas craint que ma mère ne communiquât avec la jeune fille, elle ne l'aurait pas laissée partir à midi. Ce n'est d'ailleurs pas dans ses habitudes.

Les jours passèrent et la mère et le fils s'écartèrent toujours plus l'un de l'autre dans leurs appréciations. Le fils affirmait, avec toujours plus de conviction, que la paysanne ne voulait pas entendre parler de la chose et que peut-être elle n'en avait pas même dit un mot à la jeune fille. La mère, au contraire, prétendait toujours plus énergiquement que s'il n'y avait rien, la paysanne lui aurait fait savoir quelque chose et ne lui tiendrait pas ainsi le bec dans l'eau ; puisqu'elle ne faisait rien dire, c'est que quelqu'un viendrait et apporterait de bonnes nouvelles. Mais on ne pouvait faire tous les jours un pareil chemin.

C'est ainsi que non seulement on peut voir différemment une même chose, mais encore en tirer des conclusions tout opposées. Enfin ils tombèrent d'accord qu'on attendrait jusqu'au prochain dimanche. Si personne ne venait alors, on prendrait une décision. Laquelle ? Ils ne se prononçaient pas encore là-dessus.

Le dimanche suivant il vint quelqu'un, en effet, mais un tout autre personnage que Babeli.

CHAPITRE X.

L'Emme déborde et ensevelit les espérances et l'avoir de Kathi.



Le temps avait été pluvieux pendant toute la semaine ; il avait soufflé des vents chauds du sud-ouest ; les pommes de terre avaient encore noirci ; en plusieurs endroits, c'est à peine si l'on distinguait quelques tiges, tandis que les mauvaises herbes se donnaient à cœur joie de croître, absorbant à leur profit les forces vives du sol qu'aucune plante utile ne leur disputait. Il y avait là une leçon dont beaucoup de gens auraient pu profiter. Car il en est d'une âme comme d'un champ ; tous deux ont une force intérieure qui veut agir, enfanter, créer ; si rien de bon n'attire à soi cette énergie pour en profiter, elle produit du mal et laisse croître à plaisir les mauvaises herbes, les chardons et les épines. Il y a par millions dans le monde de ces champs sauvages que l'herbe folle a envahis sans qu'on y prît garde. C'est ce que le Sauveur dit en d'autres termes : « Lorsque le mauvais esprit a été chassé, si on laisse la maison vide, il revient avec sept autres esprits mauvais, et la condition de cet homme est sept fois pire que la première. »

Bon nombre de gens gardaient pourtant leur foi intacte et restaient fermement convaincus que toutes choses, les petites comme les grandes, ne nous viennent ni du hasard, ni de la nature, mais de la main paternelle de Dieu. Celles-là cherchaient Dieu de qui tout procède, lui demandaient que cette coupe passât loin d'elles, mais que, si telle n'était pas sa volonté, elle servît au salut de leur âme.

Notre Kathi pensait comme elles et Jean commença à puiser dans cette disposition d'esprit de sa mère consolation, repos et nouvelle énergie.

Il recommença aussi à aller à l'église, ce qui lui était d'autant plus facile qu'ici personne n'en était surpris, puisque personne ne savait combien ailleurs il avait été longtemps sans y remettre les pieds. C'est ainsi que le 23 août il y avait accompagné sa mère pendant que Jeannot était resté auprès d'Anne-Babi, qui l'avait attiré avec des noisettes. Pendant le sermon il régna une certaine inquiétude dans l'auditoire, et même du bruit dans la galerie du chœur. On ne savait pas ce que c'était et on n'y faisait pas grande attention, car il n'était pas si rare d'y entendre du remuement. Quand le service fut terminé, on ouvrit les portes ; un grand bruit frappa les oreilles de ceux qui sortaient. Ils virent alors l'Emme gonflée roulant ses ondes furieuses du haut en bas de la vallée, en grondant et en mugissant, couvrant ses berges, heurtant violemment ses digues. On avait bien, de temps à autre, parlé d'une crue à laquelle il fallait s'attendre ; on avait vu sur le sol des crapauds, des orvets, des grenouilles, habitants ordinaires de l'Emme ; on avait entendu le vieux chevalier de Brandis travailler durant plusieurs nuits à endiguer la rivière ; en plein jour on avait perçu dans le lit de l'Emme le cliquetis d'un char pesamment chargé, et quand on avait regardé, on n'avait pas aperçu un être vivant, aussi loin que le regard pouvait remonter le courant, mais on n'avait pas pensé à un débordement. Il avait plu dans la plaine, sur les collines basses, cependant pas à l'excès ni de façon à inspirer des

craintes. Mais ce fut comme en 1837, lors de la grande inondation.

Il s'était amassé dans les montagnes et les vallées une quantité de vapeurs, que leur lourdeur avait empêché de s'élever au-dessus des sommets, et ceux-ci n'avaient pas voulu s'abaisser devant ces nuées sans consistance, devant cette troupe éphémère, qui mène grand bruit aujourd'hui, et demain gît impuissante, transformée en boue, pour s'évaporer bientôt. Alors le rempart des nuages s'était effondré ; les flots se précipitèrent en torrents indomptables le long des flancs des montagnes, comblèrent les vallées supérieures et, de là, avec l'impétuosité furibonde d'un lac de montagne qui a rompu ses digues vieilles de milliers d'années, s'élancèrent dans le bas pays, dévastant tout sur leur passage, comme jadis les hordes sauvages des Tartares, parties des mystérieuses contrées de l'orient, passaient tumultueuses, comme portées sur les ailes de l'ouragan, et, pareilles à un gigantesque incendie, promenaient la dévastation sur la terre.



Les gens étaient là, comme pétrifiés, sur le cimetière qui domine l'Emme et contemplaient les eaux en fureur. Par endroits, la rivière se soulevait en vagues hautes comme de petites maisons, telles qu'on n'en avait encore jamais vu, enlevant sur ses bords des troncs et des arbres qu'elle projetait violemment

contre les ponts ; elle s'élançait par dessus les digues, qu'elle crevait par endroits, épandait au loin ses flots sur les riches cultures, allait retrouver les anciens bas-fonds où elle s'était déversée dans les siècles passés, alors que probablement elle était allée chaque année s'y promener quelquefois pour varier ses plaisirs.

Kathi était mortellement angoissée. Jeannot était de l'autre côté de l'Emme ; le pont à demi pourri vacillait sous la poussée sauvage des vagues ; au-delà du pont, quelques-unes de ces vagues envahissaient déjà la route. Elle se hâtait autant que ses jambes le lui permettaient pour traverser le pont branlant, malgré les avertissements qu'on lui donnait ; mais la route était déjà couverte par l'eau, et, à chaque instant, le pont menaçait de s'abîmer dans les flots de la rivière grondant en tonnerre. Mais Kathi ne prenait pas garde à l'eau, bien que personne n'en connût la profondeur ; Jean accourut et voulut la persuader de ne pas passer de l'autre côté, lui disant qu'il irait seul. Mais la vieille femme ne voulut rien entendre. Alors Jean la chargea sur son dos et la porta à travers l'eau. Mais déjà le chemin le plus court pour atteindre la maisonnette était barré ; ils n'y arrivèrent que par un long détour, et non sans que Jean fût obligé encore une fois de prendre sa mère sur ses épaules.

La maisonnette était encore au sec, mais, ô ciel ! l'Emme couvrait le lin étendu dans la prairie. Or rien n'est plus pernicieux au lin que cette eau trouble, surtout que, lorsqu'elle s'écoule assez vite, elle l'entraîne avec elle, si bien qu'on en retrouve les tiges accrochées aux broussailles et aux branches des arbres, ce qui est naturellement un grand crève-cœur.

Kathi jetait les hauts cris, levait les bras au ciel, voulait se jeter dans l'eau qui engloutissait tout son avoir.

— Non pas ! non pas ! disait Jean. Vous ne pouvez quand même rien faire. Laissez-moi prendre un râteau, mettez-vous sur le bord et attrapez ce que je pourrai happer au passage.

Mais ce qu'il pouvait pêcher ainsi était peu de chose ; l'eau montait toujours, il en avait jusqu'aux genoux. Elle battait les pieds de Kathi, passait par dessus ses souliers.

Tout-à-coup on entendit un vacarme dans les taillis comme si un dragon féroce y eût pénétré en rampant ; l'Emme avait rompu ses digues.

Kathi s'écria : Cours, Jean ! Sauve-toi !

Jean ne pouvait courir, mais d'un effort vigoureux et en s'aidant de son râteau il parvint à s'arracher à la fureur des flots à temps pour saisir dans ses bras Kathi toute raide de peur et la porter vers la maisonnette qui demeurerait comme une petite île au milieu des eaux envahissantes.

Là il déposa son fardeau et regarda de tous côtés, cherchant plus loin un refuge. Mais il n'aperçut que de l'eau, toujours de l'eau qui non seulement couvrait le sol mais roulait des vagues comme un torrent. L'eau de l'Emme ronge, creuse ; là où elle a un courant violent, il se produit des trous, des creux où l'on perd aisément pied, et où celui qui s'y aventure est bientôt englouti. Jean se rendit compte que c'était dans la maisonnette qu'ils étaient encore le plus en sûreté. Il faisait jour et par conséquent on voyait clairement où l'eau était le plus dangereuse. Mais ce qui est épouvantable, c'est l'inondation du milieu de la nuit, quand on entend le sourd grondement des vagues, que le sinistre et mystérieux clapot s'approche toujours davantage, que le sol nous manque sous les pieds, que l'écume des flots nous fouette le visage, que tout d'un coup on se sent soulevé par un bras invisible et emporté comme une feuille tombée dans l'eau.

Jean remarqua que le courant restait au fond du lit de la rivière, qu'il ne se dirigeait pas du côté de la maisonnette, qu'ici l'eau se bornait à s'étendre et que le trop-plein seul se déversait sur les prés, mais sans autre effet pour le moment que de les inonder, en sorte que l'on pouvait ne pas s'angoisser outre mesure.

Cependant l'eau montait toujours, et, si le courant se trouvait entravé soit par une accumulation de bois, soit par un arbre déraciné qui tomberait en travers, ou si l'eau venait à creuser des trous dans le terrain meuble, le danger devenait grand ; alors Jean n'aurait d'autre moyen de sauvetage que d'enlever les portes et d'en faire avec les bois de lit une digue pour détourner le flot. Il montait la garde devant la maisonnette. À l'intérieur Kathi se lamentait et priait, parlait avec son fils par le guichet de la petite fenêtre ; les poules se tenaient sur la table, le petit agenouillé sur le banc s'amusait des débris de toute sorte que l'eau charriait. Il n'avait aucune notion du danger et se réjouissait d'avance des poissons qu'il prendrait, quand les eaux se seraient retirées. C'est là ce que font bien des jeunes gens, qui ne désirent qu'une bonne inondation et se frottent les mains à la pensée des poissons qu'ils pourront pêcher en eau trouble, sans songer que l'ouragan pourrait les engloutir. D'après ce qu'on raconte, plus d'un de ces insensés a évoqué le diable, et le diable s'est empressé de le prendre pour le remercier.

C'était une situation atroce que celle de ces gens, qui n'avaient jamais rien vu de pareil et qui se sentaient sur cet îlot perdu au milieu des flots. Pour des Frisons, pour des marins qui se sont déjà promenés en pleine mer sur une planche, cette situation n'aurait rien eu d'extraordinaire, mais pour des gens accoutumés à être au sec, habitués tout au plus aux mugissements de l'Emme et non pas à voir ses vagues envahir la hauteur sur laquelle était située leur maisonnette, c'était autre chose. Les nuages se traînaient sombres et troubles sur la terre, les eaux déchaînées roulaient leurs flots d'un gris jaunâtre sur la campagne, et derrière le bouquet de bois on entendait encore la voix puissante de la rivière débordée. Entre les nuées et l'eau, sur la lisière des collines, on apercevait des hommes regardant les vagues couvertes de bois, de petits arbres et de débris de maisons. Mais ils ne pouvaient apporter aucun secours, ils ne pouvaient que contempler le désastre et, quand ils tombaient à l'eau, pousser des cris, car à des lieues à la ronde il n'y avait pas un canot. Il ne soufflait aucun vent, la pluie tombait sans bruit,

on n'entendait rien que le mugissement des eaux déchaînées, le fracas des flots torrentueux, et parfois il semblait que par dessus le bois on aperçût l'une des vagues immenses lever sa tête jaunâtre pour voir si, plus loin, il n'y avait pas encore quelque chose à détruire.

Et l'eau montait toujours, elle envahissait la cuisine, heurtant par ci, heurtant par là, tournoyant comme pour se creuser une issue. On eût dit que sous la maisonnette il n'y avait plus de fondements, et que le flot allait l'entraîner vers le bord occidental de l'Emme. Et Jean était là seul, faisant ce qu'il pouvait ; derrière lui Kathi se lamentait, serrant l'enfant dans ses bras, pour que, s'il devait périr, il ne mourût pas seul, mais s'endormît avec sa grand'mère dans la mort, comme il avait dormi vivant dans ses bras.

Lorsqu'un lion sort de sa retraite en mugissant, se baisse et d'un élan de fauve se jette sur le voyageur, l'effroi, aussi rapide que l'éclair, secoue les membres du malheureux, et avant qu'il ait pu lier deux idées, il a trouvé la mort. De même lorsque sous ses pas un énorme serpent lève tout à coup sa tête au dessus des hautes herbes en ouvrant une gueule béante et en dardant sur lui la flamme de ses yeux verdâtres, le saisissement fige le sang dans ses veines, une sueur froide coule de son front ; le serpent se dresse lentement, déroule lentement ses replis dans l'épaisseur du gazon, puis l'enlace de ses anneaux étroits et glacés, s'enroule autour de son cou, se replie sur lui-même en resserrant toujours plus son étreinte ; la tête de sa victime se gonfle, ses os craquent l'un après l'autre, sa respiration s'arrête, le corps mort s'affaisse ; et le malheureux a vu lentement le serpent venir, lentement il l'a senti s'enrouler autour de lui, enlacer son cou de ses froids anneaux, se glisser de nouveau à terre en serrant toujours plus fort ses nœuds ; de tout cela il a eu la sensation lente, graduelle ; il a pu penser, calculer, garder sa connaissance jusqu'au dernier souffle. Eh bien ! qu'aimerez-vous mieux ? Mourir sous la griffe du lion, ou étouffé par un serpent ?

Quand le ciel semble de flamme dans l'embrasement des éclairs, quand la terre chancelle sous le grondement de la foudre, que les ruisseaux se précipitent des montagnes, que les réservoirs des abîmes s'entrouvrent, que l'ouragan fracasse les forêts, renverse les maisons, que les éléments déchaînés se ruent l'un sur l'autre, se confondent dans une gigantesque mêlée et que l'homme est là au milieu d'eux, que la mort ouvre devant lui sa gueule béante, que l'épouvante le pétrifie, c'est comme si la gueule d'un lion s'ouvrait devant lui.

Mais quand le ciel est tendu de gris, que les nuages s'abaissent vers la terre, que la pluie tombe sans bruit, que les eaux montent lentement, que les vagues jaunâtres lèvent leur tête, lançant leur écume toujours plus haut, qu'elles viennent rouler toujours plus près, qu'elles promènent leur langue glacée sur vos pieds, qu'elles clapotent toujours plus haut autour de votre maisonnette en resserrant leurs anneaux et en ébranlant les murs qu'elles enlèvent pièce à pièce, quand enfin tout est englouti dans une vague sauvage, cela ne ressemble-t-il pas à une mort sous l'étreinte d'un serpent, mort lente, mort horrible ?

Eh bien, c'est cette mort qui semblait vouloir se glisser toujours plus près de ces malheureux. Car les vagues gonflées montaient toujours plus haut, la poussée de l'eau serrait la maisonnette toujours plus étroitement. Jean avait mis la porte en travers du courant, le flot l'emporta ; il la remplaça par une vieille auge à porcs, celle-ci risquait d'avoir le même sort. Les heures passaient l'une après l'autre, lentement, dans une cruelle angoisse ; le ciel était si sombre, que la nuit semblait descendre. Évidemment le soir approchait et si les vagues montaient encore, ce serait leur dernier soir sur la terre, et après ce dernier soir la nuit qui n'a plus de lendemain ici-bas.

Il sembla tout à coup à Jean que l'auge à porcs n'était plus si violemment ébranlée par les secousses des vagues, que celles-ci ne montaient plus si haut ; la surface de l'auge émergeait déjà davantage.

– Mère ! je crois que l'Emme se calme, cria-t-il dans la chambre par la fenêtre.



– Dieu soit loué ! répondit Kathi ; ainsi donc nous n'allons pas encore mourir ! Je croyais que cela ne me ferait pas tant et cependant j'ai eu terriblement peur. Ah, mon Dieu ! quand une chose est passée, elle vous semble tout autre que lorsque vous l'aviez devant les yeux. Mais fais bien attention, Jean, l'Emme n'est jamais si méchante que quand elle diminue. C'est alors seulement qu'elle ronge, et qu'elle fait de grands trous.

– Oui, mère, c'est vrai pour les barrages et les digues, mais ici, si l'eau se retire, nous sommes sauvés, car elle s'écoule par en bas.

Effectivement l'eau se calmait, se reposait toujours plus. Bientôt la maisonnette n'en fut plus tout à fait entourée. Ça et là une tache de sec se montrait et s'élargissait toujours plus, et ces taches devenaient toujours plus nombreuses ; les vagues les recouvraient un moment en se heurtant l'une l'autre, et tout redevenait un lac. Mais dès qu'elles avaient passé, il y avait un plus grand espace sec, et bientôt l'on put faire le tour de la maison-

nette sans avoir les souliers pleins d'eau. Mais à peine se livraient-ils joyeux à l'espoir d'être sauvés, que le tocsin commença à résonner du haut en bas de la vallée ; ces sons, lugubres comme des sanglots, dominaient le fracas des eaux. C'était la cloche d'alarme. L'Emme courroucée, perfide, menaçait de déborder, mettant en danger des villages entiers, de grands espaces de terrains. Dans leur angoisse les malheureux faisaient savoir à tous leur détresse, implorant secours et pitié. Pour comble de maux, l'obscurité descendait sur la terre, la nuit venait ; des lumières commençaient à briller ; on eût dit que tous les farfadets se mettaient en mouvement pour éclairer les hommes dans leur dangereuse et pénible besogne. Car il n'y a rien de plus périlleux et de plus angoissant que de lutter à la lueur des lanternes contre des eaux courroucées. Involontairement on croit avoir affaire à d'occultes puissances des ténèbres. La détresse paraissait régner de l'autre côté de la rivière, et la bonne Kathi ne pouvait plus jouir de son bonheur ; elle ne pouvait s'empêcher de se tourmenter pour les pauvres gens sur qui tombait dans la nuit noire le fléau de l'inondation.

Cette nuit-là, ceux qui demeuraient dans le voisinage de l'Emme dormirent peu. Quand même le niveau des eaux baissait, la rivière n'était pas moins dangereuse, elle tentait partout des retours offensifs ; mais quand le jour revint, tous remercièrent Dieu, car ce retour du jour, c'était la consolation, l'espoir de réussir à détourner d'autres conséquences du fléau.

On y parvint en effet, mais le dommage causé était déjà bien assez grand. Beaucoup de terres avaient été dévastées, beaucoup de bois emporté, beaucoup de barrages rompus ; des maisons étaient détruites, des hommes même avaient péri. Les terrains au bord de l'Emme sont pour la plupart découpés en parcelles nombreuses, partout où ils sont cultivables. Ces petites parcelles sont généralement la propriété de pauvres gens, ou se louent pour des plantations. Ce terrain d'alluvion de la rivière, devenu cultivable dans le cours des siècles, est singulièrement propice à la culture du lin, et est en majeure partie utilisé dans

ce but. Le dommage était par conséquent considérable. Toute la récolte de l'année était abîmée, perdue. Le lin, bien qu'arraché et étendu sur l'herbe dans les prairies voisines, avait été entraîné par le courant, ou gâté, et là où la rivière n'avait pas elle-même arraché les pommes de terre, et s'était bornée à les inonder, celles-ci pourrissent au bout de quelques jours, et cela sans exception.

Le fléau avait atteint de pauvres gens, auxquels il avait tout pris, tout le fruit de leur travail, toute leur espérance, si petite fût-elle, si insignifiante aux yeux d'un homme riche qui l'aurait évaluée en argent. Qu'on se représente un pauvre ménage, six enfants et la mère autour d'une table, pendant que le père va à son travail pour ramasser quelques sous. La mère et ceux des enfants qui peuvent trotter, ont, tant que durait le printemps, travaillé et peiné pour planter de quoi manger sans avoir besoin de rien acheter. Ils ont des choux, des raves, des carottes, des pois, des pommes, de terre, du lin, et tout cela est beau, tout cela promet.

Le dimanche, quand le père de famille revenait à la maison, sa femme le conduisait voir leurs plantations, lui montrait leurs richesses en perspective, lui racontait la peine qu'elle s'était donnée, lui expliquait ses petits calculs, supputait ce qu'elle pouvait espérer récolter, ce qui lui resterait à vendre, ce qu'elle pourrait apporter à la caisse commune où l'on puiserait pour payer le loyer et habiller les enfants. Le mari disait alors :

– Eh ! eh ! ça va bien, ça fait plaisir à voir, on aime à revenir à la maison. Si seulement ça allait partout comme ça. Mais mon camarade est allé, lui aussi, il y a quinze jours, à la maison ; il est revenu tout malade et on l'a enterré avant-hier. Il avait pour sa bande d'enfants une femme paresseuse ; quand même il faisait son possible, il s'enfonçait toujours plus dans la misère. Il était aussi d'avis de planter, mais chaque fois qu'il allait voir le jardin, tout était étouffé par les mauvaises herbes. Il aurait voulu qu'on semât du lin, il avait acheté des semences et de

l'engrais ; la femme devait soigner tout ça, mais, il y a quinze jours, quand il est revenu et qu'il est allé voir, il n'y avait pas un brin de lin de semé. Sa fainéante de femme avait revendu les semences et l'engrais. Alors il s'est mis dans une colère terrible, il en a pris la jaunisse, et quinze jours après il était dans la tombe. Mais, comme ça, on a du plaisir à revenir à la maison, on se donne volontiers du mal et on épargne, quand on voit que les autres font leur possible de leur côté.

Quand un mari parle ainsi, c'est la meilleure récompense pour sa femme. Elle lui dit bien : « Tiens ! ça m'étonne que tu sois une fois content ». Mais au fond du cœur elle est heureuse ; elle mettra encore un peu moins de farine dans la soupe, boira son café encore un peu plus clair, se lèvera de plus grand matin, ira se coucher plus tard, se réjouira à chaque repas en voyant l'appétit de ses enfants, et dira : « Dieu soit loué ! nous avons de quoi passer l'hiver, s'il plaît à Dieu ».

Mais telle n'était pas cette fois la volonté de Dieu. La voilà maintenant, le lundi matin, devant ses plantations dévastées ; elle en ramasse les débris de ses mains tremblantes, le courage et la vaillance de son cœur ne sont plus que le lumignon qui va s'éteindre. Les larmes coulent sur ses joues bleuies ; elle ne sait plus qu'entreprendre, ni comment elle s'en tirera. L'avenir est là béant devant elle comme un abîme noir et sans fond ; si elle n'avait pas ses enfants et son mari, elle aimerait mieux se précipiter les yeux fermés dans la mort.

Non moins désespérée que beaucoup de ces mères de famille devant leur petit coin de terre, était ce matin là Kathi devant sa cabane. La veille, elle avait tremblé toute la journée pour sa vie ; quand le tocsin gémissait, elle s'était lamentée sur le sort des autres pauvres. Maintenant qu'un nouveau jour avait lui, que l'on ne craignait plus pour sa vie, que les cloches d'alarme s'étaient tues, quand elle sortit de sa maisonnette, quand elle vit devant elle la terre aussi grise que le ciel, elle fut obligée de

s'appuyer aux montants de la porte ; elle se rendait compte seulement alors de toute l'étendue de sa ruine.

Son petit fonds de terre était ravagé par l'inondation, bien autrement encore que l'année précédente ; on eût dit le lit de la rivière même ; le lin avait disparu, y compris celui qu'elle avait repêché avant la rupture des digues, et qu'elle n'avait pas caché. Tout son champ n'était plus qu'une couche de sable d'un pied d'épaisseur ; il n'y restait plus trace de culture. Vrai, cela était dur !

Jeannot s'efforçait de la consoler avec ses poissons, mais cette consolation était aussi vaine que bien d'autres ; car il avait beau chercher, il n'y avait nulle part trace de poissons, le courant avait tout emporté dans sa violence.

Jean était debout, absorbé dans de sombres pensées. Pendant longtemps il n'ouvrit pas la bouche. Enfin il dit :

– Là où je suis, le malheur y est. C'est un fait. Ce que nous avons de mieux à faire, c'est de nous résigner, de prendre les choses comme elles viennent, et de travailler jusqu'à ce que nous n'en puissions plus, en remettant le reste à Dieu. On ne nous laissera pas mourir de faim, et, si cela arrive, eh bien ! nous aurons fini de souffrir. Il faut d'ailleurs bien mourir une fois. Nous allons tâcher de déblayer là où la couche de sable est la moins épaisse, et de prendre les pommes de terre qui sont encore bonnes. C'est un rude travail, mais, si nous faisons notre possible, personne n'aura rien à nous reprocher.

Un voisin, qui passait par là, lui suggéra l'idée que le meilleur parti à prendre serait qu'il se fit donner par l'autorité un certificat attestant ce qui lui était arrivé. Muni de ce papier il devrait parcourir le pays pour récolter des aumônes. Mais il s'agissait de se dépêcher pour être le premier.

– Je t'assure, disait-il, que, si tu sais t'y prendre et faire sonner ta misère, l'affaire sera excellente.

Mais le voisin en fut pour son conseil. Jean, pour le moment, ne voulait pas encore mendier.

CHAPITRE XI.

C'est sur les tombes que croissent les plus belles roses et quand la détresse est la plus grande, que Dieu est le plus près.



Il n'y a certainement pas de travail plus triste que celui auquel devaient se livrer nos inondés. Ils pouvaient manier la pelle pendant des heures pour enlever le gravier, avant d'arriver enfin à une tige de pommes de terre, et, quand ils arrachaient la plante, il n'y avait à la base que quelques mauvais tubercules qu'ils mettaient sécher dans la grange ; lorsque, quelques jours plus tard, ils venaient y jeter un coup d'œil, la moitié était déjà pourrie, et ils ne savaient ce qu'il adviendrait de l'autre moitié. Ils se dépêchaient pour en sauver le plus possible. Car le bruit courait que l'Emme déborderait bientôt de nouveau. On tremblait d'avance, car barrages et digues étaient rompus, on n'avait

pu en rétablir qu'une minime partie, les travaux de l'été mettaient tous les bras en réquisition. Quelques-uns, qui avaient eu le temps de s'adonner à la réfection des digues, n'avaient pas de bois, d'autres se laissaient dominer par l'esprit de contradiction.



– On a déjà bavardé beaucoup sans que rien soit arrivé, disaient-ils. S'il fallait faire attention à tout ce qui se dit, on ne serait pas prêt au bout de l'année. En attendant, ce n'est pas une plaisanterie que des barrages et des digues rompus. Quand une serrure est gâtée, on fait venir un serrurier, alors même que ça dérange ; on n'attend pas que les voleurs aient eu le temps de s'introduire dans la maison. Or l'Emme est bien plus forte que des voleurs ; ceux-ci, on peut encore les chasser, mais allez donc chasser la rivière, quand elle arrive devant une porte ouverte. Seulement, à ce moment de l'année, on a autre chose à faire que des barrages et il faut bien que les travaux de campagne s'achèvent. Il n'est d'ailleurs écrit nulle part que l'Emme reviendra. On n'a lu nulle part qu'elle déborde deux fois de suite à si peu d'intervalle.

Ces braves gens avaient déjà oublié qu'en 1837 cela arriva deux fois de suite. Et effectivement, que cela fût écrit ou non, l'Emme revint. Juste le dimanche suivant, sans que personne se fût precautionné, elle redescendit les vallées, non plus en grondant et rugissant comme la première fois, mais tout doucement, à la dérobée, sournoise et d'autant plus méchante. C'était vrai-

ment comme le mauvais esprit de la vallée qui venait terrifier les hommes et leur faire prendre les jambes à leur cou. Au lieu de boire chopine et de jouer aux cartes, c'était après des haches et des chaînes qu'il fallait courir, puis s'en aller braver les intempéries pour arrêter le torrent menaçant.

C'est chose curieuse que l'Emme choisisse toujours les dimanches pour ses exploits. Peut-être n'est-ce pas elle qui les choisit. Qui sait si ce n'est pas quelqu'un qui l'envoie ce jour-là chez les hommes qui s'accoutument à travailler le dimanche et n'ont plus de temps à consacrer à Dieu ? Il leur adresse le redoutable prédicateur du désert pour leur déclarer que, s'ils veulent absolument travailler le dimanche, il leur donne de l'ouvrage en suffisance et pour longtemps, jusqu'à ce qu'ils sachent ce que c'est que le dimanche et comprennent qu'il faut le sanctifier, pour que le Seigneur ne leur envoie pas son terrible messenger.

C'est avec colère qu'il prêcha, ce farouche prédicateur. Partout la détresse ébranlait les cœurs, on ne dormait plus, les farfadets couraient le long de l'Emme, des lueurs dansaient ça et là sur les vagues grises. La cabane de Kathi resta cette fois à l'abri du danger, grâce à l'humeur changeante de l'Emme, mais non loin de là, sur l'autre rive, il s'était produit au milieu de la nuit une épouvantable brèche dans un terrain où les maisonnettes étaient presque aussi serrées que le chanvre dans un champ et où, dans chacune d'elles il y avait presque autant d'âmes vivantes, d'enfants surtout, que de tuiles sur les toits. Le chasseur sait quel bruit d'ailes remplit une forêt de chênes, quand la nuit on y fait lever une bande de ramiers. Qu'on se représente les cris et le tumulte, quand les flots déchaînés vinrent gronder autour de ces maisonnettes, quand les enfants, obligés de sauter de leurs lits, étaient hissés demi-nus à l'étage supérieur sans savoir pourquoi, car personne n'avait le temps de le leur expliquer, et ce qu'on disait, ils ne le comprenaient pas. Tout ce monde criait, se lamentait, hurlait : c'était un concert de plaintes comme on en entendra un au jour du jugement, quand les morts sortiront

de leurs tombeaux. La clameur montait de maison en maison parmi le mugissement des flots et personne ne savait ni ne pouvait expliquer aux autres pourquoi on criait ici ou là, ni ce qu'on criait. On se figurait les choses au pire pour les autres, on les attendait non moins terribles pour soi-même et, dès qu'on voyait une lanterne s'éteindre, on croyait à l'engloutissement d'une habitation.

Plus bas, assez loin de là, une montagne barrait le chemin à la rivière qui se précipita avec un rugissement terrible dans une gorge profonde, brisant sur son passage les ponts et les digues pour regagner son ancien lit, chargée de butin de toute espèce, ayant balayé autour des habitations tout ce que la négligence avait laissé traîner derrière la porte ou qu'on ne pouvait remiser. Elle ne s'inquiéta pas des pauvres gens restés en haut dans de mortelles transes, descendit son chemin avec un ronflement sinistre, secoua tous les barrages, en rompit pour des milliers d'écus, emportant sur son dos à travers le pays les marques de sa sauvagerie. Et partout où elle passait s'élevaient des cris de détresse. Les femmes gémissaient sur les horribles dévastations qui devaient avoir eu lieu dans les endroits situés plus haut, et, à mesure qu'elles se mettaient à pleurer, la légende, ou si l'on aime mieux, la renommée sortait de son tombeau, enflant ses joues, parcourait du haut en bas la rivière et semait sur sa route les récits les plus étranges. On avait vu des enfants au berceau, des mères avec leurs nourrissons, des troupeaux de vaches, tout un ménage de neuf personnes mortes comme des souris prises au piège ; des maisons entières englouties, l'une d'elles avec un coq chantant tranquillement de tout son gosier sur le toit ; une grange emportée, dans laquelle six batteurs continuaient à lancer leurs fléaux, sans s'apercevoir qu'ils étaient sur l'eau.

La renommée répandait ces faits et bien d'autres non moins extraordinaires et semblait n'avoir ni trêve ni repos ; pendant une longue série de jours, ce fut par tout le pays une succession de nouvelles plus surprenantes les unes que les autres. On racontait surtout des choses à faire dresser les che-

veux à propos de la brèche faite à la digue, et d'innombrables troupes de visiteurs vinrent voir le nouveau lit que l'Emme s'était creusé. Ce malheur à lui seul détourna l'attention des autres dommages, et les malheureux purent pleurer en paix à côté de leurs plantations dévastées, sans que personne les dérangeât.

Comme tout le monde y courait, Jeannot eut la curiosité d'aller voir le désastre et tourmenta son père pour qu'il y allât avec lui. La grand'mère se joignit à lui :

– Pareille chose ne se voit peut-être qu'une fois dans cent ans, et si dans cinquante ans et plus on en parle un jour, l'enfant pourra raconter qu'il l'a vue, que le père y est allé avec lui et lui a tout montré, que sa grand'mère vivait encore à cette époque et qu'il avait mis ses premières culottes.

C'est là, en effet, la leçon d'histoire la plus simple et la plus naturelle et qui vaut mieux que toutes les leçons artificielles de l'école.

Kathi resta seule au logis avec les deux poules.

On sait que les gens sont attirés là où est leur trésor, aux lieux où est enseveli quelque chose qui leur a été cher, où ils ont été jeunes, où les joies innocentes du premier âge ont passé sur eux. C'est ainsi que l'on en voit pleurer sur des tombes et, quand même chaque fois leurs blessures saignent à nouveau et que leur douleur se ravive, ils y trouvent un attrait irrésistible. C'est ainsi que les incendiés viennent errer sur le lieu du sinistre ; cent fois ils l'ont fouillé en vain, n'importe, il faut qu'ils reviennent à la place où leur avoir a été enfoui. Il en était de même pour Kathi avec ses plantations, bien que chaque fois le cœur lui manquât presque quand elle voyait si grises et si nues ces cultures qui avaient si bien fleuri, qui promettaient tant. Il n'y avait plus grand'chose à faire maintenant. Il était trop tard pour rien semer et le terrain n'était plus assez bon ; il fallait rapporter de la bonne terre, enlever la sable et les pierres. Du moins elle était

là, s'occupant on ne sait à quoi, cherchant sans savoir quoi et sachant d'avance qu'elle ne trouverait rien. Après avoir ainsi travaillé inutilement sans savoir à quoi ni pourquoi, elle s'asseyait. Et quand elle se sentait seule, loin de tout regard, au bord de son champ, elle pleurait et menait deuil, cherchant un peu d'espoir et ne le trouvant nulle part.

– Il y a un peu plus d'une année, songeait-elle, j'étais à cette même place. J'avais enlevé le sable, j'avais déploré la perte de mon lin et je croyais avoir passé par toutes les épreuves possibles. Je pensais que jamais plus grand malheur ne pourrait m'atteindre. Et maintenant, mon Dieu, que de maux ont fondu sur moi depuis une année ! Deux fois la maladie des pommes de terre, mon fils impotent, et à présent encore une inondation qui a tout, tout anéanti ! Alors j'avais encore un peu d'argent dans l'armoire ; maintenant elle est plus que vide ; alors il y avait encore de bonnes gens, maintenant ils ont autre chose à faire ; alors il n'y avait qu'un petit nombre de gens qui eussent subi du dommage, on avait pitié d'eux et on le leur témoignait, maintenant le malheur en a atteint un grand nombre, et il n'est plus guère question de pitié et de commisération pour personne en particulier. Les gens ont assez à faire à eux-mêmes et la tête pleine de toutes sortes de choses ; ceux que le malheur n'a pas atteints courent à la grande brèche et il n'y en a pas un qui pense que d'autres ont été tout aussi maltraités. Je puis bien rester ici seule, délaissée, à pleurer et à me demander ce qu'il faut faire. Pas une âme ne s'occupe de moi ! L'autre fois, j'étais aussi à cette même place et je m'inquiétais de savoir où je me procurerais des pommes de terre pour les planter là où était le lin et voilà que le bois s'est ouvert et qu'il en est sorti une bonne fée qui est venue à mon aide. Mais aujourd'hui je pourrais y rester longtemps, le bois restera le bois, il n'en sortira plus de fée bienfaisante.

Au moment où Kathi tournait ses regards vers l'endroit d'où la paysanne lui était apparue, elle vit que cette fois encore il y avait là quelqu'un. Ce n'était plus une grosse et lourde femme,

mais une gentille figure rose et blanche qui regardait au travers des branches de sapin. Kathi allait pousser un cri, croyant, au premier moment que c'était une fée véritable, une sylphide de la forêt, voire même un ange que Dieu lui envoyait pour calmer son chagrin. La jeune fille dut s'approcher tout près et la saluer amicalement avant qu'elle se remît et reconnût la servante de la paysanne, la riche demoiselle aux cinquante écus.



Elle et Jean avaient perdu toute espérance puisqu'ils ne recevaient aucun message, et, dans leur misère, ils n'y avaient plus songé. L'Emme avait emporté avec leur lin tous leurs rêves et tous leurs plans. Lorsqu'enfin elle reconnut la jeune fille, toutes ses espérances se réveillèrent subitement, brillant devant ses yeux comme un jardin enchanté sur lequel flottait seulement un léger petit nuage, le nuage du doute. Venait-elle dire oui ou non ? Kathi aimait à supposer un oui, car, se disait-elle, si la jeune fille voulait dire non, elle n'oserait guère venir elle-même apporter cette réponse. Mais peut-être voulait-elle voir les choses de plus près encore avant de se décider ?

Les yeux de la vieille femme rayonnaient de plaisir, quand elle souhaita la bienvenue à la jeune fille, l'introduisit dans sa petite maison et l'obligea à entrer dans la chambre. La jeune fille faisait des façons, disant qu'elle ne pouvait s'arrêter, qu'elle

avait seulement voulu s'informer d'eux en passant et savoir s'ils avaient souffert aussi.

– Entre quand même un moment, dit Kathi un peu désenchantée. Là dehors on ne peut pas échanger quelques paroles dans l'intimité ! Tu viens sans doute m'apporter la réponse.

– Quelle réponse ? demanda Babeli.

– La paysanne t'a pourtant dit quelque chose ?

– Non, elle ne m'a rien dit.

– Mais voyez donc quelle femme ! Et fiez-vous à une femme plus qu'à un homme ! J'ai bien pensé qu'elle devait avoir quelque chose comme ça dans l'idée, quand elle m'a expédiée si vite, sans m'offrir à dîner malgré la grande chaleur. C'est pourquoi j'avais envie de guigner depuis derrière la haie. Elle ne veut pas te laisser partir, elle en aurait trop de regret ; c'est pour cela qu'elle était si pressée de se débarrasser de moi et qu'elle ne t'a rien dit, la vilaine femme qu'elle est !

– Vous avez donc été là ?

– Eh ! oui, j'ai été là. Mais entre donc, assieds-toi ; je vais te faire une tasse de café et te raconter la chose. Oh ! la vilaine femme !

En attendant, la paysanne n'était pas si méchante que le pensait Kathi. Babeli n'était pas venue chez elle dans l'intervalle ; quant à servir d'entremetteuse, elle ne le voulait pas. Babeli avait été très péniblement impressionnée de ce que la cousine ne lui témoignât plus la même sympathie et n'eût pas l'air de s'apercevoir de ce qu'elle avait sur le cœur.

– C'est une grossière, une vilaine, pensait-elle. Elle ne s'inquiète de personne, pourvu qu'elle puisse commander et régenter ; c'est tout ce qu'il lui faut. Il n'y a personne au monde qui s'intéresse à moi ; mon père et ma mère sont au ciel. Ah ! si

seulement je pouvais les rejoindre ! Je ne serais plus au chemin de personne. Cela vaudrait mieux pour moi.

Telles étaient les réflexions de Babeli ; ce n'était pas un nuage passager, mais la vraie disposition de son âme qui se reflétait sur son visage, dans toute sa personne. Elle avait le cœur bien lourd et ce poids pesait sur tous ses membres ; de tout loin un œil exercé eût pu remarquer que la jeune fille avait quelque chose. Et, en effet, il y avait des yeux qui s'en apercevaient, des gens qui en prenaient occasion de malmener Babeli ; la belle sœur lui lançait des allusions venimeuses ; son frère la rudoyait et lui demandait la raison de ses mines. Cela ne faisait qu'ajouter à sa tristesse et la rendre plus malheureuse. Et n'avoir personne au monde à qui ouvrir son cœur ! De temps à autre, il lui prenait envie d'aller trouver la cousine, puis elle y renonçait. À quoi bon ? Elle se moquerait d'elle ou l'enverrait promener.

Toute occupée de son propre chagrin, Babeli n'avait plus ni yeux, ni oreilles pour le train du monde ; elle avait bien entendu parler des ravages de l'Emme, mais elle n'y donnait point d'attention. Quand la seconde inondation éclata et que les gens coururent au lieu du sinistre comme à un incendie, entraînés comme par un tourbillon qui étend ses cercles toujours plus loin, une idée traversa la tête de Babeli :

– Je voudrais bien savoir comment va la pauvre femme. Est-elle encore en vie ? A-t-elle tout perdu ? Pourrait-on peut-être lui venir en aide ?

Jean restait à l'arrière-plan de ses pensées, à peu près comme dans un théâtre de marionnettes le personnage principal qu'on ne voit pas, mais qui tient toutes les ficelles et fait mouvoir tous les acteurs.

Une chose inquiétait Babeli ; si elle allait voir ce qui se passait chez Kathi, elle pourrait l'y trouver, ce à quoi elle ne tenait guère ; elle ne cessait pourtant de se dire :

– Grand Dieu ! Si je le rencontre, quelle figure vais-je faire ? Que lui dirai-je ? Et lui, quelle mine va-t-il faire ? Que me dira-t-il ? Et comment en sortirons-nous ?

Plus Babeli se mettait en peine à la pensée d'une semblable rencontre, plus elle était curieuse de savoir si elle le trouverait là et quels yeux il lui ferait. Cette idée ne lui laissait aucun repos, lui ôtait l'appétit et le sommeil. Il fallait aller et voir. Mais Babeli tenait à éviter la cousine, elle voulait faire le voyage seule, elle pourrait circuler dans la foule sans être remarquée et, comme tout le monde allait de ce côté, on ne serait pas surpris qu'elle en fît autant.

Une chose la tourmentait ; elle n'avait presque point d'argent qu'elle pût emporter et pourtant elle aurait voulu en remplir ses deux poches. Elle n'osait pas en demander à son tuteur. Elle avait, comme beaucoup d'autres, affaire à un tuteur peu intelligent. Le sien tenait à établir de beaux comptes, c'est-à-dire à épargner beaucoup. Peu lui importait que Babeli fût ou non contente. Quand elle voulait de l'argent, il fallait qu'elle le mendiât jusqu'à un kreutzer. Le plus souvent cette apparente inintelligence cache un calcul d'égoïsme ; on n'économise pas pour la pupille, mais pour soi ; on la considère, elle, comme une bonne bête à mettre un jour en boudins, et dans cette intention on l'engraisse de son mieux. Il y a des autorités qui ne mettent aucune borne à ce manque d'intelligence, attendu qu'elles-mêmes sont également dépourvues d'intelligence ; d'autre part, il y en a qui laissent le tuteur inscrire impunément et sans preuves à l'appui des centaines de choses dont la pupille n'a jamais rien vu ni entendu. Généralement ces tuteurs-là ne sont nullement apparentés avec leur pupille, ou, en tout cas, pas d'assez près pour qu'ils puissent songer à en hériter. Dès lors il faut qu'ils pensent à eux-mêmes, pendant que la pupille est encore en vie. Car, une fois mort, il n'y aurait plus rien à faire.

Le tuteur de Babeli rentrait dans la première catégorie.

Elle s'en alla avec seulement deux florins en poche, mais le cœur d'autant plus lourd à la pensée qu'elle ne pouvait pas même faire de son argent ce qu'elle voulait et aider un peu à autrui, et qu'elle n'osait pas demander quelques écus dans ce but.

Elle connaissait la situation de la maisonnette ; elle voulait s'informer si Jean était au logis ou seulement sa mère, et c'est alors que Kathi aperçut dans les branches un gentil visage qui lui apparut comme celui d'un ange. Babeli de son côté sortit de sa cachette, le cœur allégé, parce que Jean n'était pas visible, ce qui ne l'empêcha pas de fureter du regard dans tous les coins pour voir s'il ne sortirait pas de quelque endroit, et, comme il ne venait pas, il lui manquait quelque chose. Seulement il n'était pas convenable, pour le moment, qu'elle demandât où il était.

Kathi alluma le feu, moulut du café et s'agita tellement, que ce fut vraiment merveille que la cafetière apparût enfin sur la table et qu'elle contînt même quelque chose. Lorsque Kathi eut rempli les tasses et eut fini par s'asseoir, son agitation se calma peu à peu et elle reprit le fil de ses idées :



– Ainsi elle ne t'a rien dit ! C'est pourtant mal de sa part ! Eh ! bien, alors, je te le dirai, moi. Du moins personne ne me

tordra le sens de mes paroles et tu sauras exactement de quoi il s'agit.

Kathi raconta alors ce qu'elle avait pensé au sujet des paniers, comme au sujet de Babeli et de Jean. Elle dit comme ils iraient bien ensemble, que Jean serait d'accord et que Babeli s'en trouverait bien. Car on ne la chicanerait pas pour l'emploi de son argent ; si elle avait envie de soupe pour un demi-batz, personne n'y redirait rien ; et quand il ferait mauvais temps, c'était elle, Kathi, qui ferait les courses et même, s'il le fallait, avec une pareille fortune, on pourrait rester à la maison quand le temps serait trop affreux. Quant à la paysanne, Babeli n'avait pas à se gêner. Quand on se marie, on peut quitter le service, tout comme la mort rompt un contrat, quand même il n'a pas été fait avec cette clause. Bien sûr elle n'aurait pas à le regretter, ils seraient tellement aux petits soins avec elle !...

Elle parla longtemps sur ce thème ; Babeli se délectait à l'écouter ; il y avait longtemps qu'elle n'avait été aussi appréciée, et depuis de longues années on ne lui avait pas témoigné pareille affection.

– Et maintenant, demanda Kathi, qu'en penses-tu, qu'en dis-tu ?

La pauvre fille était dans une grande perplexité. Elle avait commencé par écouter avec plaisir, et Kathi l'avait fort divertie avec ses paniers et son colportage. Quels yeux vont-ils faire, pensait-elle, quand ils sauront qui je suis, ce que je possède, et comment nous pourrions vivre sans faire les vanniers ? Mais quand la question lui fut posée à brûle-pourpoint, elle se sentit un poids d'un quintal sur le cœur. Elle n'avait pas encore vu Jean ; toute sa parenté, y compris la cousine, qu'elle tenait pour fausse, se dressait devant ses yeux, et elle, la pauvre orpheline délaissée, comment pourrait-elle vaincre leur résistance, passer outre, malgré toute cette bande de parents ligués contre elle ? On a vu des hommes dans la force de l'âge, avec une tête comme le pommeau de la cathédrale de Soleure et un sac d'écus gros

comme une grange, pâlir devant une pareille pensée. Une fille faible et délicate ne devait-elle pas presque s'en trouver mal ? Oh ! comme Babeli avait envie de pleurer ! Elle avait le cœur si plein d'amertume et de douce joie à la fois ! Or quand les vents du nord et du sud se succèdent, chacun sait qu'il en résulte une ondée.

En voyant la jeune fille pleurer si amèrement, Kathi n'y comprenait plus rien. Qu'est-ce que cette demoiselle avait à se chagriner, si elle pouvait avoir Jean et si tout allait comme ça devait ? Elle commença à craindre d'être arrivée trop tard avec sa proposition. Babeli voulait et ne pouvait pas, et si la paysanne avait ouvert la bouche au bon moment, ça aurait été assez tôt, mais maintenant c'était fini. Kathi, elle aussi, était abasourdie ; le jardin enchanté qu'elle avait entrevu était écrasé sous un noir nuage, aussi se mit-elle à pleurer aussi, bien amèrement, mais non pas si gentiment ni avec autant de raisons que Babeli. Car il y a une différence entre la façon de pleurer d'une jeune fille et celle d'une vieille femme.

Et pendant que toutes les deux pleuraient d'un même cœur, sinon de la même manière, une voix les surprit tout d'un coup :

– Que diable faites-vous donc là ?

Elles se retournèrent et aperçurent la paysanne derrière elles et Jean sur le seuil de la porte. Il se fit un silence dans la chambrette de Kathi ; il ne dura pas une heure, mais la surprise se peignait sur ces quatre visages.

– Oh, oh ! fit la paysanne. À présent je ne dis plus rien. Qu'à moi ne tienne, ce qui est, y est, et ce qui doit arriver, arrivera. Hé, mère ! As-tu aussi une tasse pour moi, et une goutte dans ta cafetière ? J'ai une soif ! Cela vient sans doute des saucisses grillées que j'ai mangées là-haut, on y aura fourré je ne sais quoi de drôle. Eh bien, la mère ? ça te semble curieux que je tombe chez toi comme du ciel ! J'ai fait comme d'autres ; tout le

monde voulait voir la digue rompue, j'ai pensé que je devais en faire autant. Je ne le regrette pas, mais je n'aurais jamais pu me représenter ce que c'était. Comme je remontais j'ai vu ce lourdaud avec l'enfant ; il me semblait que je les connaissais et en effet, c'était bien ça. Mais qui pendant longtemps n'a pas fait mine de me connaître et a regardé d'un autre côté, comme font les messieurs lorsqu'ils se gênent l'un de l'autre, c'est encore lui. Là-dessus, je l'ai forcé, bon gré mal gré, à tourner la tête. J'ai appris de lui que vous aussi avez eu un grand malheur, et, comme le gamin voulait absolument aller en voiture, j'ai pensé qu'on pourrait du même coup aller voir comment l'Emme s'est comportée ici et si elle y a fait bien du mal, que peut-être je trouverais compagnie pour le retour.

Ainsi parla la paysanne en jetant à Babeli un coup d'œil moqueur.

Kathi ne comprenait rien à tout cela, elle ne comprenait surtout pas que la paysanne ne donnât pas à sa servante un savon patriotique, puisque celle-ci avait dû se sauver à l'insu de la paysanne, selon le proverbe : « Quand les chats sont loin, les souris dansent ». Elle avait un grain de colère dans le corps et brûlait d'envie de reprocher à la paysanne la trahison de son silence et de lui faire un affront devant toute la compagnie :

– Jean, dit-elle, c'est la demoiselle qui est venue ici une fois, et dont je t'ai parlé.

– Celle qui veut devenir ma belle-maman, hein ? compléta le petit.

Babeli se cacha le visage de ses deux mains ; mais Jean dit :

– Mère ! c'est une attrape ! ce n'est pas une servante.

– Que dis-tu ? demanda Kathi. Qui est-ce alors ?

– Eh ! c'est la jeune fille à cause de laquelle je me suis battu. On m'a dit qu'elle devait être fille de paysan.

– Pas possible ! On n’a pas voulu se moquer d’une vieille femme comme moi.

– Mais si !

– Ah, par exemple ! Avoir des façons si polies et être une vaurienne. Et la fortune, il n’en sera rien non plus sans doute ! Pour quelqu’un qui devrait avoir l’espoir de vous venir en aide, s’amuser d’une pauvre vieille femme, ça ne me paraît pas bien !

Et Kathi était en colère comme elle ne l’avait peut-être jamais été de sa vie, sauf dans le temps où sa belle-fille était chez elle.

– Tu as bien quelques raisons de te fâcher, dit la paysanne moitié en riant, mais les choses ne sont pourtant pas comme tu le penses. Personne n’a voulu te jouer une farce, au contraire. Seulement, si j’avais cru que l’affaire irait si loin, j’aurais bien réfléchi avant de remuer un doigt ; mais il paraît que cela devait aller ainsi. Tiens ! voici ce qui s’est passé. La jeune fille et moi nous avons eu de la compassion pour vous, quand nous avons appris combien vous étiez dans la peine ; elle avait, en outre, un remords de conscience d’avoir été la cause de cette rixe. Il ne lui convenait pas de venir chez toi sous son vrai nom et je ne savais pas non plus comment faire pour vous aider sans tomber à la langue des gens. « Cousine, m’a-t-elle dit, nous sommes un peu parentes ; savez-vous quoi ? Personne ne me connaît là-bas, je me ferai passer pour votre servante et j’y porterai ce que vous voudrez. Personne n’en saura rien ». Et moi, j’ai été assez nigarde pour accepter, sans réfléchir à toutes les folies qui pouvaient passer par la tête d’une vieille femme et d’une jeune fille. Je ne sais pas ce que vous avez manigancé entre vous, mais, en tout cas, cela ne doit pas avoir été dicté par la sagesse. Quand la jeune fille est revenue, elle faisait des yeux de poule ensorcelée. Il me vint bien à l’esprit qu’on devait avoir parlé de beaucoup de choses ici, mais je me disais : Si personne n’attise le feu, il finira par s’éteindre. C’est alors que tu es venue, toi, la mère, avec tes blagues de mariage, et que tu as voulu parler à ma servante. Ce-

la me faisait presque crever de rire ; je me disais qu'elle en mourrait quand tu viendrais avec tes propositions de vannerie et ton demi-batz de soupe. J'aurais pu te le dire alors, mais, d'un côté, cela m'amusait trop, de l'autre, je ne me souciais pas de raconter ce qui se passait, et je pensais : Ou bien la chose tombera d'elle-même si personne n'en parle plus, ou bien, s'il faut absolument que cela se fasse, on sera toujours à temps. Si la jeune fille était venue me voir depuis, je lui aurais peut-être dit quelque chose et j'aurais vu quelle mine elle faisait. Mais elle n'avait plus confiance en moi, ou était mécontente de ce que je ne poussais pas à la roue des pieds et des mains ; elle ne s'est plus montrée chez moi et j'ai laissé les choses suivre leur cours en pensant qu'on pourrait peut-être aider à Jean ou à vous deux d'une autre manière sans passer par la jeune fille. Car vraiment je ne vous ai point oubliés. Mais tu vois, elle sait s'en tirer toute seule, c'est tout à fait par hasard que je trouve ici ma gentille cousine à table. Vous avez probablement joliment déblatéré sur mon compte, sur les méchantes gens, sur le monde qui ne vaut rien. Êtes-vous maintenant d'accord sur les paniers et le demi-batz pour la soupe ?

Et la robuste paysanne se secouait de rire à faire trembler les vitres.

Cependant la bonne Kathi s'était radoucie et essuyait ses larmes.

– Je vois bien, dit-elle, que vous n'aviez pas mauvaise intention ; mais il ne faut pas m'en vouloir non plus de ce que j'avais de pareilles idées ; quand on ne sait plus à quoi l'on en est, il vous vient toutes sortes de pensées, et quand on sent qu'on va se noyer, on se raccroche aux branches. La jeune fille m'a beaucoup plu, je dois le dire, et sa fortune aussi. Avec ça Jean aurait pu entreprendre quelque chose. Maintenant, tout est fini, je le vois bien ; une fille de paysan sera toujours fille de paysan, quand même elle ne posséderait rien. J'en ai bien regret, nous en sommes nouveau au même point.

– Écoute, mère, reprit la paysanne, il ne faut pas tout de suite s'abandonner et désespérer. Je suis convaincue depuis que j'ai rencontré la jeune fille ici, qu'il sortira quelque chose de cette affaire. Nous n'avons, toi et moi, qu'à laisser faire ces jeunes. Cela fera du tapage, mais ces choses-là passent vite.

– Oui ! dit Kathi, mais qu'est-ce que Jean ferait d'une fille de paysan, il n'a pas de domaine à lui, elle ne peut pas aller vendre des paniers. De quoi vivre alors ? Cinquante écus, s'ils y sont réellement, c'est sans doute un bel argent, mais s'il faut qu'ils vivent là-dessus, ils seront bientôt loin.

La paysanne recommença à avoir des accès de rire. Enfin elle reprit :

– Je ne suis pour rien dans ce mensonge. C'est la jeune fille seule qui en est coupable.

– Elle n'a donc rien ? dit Kathi tristement. Je n'aurais tout de même pas cru cela de sa part.

– Vois-tu, continua la paysanne, c'est une menteuse comme il n'y en a pas beaucoup. Ordinairement les jeunes filles mentent tellement, pour enfler leur fortune, que la peau leur en éclate. Elles ont des domaines aussi grands que l'Amérique, des registres de créances épais comme une Bible, quand le plus souvent elles n'ont pas même un bas tout entier pour y mettre leur argent. Eh bien ! la jeune fille n'a ni domaine, ni registre de créances comme une Bible, mais elle a quand même un petit carnet qui renferme, combien penses-tu, ma vieille ? Eh, eh ! Au moins deux mille écus.

Kathi regardait la paysanne avec des yeux tout effarés, sans pouvoir dire un mot.

– Allons ! viens ! reprit la paysanne, viens me montrer tes plantations et les dégâts que l'Emme a causés.

Et elle emmena la grand'mère et le petit garçon. Elle voulait laisser les jeunes gens causer ensemble dans la maison, pendant qu'elle expliquerait en détail sa manière de voir à la bonne Kathi.

Lorsqu'elle jugea qu'il s'était écoulé un temps suffisant pour toutes les explications possibles, elle dirigea de nouveau ses pas du côté de la maisonnette. Après les préliminaires indispensables, pensait-elle, on pouvait être arrivé à une conclusion sans grande perte de temps. Mais une paysanne même peut se tromper.

Lorsqu'elle demanda en entrant : « Eh bien, êtes-vous d'accord ? » elle n'obtint de réponse ni de Jean, ni de Babeli. Pendant tout ce temps, c'est à peine s'ils avaient échangé dix paroles. Chacun d'eux pensait que c'était à l'autre à commencer, et ni l'un ni l'autre n'en avait le courage, Jean parce qu'il n'était qu'un pauvre garçon impotent, Babeli parce que, malgré l'amour dont son cœur était plein, elle restait toujours timide comme une jeune fille.

– Quels nigauds vous faites, vous autres jeunes ! dit la paysanne. Ne savez-vous pas qu'il faut profiter du temps quand on l'a ! Mais nous allons partir, et toi, fillette, tu monteras dans la voiture avec moi. Il me paraît nécessaire de t'avoir sous mes yeux.

Comme Jean voulait dire un mot :

– Tu as eu le temps de parler : à présent fais en sorte qu'on attelle. Si tu as encore à causer avec la jeune fille, ne va pas chez elle, il pourrait t'en cuire ; ne viens pas non plus chez moi, je ne veux pas me mêler de l'affaire jusqu'à ce que tout soit convenu. Je ne veux pas qu'on blague sur mon compte, qu'on dise que j'ai fait l'entremetteuse ; plus tard je saurai assez parler, mais moins je me serai mêlée de vos affaires auparavant, plus je pourrai alors vous aider sans qu'on me soupçonne, si besoin est, et pour le cas où vous serez d'accord, ce que je ne sais pas. J'ai pensé

que vous pourriez essayer de parler ensemble chez la cousine de Michelhofen. Ce ne serait pas un endroit mal choisi, et jusqu'à dimanche prochain vous pouvez encore vous faire faire des souliers, si l'un de vous en manque, et réfléchir à ce que vous voulez vous dire. Et maintenant, adieu ! portez-vous bien.

La chanson le dit : « Il est dur de se séparer ». C'est surtout le cas quand les cœurs sont pleins et qu'ils n'ont pu encore exprimer ce qu'ils sentent. Ils auraient volontiers parlé encore, mais ce que la cousine avait dit une fois, c'était dit.

Kathi était toute étourdie de ce qu'elle avait entendu et de ce que la paysanne lui avait encore confié en sus. Elle ne savait pas si elle rêvait ou ce qui lui embrouillait les idées ; elle avait de la fièvre, et, le lendemain, pour la première fois depuis ses couches, elle fut obligée de garder le lit un jour. Lorsqu'elle sommeillait, il lui semblait en rêve qu'elle avait des ailes et qu'elle volait, et que tout d'un coup les ailes lui manquaient, et paf ! elle était précipitée à terre. Elle faisait alors un saut dans son lit, et poussait un cri de détresse, puis, quand elle refermait les yeux, le même rêve revenait comme un chien qu'il n'y a pas moyen de chasser de la place dont il a pris possession.



Probablement en s'en retournant avec Babeli la paysanne lui avait parlé net et lui avait délié la langue. Car lorsque, le dimanche suivant, Jean revint de l'entrevue convenue, fort tard il

est vrai, il vint encore trouver la mère qui était au lit et lui dit que la chose était en règle, qu'il lui donnerait des détails le lendemain. Là-dessus Kathi se remit à rêver, ses ailes avaient poussé de nouveau et elle volait dans les airs, mais cette fois-ci les ailes ne lui firent plus défaut, elle ne fit pas un nouveau plongeon. Elle s'envolait vers un beau jardin céleste, où fleurissait un lin superbe, où croissaient des pommes de terre d'une magnificence qu'elle n'avait jamais vue, où s'élevaient des arbres splendides, où il y avait du blé, des haricots, des salades, des choux en extraordinaire abondance ; il y avait aussi là une belle maison, avec de gentilles colombes qui volaient autour, de petits anges aux cheveux et aux ailes dorés, qui entraient et sortaient par les portes ; et les colombes et les anges entrecroisaient leur vol et finissaient tous par se réfugier dans son sein, tous si beaux, si charmants, si merveilleux ! Son cœur débordait d'une félicité infinie et son sein était si vaste qu'anges et colombes y trouvaient tous place, si nombreux qu'ils vinssent, et doucement, tout doucement elle s'élevait avec eux vers le ciel, glissant à travers les airs d'un mouvement si doux, si délicieux, qu'elle n'avait jamais rien éprouvé de pareil ; elle planait toujours plus haut, et les petits anges chantaient toujours plus glorieusement, et sur eux tous descendaient les flots d'une lumière toujours plus dorée, plus éblouissante. Il lui semblait qu'elle aspirait la vie éternelle, que ses yeux s'ouvraient plus grands, qu'elle contemplait face à face ce dont ici-bas elle n'avait vu que le mystérieux reflet, qu'un saint et ineffable tremblement agitait son âme, que...

Tout à coup une bête fauve se jeta sur elle. Elle poussa un grand cri, ses yeux s'ouvrirent, mais se promenèrent hagards dans la chambre sans rien voir ; il se passa longtemps avant qu'elle revînt à elle, que ses facultés reprissent leur jeu, qu'elle sût où elle était et qu'elle aperçût Jean debout à son chevet.

– Mère ! lui dit-il, j'ai dû vous réveiller, mais ne m'en veuillez pas ; vous aviez une expression si étrange que j'ai eu peur !

– Ah ! Jean ! dit-elle, tu m’as terriblement effrayée. Je faisais un si beau rêve ! Et maintenant qu’y a-t-il ?

Alors Jean raconta qu’ils s’étaient mis d’accord.

– Nous sommes fiancés, dit-il, et nous voulons faire publier les bans dimanche prochain. Ô mère ! Vous êtes mon bon ange ! Je ne sais comment vous remercier, mais que le Seigneur vous récompense dans l’éternité ! Nous voulons faire ce que nous pourrons pour vous ; il faut que vous ne travailliez plus, nous l’avons décidé entre nous.

– Dieu soit loué ! dit Kathi, et les larmes coulèrent sur ses joues. Te voilà casé et le petit aussi. Mais ne vous inquiétez pas de moi, je m’en tirerai toujours, et le bon Dieu et les braves gens m’aideront encore. Mais encore une fois. Dieu soit béni que vous soyez casés ! Je ne veux pas être une charge pour vous ; il ne faut pas que les gens disent que la vieille Kathi laisse maintenant toute la besogne à sa belle-fille. Mais que disent la paysanne et les autres parents ?

– Les parents seront furieux, mais ils ne peuvent rien faire et la paysanne dit que nous devons agir comme nous l’entendrons et que, quand nous en serons à nous marier, nous devrons aller la trouver, qu’elle aura peut-être quelque chose à nous dire. Elle n’a pas dit quoi, mais nous avons supposé qu’elle voulait nous louer une petite maison et que je serais premier valet ou quelque chose de semblable et qu’en même temps je surveillerais un peu ses affaires.

– Eh oui ! le bon Dieu vit encore, et c’est quand la détresse est la plus grande que le secours est le plus près. Mais dans ce moment de cher temps, où les pommes de terre manquent, où la livre de pain coûte six kreutzer, organiser un ménage ça me fait frissonner. Le ménage a un gros avaloir. Y as-tu songé, Jean ? Et crois-tu que tu puisses risquer cela ?

– Mère, il faut tirer les bécasses quand elles sont dans le pays. Je ne pourrais pas renoncer à la jeune fille, j'aimerais mieux perdre la vie. Dieu nous a aidés jusqu'à présent. Pourquoi avoir peur ? Et puis il y a de l'argent.

– Combien donc ? et qu'a-t-on dit ? demanda Kathi.

– Au moins deux mille écus, répondit Jean.

– Cela me fait peur ; je ne puis pas me représenter au juste combien c'est. Mais Jean, n'oublie pas, pour l'amour de Dieu ! que l'amour est la chose capitale et non pas l'argent, et prends garde que l'argent ne soit pas la rouille qui ronge l'amour. Il vaudrait mieux qu'elle se mît à ton argent.

Ce bonheur tombé du ciel produisit sur Kathi un effet singulier. Combien de mères en auraient pris occasion de s'enfler d'orgueil ; elles n'auraient pu tenir en place, elles auraient couru à droite et à gauche comme des possédées, racontant à tout le monde quelle chance avait leur fils et la grossissant de sept fois au moins par leurs mensonges. Kathi, elle, non seulement resta modeste et réservée, mais elle se gêna plutôt de son bonheur. Elle n'aimait pas à aller au village ; elle s'écartait du chemin dès qu'elle voyait venir quelqu'un. Elle s'exposait ainsi tout simplement à être mal jugée, car les gens se demandaient si c'était orgueil de sa part, ou si elle avait mauvaise conscience.

Babeli eut un mauvais quart d'heure à passer, quand il fallut qu'elle annonçât à son frère qu'on publierait ses bans le dimanche suivant, mais elle ne pouvait faire autrement, par convenance, de peur que lui ou sa femme ne fussent présents à l'église et que Jean et elle n'eussent à soutenir le feu croisé de leurs regards.

Le frère ne dit guère autre chose que :

– Ah ! C'est joli ! C'est du propre ! mais attends seulement, nous t'enfoncerons un clou que tu sentiras.

Puis il sortit en faisant grand tapage. Là-dessus la belle-sœur arriva aussi furieuse qu'une sorcière descendue du Blocksberg à cheval sur son balai ; elle tempêta de façon à faire fuir les souris et à réveiller toutes les mouches, si bien que finalement Babeli elle-même prit la porte et s'enfuit. Elle voulait d'abord se réfugier chez sa cousine, mais celle-ci lui conseilla d'aller chez son amie, la femme de l'aubergiste.

– Crois moi, dit-elle, moins je m'en mêlerai pour le moment, mieux je pourrai t'aider ensuite. Va trouver le pasteur, mets le au courant des choses ; il pourra prévenir toute réclamation, qui du reste ne servirait de rien.

Babeli lui obéit, mais contre son gré. Elle passa quelques après-midi chez sa future belle-mère, et quelles après-midi charmantes, toutes embaumées d'amour ! Chacun ne pouvait assez dire combien il se sentait heureux et pourtant chacun restait humble, car tous se disaient qu'ils recevaient plus d'amour qu'ils n'en pouvaient donner. Impossible de décrire le respect de la vieille mère pour sa belle et riche bru et son embarras à comprendre combien représentaient deux mille écus.

Quelque bonne envie qu'en eussent les parents les plus proches, il n'y eut pas moyen d'empêcher la noce. On se hâta de la célébrer le plus tôt possible. On commanda un dîner chez l'amie de l'auberge, et la mère et la cousine durent y assister, coûte que coûte.

– Eh ! bien, mon nouveau cousin, demanda la paysanne, quand est-ce qu'on partage ? qu'en dis-tu ?

– Je ne l'ai jamais dit sérieusement, répondit Jean. On dit bien des choses quand on a le sang échauffé.

– Crois-moi, cousin, le diable est un rusé coquin. Ce qu'on disait d'abord en plaisantant, on finit par le faire en réalité. C'est curieux, tout de même, hein ! quels autres yeux on a et quelle autre manière de voir, quand on est à la tête de quelques mil-

liers de florins. Oui ! oui ! ça vous change un homme. Il y en a beaucoup qui ont leurs principes dans la poche de leur pantalon et qui en changent suivant qu'il y a quelque chose dedans ou qu'elle est vide. Je pourrais t'en citer plus d'un, mais ce ne serait pas gentil à moi d'en parler.

La vieille Kathi avait devant elle une assiette bien garnie, et près de l'assiette un grand verre plein. Mais elle ne mangeait ni ne buvait.

– Mais, mère, demanda Babeli de sa voix la plus douce, pourquoi ne mangez-vous, ni ne buvez-vous ? ne vous sentez-vous pas bien ?

– Oh ! Babeli ! Dieu sait si j'ai assez ! Je n'ai plus de place.

– Voulez-vous des gouttes anodines, mère, ou de l'eau ?

– Ça ne servirait de rien ; il n'y a rien à faire passer. C'est de reconnaissance et de bonheur que je suis remplie. Je ne sais plus qui je suis, si je suis encore dans la nuit noire ou au grand soleil. Si l'on m'avait enterrée vivante et qu'on vînt me délivrer, je ne ressentirais vraiment pas autre chose ; je ne pourrais non plus ni boire, ni manger, je ne pourrais que remercier Dieu. Avoir eu devant les yeux la faim avec ses horreurs, puis maintenant une belle-fille si gentille, une créature si aimable, comme il n'y en a pas beaucoup sur la terre, et une grosse fortune, Dieu sait combien ! Il faut que je demande tous les jours à notre Seigneur qu'il ne me laisse pas perdre la tête. Et puis je me dis qu'il y a tant de pauvres gens dans la détresse, qui sont bien plus pieux que nous ; et le bon Dieu est venu à notre secours, tandis qu'eux sont encore dans une misère noire, et il n'y a personne pour les aider. Ah, Seigneur ! Celui qui n'a pas passé par là ne sait pas ce que c'est que de voir l'hiver à la porte et de n'avoir rien à la cave, rien nulle part, rien que des dettes sur les épaules !



– À ta santé, mère ! interrompit la cousine, bois, et ne va pas prendre sur toi les soucis des autres, maintenant que tu es débarrassée des tiens. Je sais qu’il y a des gens qui ont la manie de se tourmenter et qui, lorsqu’ils n’ont plus de soucis pour eux-mêmes, s’en font pour les autres. J’en ai connu de ceux-là. Il y a des cœurs qui s’intéressent à tout, qui se font un chagrin cuisant de choses qui arrivent à quelqu’un à cent lieues d’eux, à plus forte raison lorsqu’il s’agit de malheurs arrivant tout près d’eux. Quant à toi, Jean, prends exemple sur ta mère. Il arrive souvent que cela ne tourne pas bien quand un pauvre garçon épouse une fille riche ; il devient aisément orgueilleux, brutal envers sa femme comme envers tout le monde et finit dans ses vieux jours par redevenir un mendiant. Parce qu’il a réussi à attraper une femme riche, il se figure qu’il est un demi-dieu, méprise tout autour de lui, que cela vienne du ciel ou de la terre, maltraite tout le monde, sa femme d’abord, les pauvres ensuite. Et comme l’orgueil chasse en lui toute espèce d’amour, il lui inculque tous les vices, jusqu’à ce qu’il n’y ait plus en lui une place saine grande seulement comme un kreutzer, et qu’il retombe dans la mendicité. Crois-le ou ne le crois pas ; il est bien plus difficile d’être un riche honnête, quand on a été pauvre, que de rester et de mourir honnête dans la pauvreté. Pour que tout aille bien, il faut que la femme aide de son côté et ne dise pas que l’argent vient d’elle. Ah ! mon Dieu ! On a vite gaspillé une poignée

d'écus, surtout quand les deux s'y mettent, et eussiez-vous dix fois plus qu'au bout de quelques années vous en verriez la fin, quand même vous prétendriez qu'il ne vous faut pas beaucoup.

– Mais que nous faut-il entreprendre maintenant ? demanda Jean.

– Nous ne voulons pas en parler aujourd'hui. Commence par tirer les choses au clair avec le tuteur, afin que tu saches à quoi tu en es. On verra après. – À votre santé à tous ! Que tout aille bien pour vous, et que la mère soit récompensée au centuple pour ce qu'elle a fait pour vous et ce qu'elle a enduré pour vous ! Que Dieu vous la conserve longtemps en bonne santé, et que vous appreniez d'elle comment il faut se conduire pour que Dieu et les hommes vous aiment et que Dieu vous bénisse dans ce monde et dans l'autre ! À votre santé, à tous !

* * *

Nous n'avons rien à ajouter à ce toast si digne, qui n'a d'ailleurs été porté qu'il y a quelques semaines. Nous souhaitons seulement de tout notre cœur qu'il se réalise.



Ce livre numérique :

a été édité par

***l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande***

<http://www.ebooks-bnr.com/>

en février 2013.

– Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Marcel, Françoise.

– Sources :

Ce livre numérique est réalisé d'après une édition s.d. [1901] de F. Zhan à Neuchâtel de Jérémias Gotthelf intitulée *Kathy la grand-mère Dursli Le buveur d'eau de vie Thelmy le vannier*. La photo de première page, *Campagne fribourgeoise hivernale*, a été prise par Francis le 31.01.2013.

– Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement à des fins non commerciales et non professionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

– Autres sites de livres numériques :

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Ces sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://www.ebooksgratuits.com>,
<http://beq.ebooksgratuits.com>,
<http://efele.net>,
<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,
<http://livres.gloubik.info/>,
<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,
<http://www.gutenberg.org>.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

<http://www.echosdumaquis.com>,
<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>,
<http://fr.feedbooks.com/publicdomain>,
<http://fr.wikisource.org> et
<https://fr.wikibooks.org/wiki/Wikilivres:Bienvenue>.